Dumfries
152
v. 1
CMRS

SCÈNES

DE LA VIE

ITALIENNE.

E. DÉPÉE, IMPRIMEUR A SCEAUX.

SCÈNES

DE LA VIE

ITALIENNE,

PAR MÉRY.

I

PARIS,
LIBRAIRIE DE DUMONT,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/scnesdelavieit01mr

A mes Amis

ET

COMPAGNONS DE VOYAGE

D. PLASSIN

ET

H. CLÉRISSEAU.

Ce livre n'est pas un itinéraire de l'Italie. L'auteur a seulement recueilli quelques feuilles éparses, écrites sur des sujets de fantaisie, et qui n'ont entr'elles aucune liaison. Le voyageur qui adopterait ce volume pour son cicérone, le trouverait singulièrement incomplet. L'ouvrage de Richard est le véritable guide de l'étranger : il donne les

distances, les mesures, les hauteurs; il cite les hôtelleries; il enregistre les catalogues des tableaux et des statues; il résume en quatre mots l'histoire des villes; il indique les faits géologiques, et désigne au voyageur les localités et les monumens qui le mettent en frais d'admiration.

Il est permis d'écrire des rêveries sur l'Italie, parceque les livres utiles abondent : ce pays a été mesuré, la toise à la main, par un millier de mathématiciens et de géomètres; j'en ai rencontré encore un assez bon nombre qui mesuraient des obélisques; la hauteur de ces obélisques a été déjà donnée en vingt endroits, mais il y a des gens qui trouvent sans cesse du plaisir à mesurer. Quant à moi je n'avais point d'indicateur, point de toises, point de cicérone, j'ai

jeté capricieusement quelques idées sur un album ; c'est moins utile que l'œuvre de Richard, mais chacun donne ce qu'il peut.

Un jour peut-être, je publierai sur l'Italie quelque chose de moins incomplet, de moins décousu. À notre époque un livre sérieux est fort long à faire ; il y a trop de distractions. J'avais hâte d'inscrire quelques noms illustres et quelques lignes de reconnaissance dans cet album que je rapportais d'Italie ; je l'ai fait : j'ai encadré ces pieux souvenirs dans mes fantaisies de voyageur : peu de noms de villes y ont trouvé place, parce que je n'en ai vu que peu ; des principales pourtant : Gènes, Pise, Florence, Sienne, Rome. Dans *l'Ame transmise*, et le poëme d'*Herculanum*, j'ai tenté de mettre en action la partie descriptive qui concerne

Rome et sa campagne, Naples et son golphe. Ce livre, est une mosaïque italienne, moins la solidité, la richesse et les couleurs.

ITALIE.

I

Gènes.

Le Sully court de Marseille à Naples en faisant échelle dans trois ports italiens ; *le Sully* est comme un pont volant, un pont de trois arches, jeté entre Marseille et le Vésuve. On peut faire la traversée dans son lit, si l'on est tourmenté du mal de mer, ce mal dont personne ne meurt, ce mal qui fait tant de bien,

et que la bonne Méditerranée vous envoie comme un purgatif naturel.

On part comme pour une fête, la tente déployée sur le pont, le cabestan chargé de fleurs, la voile étincelante de soleil; c'est comme le vaisseau des théories grecques, allant du Pirée à Délos: on glisse sur une mer calme, entre deux cascades d'écume: tous les visages sont sereins, tous les yeux tournés au midi; le nom de l'Italie est dans toutes les bouches : elle est si voisine que personne ne songe à l'ennui de la traversée. De Marseille à Gênes on n'a qu'un ruisseau à franchir, c'est la plus belle des promenades.

Jamais pèlerin partant pour l'Italie n'a senti plus que moi dans son cœur cette fervente dévotion d'artiste qui s'attache à tous les puissans souvenirs. Ce n'était pas l'Italie des autres que j'allais voir : c'était la mienne, l'Italie de mon enfance, de mes études, de mes rêves au dortoir du collége: l'Italie de Ménalque et Pa-

lémon, de Nisus et Euryale : le Latium de Janus, la terre de Lavinia : l'Italie de mon âge d'homme, celle des Antonins, de Sixte-Quint, de Léon X ; celle du Dante, de Giotto, de Michel-Ange, de Raphaël. A tous ces noms, à toutes ces impressions, à tous ces souvenirs, j'avais lié, dès mes premiers ans, des images, des affections, des physionomies, des teintes locales qui m'étaient propres, qui s'étaient gravées dans mon cerveau, qu'aucune lecture de voyages n'avait modifiées. J'en avais tant lu, de voyages ! J'avais lu ceux qui s'extasient avec des phrases gelées, qu'on réchauffe avec des points d'admiration ; et ceux qui prennent à rebours la tactique enthousiaste de leurs devanciers, et qui critiquent les monumens neufs, parce qu'ils ne sont pas vieux, et les vieux, parce qu'ils ne sont pas neufs ; et ceux qui s'intitulent : l'*Italie vue du mauvais côté,* et qui entassent ligne sur ligne pour découvrir une tache microscopique sur une magnifique statue

de marbre. J'allais aborder l'Italie avec mes seules impressions personnelles. C'était l'histoire de l'art qui me les avait données, et non le récit des voyages. Je brûlais de savoir s'il fallait renoncer à d'anciennes adorations et me reconnaître dupe d'illusions enfantines, ou bien me confirmer à toujours dans un culte que je croyais ma seconde religion. J'étais à la proue, comme Énée, sur cette même mer. La nuit tombait déjà; elle était fraîche comme toutes les nuits de printemps. Je descendis aux chambres avec regret; mais une idée me faisait tressaillir de joie: je savais qu'en remontant sur le pont je découvrirais l'Italie.

Je ne pus dormir. Après quelques heures de tentatives pour conquérir le sommeil, je regagnai ma proue. La nuit était magnifiquement étoilée; la côte était si voisine qu'on distinguait les villages et la bordure des montagnes. *Le Sully* volait comme un oiseau; ses roues semblaient rouler des étoiles en fusion dans deux

cataractes d'écume ; il y avait dans l'air un parfum qui n'appartient qu'à cette mer, à cette côte, à ce ciel. — Où sommes-nous? dis-je au capitaine Arnaud, qui se promenait sur le pont. — Voilà les côtes de l'Italie, me répondit-il. Ce village est Albenga. Jamais nom de femme aimée n'a été plus doux à mon oreille que cette harmonieuse appellation. Toute ma vie je me rappellerai cet Albenga, prononcé aux étoiles, dans le silence de la nuit, sur une mer calme, devant les côtes d'Italie. J'aurais voulu recueillir l'air embaumé, la brise sereine, où se roulèrent ces trois gracieuses syllabes. Le coude appuyé sur le balcon du *Sully*, je suivis longtemps, dans les brouillards nocturnes, le clocher d'Albenga et une île voisine qui porte une tour. A l'aube, je vis poindre à l'horizon que j'avais quitté la montagne d'Albenga, où l'Italie s'était révélée à moi avec un nom mélodieux comme le murmure de ses bois de pins et de citronniers.

Le Sully tenait sa proue sur Gênes ; la cité superbe sortait de la mer, au pied des Apennins ; ses côtes lointaines semblaient semées de points blancs et lumineux ; ses points grossissaient à chaque élan du navire. Après quelques heures, la ville se découvrit avec toute sa magnificence ; elle élevait son front dans une atmosphère de rayons et baignait ses pieds dans le golfe de Ligurie. Nous en étions bien loin encore et nous pouvions déjà distinguer ses édifices gigantesques, son phare, ses fortifications aériennes, ses couvens, ses dômes, ses clochers, ses *villas* suspendues sur la mer. Rien n'annonce mieux l'Italie que Gênes ; c'est le digne portique de marbre de cette éternelle galerie qui finit au golfe de Tarente ; c'est le péristyle de ce musée qui expose ses tableaux, ses statues, ses villes, sur la muraille des Apennins ; et rafraîchit son atmosphère avec les brises croisées de ses deux mers. En entrant dans le port, je l'avoue, je ne fus

nullement frappé, comme tant de voyageurs, par le souvenir de la gloire des doges : j'ai toujours été fort peu touché de la gloire des doges. Un point de vue tout matériel absorbait alors mes regards ; j'avais en face le plus beau décor de cinquième acte de drame qu'on puisse imaginer. C'était un palais qui s'avançait jusque sur la mer et qui laissait réfléchir, au miroir d'une eau calme, sa belle colonnade de marbre blanc. Cet édifice me parut complètement désert ; la solitude lui donnait une physionomie touchante ; car, ainsi posé, ainsi beau, de quelles scènes de joie et de mouvement devait-il avoir été le théâtre ! A cette heure, il s'offrait à moi comme un vaste tombeau où quelque ombre de roi dormait au doux bruit des orangers et des vagues.

— Voilà le palais Doria, dit à côté de moi un voyageur qui venait deux fois par an à Gênes pour le commerce de pâtes et qui affectait de ne rien regarder, se contentant de dire

à droite et à gauche : — « Allez chez Michel : on y est fort bien, on y dîne à tout prix ; moi, je vais toujours chez Michel : j'ai une chambre. Il y a des dames françaises charmantes : nous y mangeons des huîtres comme des pièces de dix sous. A propos, ne manquez pas de voir le pont de Carignan ; moi, je l'ai vu cent fois. Figurez-vous que l'on passe dessus, on voit sous ses pieds des maisons de six étages. C'est ce qu'il y a de plus beau à Gênes. »

On a inventé les paratonnerres, et la bonne humanité a fait grand fracas de cette découverte, comme si la moitié du genre humain périssait ordinairement par le feu du ciel. Mais il est des coups de foudre qu'on ne peut parer, et que l'artiste voyageur sent tomber sur sa tête, à chaque pas, au plus beau moment de ses émotions. Quel dommage que Franklin n'ait pas médité sur cet autre phénomène d'attraction magnétique ! Dès qu'une

pensée, une rêverie, une fantaisie d'imagination, courent dans l'air, vous êtes sûr qu'une parole de plomb tombe d'une bouche mal faite pour tout tuer. Je ne lui demandais pas si c'était le palais Doria, moi, à ce destructeur d'émotions. Cet édifice si poétique était bien plus à mes yeux que le palais Doria : c'était tout : maintenant rien! C'est la maison d'un capitaine marin qui commandait une flotte qu'un seul de nos briks coulerait à fond aujourd'hui. C'est qu'une fois le décroissement d'illusions commencé, impossible de l'arrêter; un desservant sanitaire de Saint-Roch, un contagioniste de profession, vous demande si vous n'avez pas le choléra : un garçon d'auberge vous glisse dans la main une carte sur laquelle est écrit en italien : *Cuisine française ;* un sergent de ville du roi de Sardaigne réclame votre passeport : le capitaine fait aligner les voyageurs et les compte comme des brebis; on se jette dans un canot, au milieu des malédictions

de tous les bateliers que vous n'avez pas favorisés de votre choix, comme si l'on pouvait prendre vingt chaloupes pour aller à terre. Où est Gênes la superbe? où la ville de marbre? où la reine de la Ligurie? Ce sont des quais sales, des maisons hideuses, un guichet de prison pour porte, une douane qui visite vos poches. Enfin on entre chez Michel, après avoir passé dans des rues fangeuses, obscures, étroites : Michel vous sert à déjeûner et vous donne une chambre. On se met à la fenêtre et on ne voit rien, rien que la maison voisine, contre laquelle on craint de se briser la tête. Mais où donc est Gênes la superbe?

On sort de l'hôtel après déjeûner; on passe devant l'église de San-Siro, on monte une *salita* douce; la voilà, Gênes!

Des montagnes de marbre ont été coupées à morceaux, et ont pris la forme de cette rue prodigieuse; toute bordée de palais. Les yeux ne sont pas préparés à pareille surprise; ils se

ferment rapidement, comme dans le passage des ténèbres au soleil. Rien d'éclatant au monde comme cette succession monumentale de portiques rangés sur deux lignes, divisés par un pavé de granit, dorés par cette douce et vaporeuse lumière que le ciel italien aimé tant à prodiguer aux œuvres de ses enfans. On se sent si léger devant toutes ces merveilles aériennes, qu'il semble que le corps flotte sur des rayons, et n'a pas besoin de l'escalier pour s'élancer aux terrasses : la transparence de l'air, l'éclat du jour, la sérénité du ciel, le parfum de la mer voisine, tout donne à cette rue incomparable une grâce, une poésie, un enchantement qui tiennent du rêve : on passe des heures en extase devant ces portiques, devant ces escaliers défendus par des lions, ou peuplés de statues, qui s'élèvent triomphalement, avec leur cortége de colonnes de marbre, jusqu'aux régions aériennes, où s'élargit la conque des fontaines, à l'ombre des oran-

gers suspendus. On se surprend attendri de joie sur le seuil d'un palais qui vous laisse entrevoir dans un jour mystérieux sa cour recueillie et voluptueuse, sa cour de marbre, où bondit la gerbe d'eau vive, sous des arcades de citronniers en fleurs. Là causent et rient de jeunes femmes créées pour ces arbres, pour ces fontaines, pour ces jardins; des femmes d'opulente vie et de doux loisirs, nonchalantes et vives, véritables fées de ces palais fantastiques, et qui laissent tomber de leur bouche des sons voluptueux comme le froissement d'une robe de satin. D'autres femmes passent au-dehors, légères, sur le pavé poli des dalles, brunes, fraîches et blanches. Souvent c'est comme une procession de vierges de Raphaël sorties de leurs cadres pour visiter la *strada Balbi*, et la rapporter aux cieux. On s'arrête, les yeux béans, au pied de ce palais Durazzo qui monte aux nues avec ses ailes à colonnades: au pied du palais Doria-Tursi, qui s'asseoit au

large, après avoir épuisé Carare, et se repose, le front couronné de jardins ; on s'arrête partout, à chaque pas, car la merveille qu'on voit n'a pas copié la merveille qui vous attend, ni celle qu'on a vue. On monte à ce palais Serra, qui vous reçoit dans son fabuleux salon de lapis-lazzuli et d'or, ceint de colonnes corinthiennes, orné de sphinx noirs, et dont les hautes croisées s'ouvrent sur des pavillons de marbre, tels que les inventait Arioste pour le génie traducteur de l'architecte Tagliafico ; et partout dans ces palais, les galeries sont peuplées de ce monde idéal et ravissant que jetaient sur toile Van Dyck, Guide, André del Sarte, Véronèse, Titien, Albane, l'Espagnolet, la trinité des Carrache. La solitude et le silence donnent aujourd'hui à ces demeures un caractère de solennelle mélancolie ; ce sont de magnifiques décors d'opéras, d'où viennent de sortir les jeux, les danses et les femmes ; à la brise qui chante sous les orangers des terras-

ses, on croirait encore entendre les chœurs italiens des divines fêtes qui viennent de s'éteindre. Oh! si jamais la vie a été digne de son nom, c'est quand elle passa dans la strada Balbi, aux jours de la splendeur génoise, avec son auréole de rayons et de femmes, ses parfums de la mer et des collines, son cortége d'artistes et de poètes, sa musique napolitaine; ses siestes de doux sommeil sous le voluptueux démon de midi, ses crépuscules retentissant de sérénades, ses nuits toutes pleines de confidences, toutes dévorées d'amour. Qu'il devait être beau le palais Durazzo, avec sa bannière à l'écu d'or, chargé au chef de trois fleurs de lis d'argent! Qu'il devait être beau, le soir que Van Dyck inaugura le portrait de la divine comtesse Brignola! Que d'ivresse; que de musique, que de parfums couraient sous ses deux colonnades ailées! Elle était là, cette reine de la fête, sous la rotonde de marbre, comme la Vénus de Médicis, descendue du

piédestal, et vêtue de soie et de satin; que de paroles de flamme, que de désirs comprimés, que de lèvres ardentes devaient tourbillonner autour de l'adorable comtesse! les yeux des jeunes seigneurs descendaient du portrait de Van Dyck, et mouraient de langueur sur le visage divin du modèle, sur son cou d'ivoire, sur ses épaules nues, sur les souples ondulations de sa robe de soie, que le grand artiste n'avait pu qu'imparfaitement reproduire, parce que sa main frissonnait d'amour. Parmi cette foule enluminée d'ivresse et d'énergique passion, sous ces portiques aériens, purs et blancs comme le marbre qu'on vient de polir, passaient fièrement tous ces plébéiens ennoblis par leur génie, tous ces architectes créateurs de ces palais : Bartolemeo Bianco, Angiolo Falcone, Rocco Luzago, Alessi, Andrea Orsolino, Carlo Fontana, Simone Cantone, Antonio Corradi, Torriglia, Batisto Ghiro, tous ces hommes qui se présentaient avec des

idées sublimes chez le seigneur opulent, et qui en recevaient de l'or à boisseaux pour matérialiser leurs idées, les faire éclater en colonnades, les broder à l'ionienne, les dérouler en galeries, les illuminer de tout ce que le soleil d'Italie a de rayons à verser sur les marbres des péristyles, sur les citronniers des jardins. L'âge d'or semblait être redescendu des Apennins: ce n'était plus le fade bonheur, le siècle pastoral du Latium : c'était l'âge d'or en robe de soie, les cheveux constellés de pierreries, les pieds sur la mosaïque, le front dans les parfums : la luxurieuse jeunesse, lasse de ses nuits, descendait de la double terrasse du palais Mari, et venait se retremper aux chants dévots de Palestrina, dans l'église voisine de l'Annonciation; là elle retrouvait d'autres fêtes, d'autres parfums, d'autres tableaux : une volupté indéfinissable montait avec la vapeur de l'encens, avec le chant des vierges, avec le fût cannelé de ces gracieuses colonnes de granit

rose qui s'alignent sur deux rangs et se séparent, comme par respect, devant la grande toile de Corrége, ce peintre des amours, une fois réconcilié avec Dieu. La strada Balbi versait la fleur de ses opulens gynécées devant les autels de San-Siro, et les jours de grande solennité religieuse, dans les nefs de San-Lorenzo, la métropole gothique, toute écartelée de marbre blanc et noir: Dieu n'était pas jaloux des palais de Gênes, parce que ses temples étaient encore plus beaux que ses palais. Dans les douces nuits d'été, les Doria arboraient les aigles de leur maison sur la montagne illuminée du Géant, et l'on accourait de toutes les villas voisines pour respirer la brise et la mer sous la treille des doges, sous les colonnes qui se baignent dans les vagues du golfe, ou près du bassin couronné d'aigles essorans. On y venait de la villa Spinola, si orgueilleuse de ses fresques: on y venait de la villa Pallavicini, qui plane sur Gênes comme un oiseau; de la

villa Fransoni, résidence aérienne, légère et voluptueuse comme une pensée d'amour: de la villa d'Angelo, ce palais de la strada Balbi, emporté sous les ombrages des montagnes; de la villa Durazzo, si gracieusement posée sur la vallée de Lerbino; de la villa Scoglietto, qui dort sur ses belles terrasses, entre la double fraîcheur de ses cascades et de ses bois. C'étaient alors des nuits délirantes, des extases célestes où les heureux conviés ne sentaient leur humaine nature qu'à l'ardente fièvre qui les poussait au plaisir. Jamais de visages de femmes, jamais des épaules blanches encadrées dans le satin, jamais des voix musicales sorties de lèvres italiennes n'ont versé plus de frénésie aux sens que dans ces divines fêtes, ces fêtes sous la treille des Doria, au pied des Apennins, au bord de cette mer qui expire sur des colonnades de marbre blanc!

Le soleil avait encore quelques rayons à

donner à mes promenades ; je sortis de la ville pour visiter ce palais de la mer. La porte était ouverte, j'entrai ; je traversai des corridors solitaires, où Périno del Vagua a peint à fresque les exploits maritimes de la maison Doria. Partout la solitude et le silence ; personne ne s'offrait à moi, j'étais comme dans un de ces palais enchantés où le voyageur se promène seul devant des statues qui le regardent. Les galeries étaient meublées au goût du seizième siècle ; c'étaient des fauteuils massifs vêtus de cuir noir, de larges consoles minutieusement ciselées, de hautes glaces de Venise à six pièces, de vastes cheminées de marbre sombre à réchauffer des géans debout, des tapisseries de portraits à la Rembrandt ; il semblait qu'une famille de doges venait de quitter ces fauteuils, ou qu'elle allait reparaitre dans ces salons, en descendant d'une promenade en galère. J'abusai de mon isolement, je m'assis sur tous les fauteuils, j'ouvris une croisée pour voir le

golfe, je décrochai les portraits pour les examiner à l'aise : je me promenai sous les cheminées, je chantai la barcarolle de *la Muette* aux statues de Carlone ; je pris des airs de maître, des poses de doge, tout cela fort impunément : personne ne parut. Si j'habitais Gênes, j'irais m'établir au palais Doria, pour lui donner enfin un locataire.

Je descendis aux jardins, même solitude, même silence ; c'est un des plus beaux tableaux que j'aie vus de ma vie. Rien d'enchanteur comme la Terrasse du palais Doria. Faites un seul tableau de tous les Claude Lorrain du Louvre, et vous aurez une esquisse de cet admirable paysage. Le marbre y est prodigué en colonnes, en escaliers, en portiques ; les allées des jardins s'ombragent de citronniers, d'orangers ou de treilles longues et aérées qui arrêtent mollement les rayons du jour sur des pampres diaphanes : à gauche éclate la ville de

Gênes, avec ses montagnes aussi peuplées que ses rues; on aperçoit au dernier plan, sur une hauteur, le dôme de l'église de Carignan, cette miniature de Saint-Pierre de Rome; sa coupole couronne dignement le Saint-Sébastien du Puget, beau comme l'antique. Devant vous est la mer, la véritable mer, la Méditerranée, le grand chemin de Naples et de Sicile: elle est vive et calme; elle a une voix, une âme, une mélodie; elle entre au port, en inclinant ses vagues devant le phare, comme si elle saluait le colosse protecteur des vaisseaux.

J'étais plongé dans ce tableau lorsqu'une voix murmura quelques paroles derrière moi; j'aperçus une vieille femme assise à terre contre une colonne de la terrasse; sa jeune fille, vêtue de haillons, dormait sur ses genoux. — Que faites-vous là, pauvre femme? lui dis-je. — Eh! me répondit-elle en souriant, je bois le soleil! — Vous ne travaillez donc pas pour vivre? — Non, monsieur, je demande la cha-

rité: j'ai fait ma journée aujourd'hui, et je me repose. — Et que ferez-vous demain? — Demain la sainte Vierge m'en donnera autant à la porte de l'église *della Consolazione*. — Alors votre pain ne vous manque jamais? — Jamais, monsieur. — Vous êtes donc heureuse? — Oui. — Et qui vous a permis d'entrer ici? — Personne; c'est ouvert à tout le monde.

La jeune fille se réveilla: elle écarta avec ses mains de magnifiques cheveux noirs qui couvraient sa tête et ses épaules, et me laissa voir une figure ravissante de beauté. Un ami, mon compagnon de voyage, vint me rejoindre en ce moment: si je ne pouvais en appeler au témoignage de ce témoin, je croirais aujourd'hui que la rencontre de cette jeune fille, si pauvre et si belle, n'a été qu'une vision, un mensonge de voyageur que je me suis conté à moi-même. Hélas! ce fut une réalité! Le plus étrange des hasards avait ainsi jeté sous mes

yeux une véritable allégorie vivante ; ce qu'il y a de plus beau, de plus doux au monde, avec une enveloppe de haillons... Gênes !

II

Livourne. — La Vallée de l'Arno.

Si Livourne n'existait pas en Italie, il faudrait la bâtir. C'est la cité neutre où l'on arrive pour respirer: c'est comme un foyer de théâtre où l'on se jette entre deux actes trop saisissans d'un drame fiévreux, pour rentrer un instant dans la vie réelle. Livourne, comme toutes les villes modernes et commerçantes, n'a rien à vous montrer, que des rues bien alignées et une popu-

lation active, une société de comptoir. C'est une ville charmante où rien ne vous humilie dans votre amour-propre d'homme : on n'y rampe jamais devant des monumens qui vous écrasent ; on n'y rougit pas de son propre nom devant des noms imposans de gloire, et couronnés par cinq siècles d'admiration. La grande rue est une bourse perpétuelle où chacun fait ses affaires et signe ses traités de commerce, depuis le fastueux millionnaire, qu'on reconnait au cortège de ses cliens, jusqu'au brocanteur isolé qui porte ses denrées avec lui. Tous les idiômes du monde se mêlent dans cette rue, on ne s'y croit pas plus en Italie qu'en un autre pays. Mais approchez-vous de la grande place. là où le négoce ambulant expire; des bouches toscanes vous jetteront à l'oreille des noms qui font tressaillir. Tous les conducteurs de *calessini*, en vous reconnaissant étranger à votre démarche indécise, vous crieront en chœur : *Pisa*, *Pisa*; *Firenze*, *Firenze*.

Ces deux villes sont là, tout auprès. On peut rarement se décider à coucher à Livourne lorsqu'on sait qu'un léger calessino vous emporte en quelques heures à Florence, sur une allée de jardin anglais.

A Florence donc! les chevaux s'y précipitent avec une étonnante impétuosité, comme s'ils étaient ravis d'aller saluer leurs frères de Jean de Bologne sur la place du Palais vieux. C'est une route ravissante, c'est le digne chemin de Florence : ce gracieux nom y est écrit partout, il n'est pas besoin de bornes milliaires pour l'annoncer au voyageur. La campagne est pure, sereine, harmonieuse comme un chant des Géorgiques. Partout le peuplier, l'yeuse, le chêne, la vigne mariée à l'ormeau, y rendent des sons mélodieux comme les dactyles du poète. Les villages sont doux à la vue, leurs noms doux aux lèvres : c'est Viarello, c'est Pian di Pisa, c'est Caschina, c'est Ponto d'Era, c'est Empoli. Une lumière vaporeuse

et molle enveloppe ces agrestes résidences ; de petits fleuves les arrosent, de souples collines les couronnent d'ombrages et de fleurs. Un Dieu aussi leur a fait ce doux repos à ces beaux jardins, désolés autrefois par les guerres civiles. Les clairons des Espagnols ne retentissent plus sur les murailles de Pian di Pisa ; un poète comme Dante n'arrive plus à Ponto d'Era, sa branche d'olivier à la main, pour se jeter entre les Pisans et les Florentins, en leur criant : « Où courez-vous, citoyens? » La paix est à Pise, la paix à Florence. Les deux rivales se sont embrassées et cultivent leurs jardins. Elles ont enfin compris la vie, ces deux cités heureuses; elle chantent, elles aiment, elles dorment ; elles ont abandonné les secousses des tragiques émotions aux peuples engourdis par les hivers et la nuit des brouillards. C'est en sortant de Ponto d'Era qu'on trouve à gauche une délicieuse rivière qui porte son nom écrit en azur sur les molles inflexions de son onde,

l'Arno : le cœur ressent de la joie en entendant prononcer ce nom. On passe devant le couvent de San-Romano, dont la galerie de marbre se marie à de grands chênes, pour donner de l'ombre aux heureux franciscains; on arrive à Empoli. on court devant sa magnifique fontaine, la fontaine d'un modeste village! Que d'assemblées de conseils municipaux il faudrait pour en donner une pareille à nos plus riches cités de France! Empoli, c'est la porte de la vallée de l'Arno.

Alfieri s'est fondu en vers pour chanter cette vallée et les jeunes filles qui l'habitent. Je lui pardonne son *Misogallo;* les poètes ont raison quelquefois. Je ne sais si l'on meurt dans la vallée de l'Arno, mais il m'est prouvé qu'on y existe. Jamais la nature n'a mis tant de soins à composer un paysage, jamais elle n'a aussi bien combiné ses effets de lumière, ses teintes diaphanes, ses horizons dorés, ses collines pures qui se détachent en lignes déliées

sur l'azur infini du ciel. L'Arno coule dans ce vallon : il est calme comme un bassin qui s'allonge et se perpétue. Des bois de pins d'un vert admirable semblent descendre de toutes les collines pour se baigner au fleuve. Des villas toscanes, des couvens aériens, se dévoilent au voyageur, par intervalles, au milieu d'un jardin, comme un rêve d'amour ; sur le sommet d'une montagne, comme une pensée du ciel. C'est là que les jeunes paysannes tressent la paille qui s'arrondit en chapeau sur toutes les dames de l'Europe. Ouvrières élégantes et gracieuses, rien ne trahit en elles l'origine rustique ; leurs doigts n'ont jamais fouillé la terre ni marié la vigne à l'ormeau ; ils ont la délicatesse qu'exige la spécialité de leur doux travail. Ce beau vallon est comme un gynécée naturel, un boudoir fleuri où de jeunes femmes ont l'air de faire de la broderie sur paille fine pour leur amusement. C'est là, je pense, le plus ravissant accessoire qui puisse animer un

paysage. Les bergères inventées par nos idylles ont autour d'elles une atmosphère de ferme et de bercail qui saisit le cœur et fane leur poésie. Pour trouver des sœurs aux jeunes filles d'Empoli, on doit remonter aux beaux jours de la Thessalie et des amours arcadiens, quand les dieux eux-mêmes daignaient choisir leurs maîtresses parmi les agrestes familles de l'Ilissus, du Pénée, de l'Eurotas; il faut des fables pour servir de pendant aux réalités d'Empoli. Tel est le chemin qui conduit à Florence, et qui ne peut conduire que là, vallée suave dans les contours de ses collines, villas embaumées qui sourient au voyageur avec leurs persiennes vertes, rivière transparente et calme; jeunes filles semées comme des fleurs vivantes sur la longue pelouse de l'Arno, paysage céleste animé par des chants lointains, des murmures de cloches aériennes, des sons d'amoureuses mandolines; sérénité sur la terre et au ciel, azur partout. Florence

est là. On sort de la vallée : des montagnes bleues cernent le vaste horizon, c'est la couronne de Florence. On ne voit qu'à peine les maisons de la ville, mais les tours, les dômes les clochers, les coupoles, dominent les arbres des jardins et annoncent de loin à l'étranger la cité des grands édifices, la reine maternelle des beaux-arts. Encore un élan des chevaux, et l'on arrive devant la herse de la tour de Michel-Ange. Saluez l'écusson d'or aux tourteaux de gueules, il est incrusté sur la porte de la ville : ce sont les armes des Médicis. *

* Je ne connais qu'Alfieri qui ait complaisamment écrit sur la vallée de l'Arno. La ville de Gênes n'a inspiré qu'un ouvrage monumental digne d'elle : C'est le beau et riche travail de notre savant architecte M. GAUTIER.

III

Un dimanche à Florence. — La villa Catalani. — L'album d'une reine.

Le dimanche est véritablement un beau jour à Florence ; l'indolente ville le savoure avec une gaieté calme qui est du bonheur réfléchi. En me replongeant dans mes souvenirs de Toscane, il me semble que Florence tient en réserve pour ses dimanches un soleil particulier, une lumière plus douce, un fleuve plus azuré, un ombrage

plus voluptueux, dans les allées des Cascines. Partout ailleurs le peuple passe son dimanche à courir, à s'égayer follement, à s'étourdir en famille pour oublier ses labeurs de la semaine; à Florence, le peuple se promène; il y a dans son attitude un caractère de bourgeoisie opulente, de dignité, d'aisance, de bon ton. C'est sans doute la seule ville du monde où l'on n'aperçoive pas trace de haillons chez le peuple. Quel excellent augure ne doit-on pas tirer du bonheur des masses dans une ville où les paysannes ont des chapeaux à plumes, et leurs maris des gants de chamois! Ce n'est qu'à Florence, je crois, que le peuple de la campagne porte des gants. J'aime mieux les Cascines que nos Tuileries. Les Tuileries ont l'air de vous protéger orgueilleusement de leurs ombrages, comme le chêne de la fable; on est tenté d'essuyer ses pieds à la grille avant d'entrer, comme à la porte

d'un salon vernissé : on a beau admettre à cette promenade Cincinnatus et Spartacus, il y règne toujours une atmosphère patricienne qui gêne l'humble bourgeois. Les Cascines, voilà la véritable promenade de tout le monde. D'abord, il n'y a pas de grilles; partout où vous mettrez des grilles vous ne ferez jamais qu'une prison; si devant des grilles vous placez quelques sentinelles, alors la prison sera complète. Aux Cascines, ni soldats ni barreaux de fer; c'est un bois délicieux qui commence à la lisière de la ville, un bois véritable, où l'on a ménagé quelques allées au cordeau, mais qui conserve encore presque partout une grande indépendance de culture; l'Arno longe les Cascines, comme la Seine les Tuileries, avec cette différence qu'entre les Cascines et le fleuve il n'y a pas un long rempart tout prêt à soutenir un siége. De fraîches pelouses conduisent le promeneur des Cascines sur la rive de l'Arno.

La promenade des dimanches aux Cascines est une charmante fête italienne. C'est un Longchamps hebdomadaire; deux longues files de calèches courent sur la grande allée; les cavalcades s'y entremêlent; les piétons circulent dans les nefs latérales du bois. Ce tableau est calme, élégant et gracieux comme tout ce qui est florentin; il ne sort aucun cri de cette foule si décente; l'italien fluide et argenté de la molle Toscane circule harmonieusement de bouche en bouche, sur des notes à l'unisson qui font plaisir à l'oreille. Point de lutte, de querelles, de grossiers propos; ce n'est pas au moins absence de passion chez ce peuple; il se passionne quand il faut; c'est un peuple profondément artiste qui ne juge pas à propos, dans son exquis bon sens, de dépenser son énergie dans des bacchanales de rue : s'il se promène aux Cascines avec tant de décence, c'est qu'il ne sait pas s'exalter à froid pour

faire du bruit inutile en plein air. Allez le voir au théâtre; là, il pleure, il rit, il trépigne; il applaudit vingt fois une cavatine avec la frénésie de son midi; allez le voir au sermon du Dôme, lorsqu'un de ces moines éloquens, comme j'en ai entendu, prêche l'Avent ou le Carême; toutes les phrases de l'orateur vibrent sur les visages expressifs de l'immense auditoire; les mains se crispent pour se défendre d'applaudir; le sermon fini, on enferme prudemment le prédicateur dans une litière couverte; le peuple l'emporterait en triomphe pour le remercier : on est obligé de protéger le prêtre contre cette ovation.

Un de ces beaux dimanches de printemps, je sortis de Florence par la porte *San-Gallo*, pour me rendre à une touchante invitation que j'avais reçue la veille; j'allais entendre chanter les litanies de la Vierge, à la chapelle du village de la *Loggia* : c'était madame Catalani qui devait chanter, avec sa fille mada-

me Duvivier : la maison de campagne, qui, par la volonté du grand-duc, porte le nom de l'illustre cantatrice, est contiguë à la *Loggia*.

La messe fut dite par un vénérable prêtre octogénaire ; la chapelle était remplie de paysans et de paysannes, tous agenouillés avec indolence, mais se mêlant avec ferveur aux prières de l'autel. Dans le sanctuaire, il n'y avait qu'un très petit nombre d'invités, entre autres M. et madame Gaëtan Murat, et un glorieux exilé de Pologne, M. le comte Potocki.

Madame Catalani entonna les litanies avec sa magnifique voix, la même voix que l'Europe a entendue et tant applaudie ; il n'y avait cette fois pour l'admirer, ni le parterre de *la Scala*, ni les loges de *San-Carlo*, ni un auditoire de Parisiens, de Russes ou d'Anglais, ni un congrès de rois. De pauvres paysans l'écoutaient, bouche béante ; leurs figures exprimaient le ravissement, l'extase. J'ai vu peu de tableaux aussi touchans. L'artiste célèbre, qui chantait

à genoux au pied de l'autel, est toujours belle et majestueuse comme nous l'avons vue aux Italiens: ses yeux sont toujours superbes, sa physionomie toujours palpitante d'émotion; c'était bien beau à voir que Sémiramis abdiquant ainsi la pourpre babylonienne, pour donner de la joie à tout un indigent village, pour prier la Vierge, en roulant les notes graves de la mélopée des chrétiens. J'étais heureux d'entendre ces saintes violences de la prière, qui éclataient dans une latinité sonore, sur des lèvres italiennes: jamais la chapelle nue de ce village n'avait tressailli à pareille fête. A ces sublimes invocations : *Reine du ciel*, *Rose mystique, Tour d'ivoire, Consolatrice des affligés*, le chœur des villageois répondait : *Priez pour nous* et cet harmonieux *ora pronobis* était chanté avec un ensemble étonnant, avec cette intelligence naturelle de la note et de l'accord parfait qui repose dans toute oreille italienne. Le mode des versets et des répons était grave

et simple, tel qu'il fut noté par saint Bernard, ce grand serviteur de Marie ; la cantatrice ne leur faisait rien perdre de sa naïveté primitive: mais elle attaquait chaque invocation avec une chaleur inspirée, un enthousiasme séraphique, qui donnaient un charme inattendu à la poésie virginale de cette prière ; la voix divine semblait s'élancer aux cieux, et en descendre pour s'éteindre dans l'acclamation de l'auditoire; ces chants alternés n'étaient ainsi interrompus par aucune pause, conformément à la loi écrite qui veut que *la prière de l'église ne tombe jamais à terre,* et que la bouche silencieuse recueille le dernier son de la bouche qui vient de se fermer.

J'ai assisté à bien des concerts en Italie ; je n'ai rien entendu de comparable à cette solennité de village. Dans la chapelle Sixtine, à Rome, quand le divin *Miserere* éclatait devant la fresque de Michel-Ange, je me rappelai avec émotion les Litanies de la *Loggia.* Le

pape, les cardinaux, le saint-collége, et Michel-Ange plus imposant encore que toute la cour de Rome, ne me firent point oublier cet auditoire serein de villageois qui répondait à madame Catalani, dans une chapelle indigente et dépouillée : c'est en songeant aux Litanies que je m'attendris au *Misere;* et si Dieu se complaît aux prières des hommes réunis, il aura donné aux paysans de la *Loggia* une oreille favorable, qui se sera peut-être fermée aux *soprani* scandaleusement admirables de la chapelle du Vatican.

A l'issue de la cérémonie, madame Catalani * nous introduisit dans sa villa. L'Europe artiste a payé cette magnifique résidence; Florence n'a pas à vous montrer une plus belle maison de campagne. La villa Catalani s'est fait une ceinture de citronniers et d'orangers;

* Je continue à donner à madame Catalani le nom qu'elle a rendu si célèbre. C'est aujourd'hui madame de Valabrégue.

elle respire dans une plaine : elle donne sa façade d'hiver au soleil, sa façade d'été aux ombrages : elle a une cour à colonnade, où elle étale quatre bas-reliefs de Lucca della Robbia, ce puissant sculpteur qui aurait pu travailler aux panathénées du Parthénon sur l'échafaudage de Phidias. On est saisi d'un frisson de joie en entrant dans la villa : une atmosphère de sérénité opulente vous rafraîchit le visage; sous les chaleurs du midi, on croit nager dans un bain de marbre ; partout le marbre, et les riches pavés de mosaïque ; partout l'élégance italienne artistement combinée pour lutter contre l'ardente saison. Les persiennes de cent croisées s'agitent à la brise de l'Arno, et font circuler la fraîcheur dans les escaliers et les galeries. Les arabesques courent sur tous les murs, comme un rêve de bonheur, les citronniers embaument les corridors ; les parfums du jardin montent dans toutes les alcôves. On se croit transporté dans un de ces pa-

lais que les peintres bâtissent sur leurs toiles, comme pour se consoler de n'avoir pu les trouver sur la terre : et pour cadre à cette villa, la campagne de Florence! De tous les balcons on aperçoit cette plaine lumineuse d'azur, couronnée de montagnes bleues, baignée par son fleuve caressant. On la voit aussi, Florence la belle, sous les collines de la villa Strozzi et de San Miniato; elle semble couchée au bord de l'Arno. avec son dôme et ses deux tours colossales. comme une femme indolente qui étend ses bras avant de s'endormir.

Un somptueux déjeûner nous attendait dans une charmante salle contiguë à l'orangerie. Le prêtre qui avait dit la messe avait été invité; il arriva pour s'excuser de ne pouvoir se mettre à table avec nous; madame Catalani lui fit les plus gracieuses instances dans cette langue toscane à laquelle on ne peut rien refuser, le prêtre persista dans son refus en souriant. Il ne voulut accepter qu'une tasse de chocolat,

qu'on lui servit dans une autre pièce. Ce scrupule me parut bien beau et bien méritoire chez un vieillard. A table on parla beaucoup de musique, et surtout des opéras français inconnus en Italie. On parla de *Robert,* qui n'a pas encore franchi les Apennins ; c'est une véritable affliction pour les Italiens; il en est qui sont partis de Florence pour le voir représenter à Paris ; ils ont payé mille écus leur billet de balcon. C'est que les Florentins n'ont, en musique, ni système ni exclusion ; ils se passionnent pour tout ce qui leur paraît beau, et ne demandent pas d'où cela vient. J'ai assisté à la naturalisation des symphonies de Beethoven à Florence; l'*héroïque* et la *pastorale* excitèrent un véritable délire de joie : de prime audition, ces chefs-d'œuvre furent compris, étreints, dévorés. Le même monde allait le soir se pâmer à la *Pergola* devant Donizetti, le *maestro* de la saison. Je demandai si l'opéra de *Robert* ne serait jamais monté à la *Pergola.* La troupe

l'aurait, certes, dignement exécuté ; il y avait un ténor français, Dupré, qui a une voix délicieuse, une basse chantante fort bonne dont j'ai oublié le nom, et deux cantatrices pleines de talent, mesdames Persiani et Delsere. On me répondit que *Robert* serait éternellement exclu du théâtre à cause de l'acte des nonnes, et des moines, et des prêtres, et de l'église de Palerme.—Il est étonnant, leur dis-je, que ces petites difficultés n'aient pas été levées depuis qu'on soupire après *Robert* : il n'est pas strictement nécessaire de s'astreindre au *libretto* français ; au moyen de quelques variations qui ne changeraient rien au fond de la musique, vous pourriez vous faire un *Robert* épuré et admissible ; au lieu des nonnes mettez les premiers fantômes venus ; je ne vois pas la nécessité que ces fantômes aient une croix sur la poitrine, et qu'ils dansent devant le tombeau de sainte Rosalie. Quant au cinquième acte, vous conviendrez que l'église de Palerm e ne

joue qu'un rôle accessoire d'apparition et de décor, comme le Vésuve dans *la Muette*. Supprimez l'église et terminez court au trio, l'opéra n'y perdra rien. Pour de véritables amans de la musique, le spectacle s'efface toujours devant l'art. Moines, prêtres, nonnes, cathédrale, lampes d'argent, tout peut être retranché sans qu'une seule note du chef-d'œuvre soit immolée dans cette dévastation de décors. A mon retour à Paris, je demanderai à M. Meyer-Beer s'il approuve mon idée, et si le compositeur ne répugne pas à ces mutilations de la forme, je vous fais envoyer un *libretto* orthodoxe, dussiez-vous prendre les fantômes que vous avez sous la main, dans le château d'Udolphe, entre Sienne et Poggi-Bronzi.—

Ce déjeûner finit selon les préceptes de la philosophie antique. Dans cette salle si riante, si parfumée, toute empreinte de la grâce toscane, au milieu de ces jardins d'orangers où la

vie est si puissante, où toutes les joies aériennes du printemps florentin semblent infuser en nous l'immortalité du corps, un chant lugubre un chant de tombeau, jeta son contraste et nous fit rêver tous avec une délicieuse mélancolie. Madame Catalani avait entonné le *Dies iræ* de l'église d'Angleterre, cet hymne sombre qui doit avoir été écrit sur le marbre d'un sépulcre, avec une branche de cyprès. Les notes lentes du cor anglais accompagnent ce chant; elles s'interrompent et tintent comme le glas de la trompette de l'ange. Jamais suprise plus inattendue : comme elle est ingénieuse et créatrice, l'hospitalité de la villa Catalani! un exquis déjeûner servi entre les Litanies de la Vierge et le *Dies iræ*! au dessert un sybarisme vulgaire célèbre le champagne et l'amour; ici, sur les bords de l'Arno, la coupe pleine des vins de France, assis entre les femmes de Florence et les femmes de Paris, nous écoutions avec ra-

vissement les versets de nos funérailles. La brise riait sous les orangers de la terrasse; midi descendait avec ses mystères de langueur italienne; une lumière douce jouait sur les vitres; des ombres diaphanes flottaient sur les fresques: c'était comme au *triclinium* de Tibur, lorsque Horace disait à Sestius : « Cueillons les myrtes et les fleurs ; la brièveté de la vie nous défend les longues espérances ; soyez heureux: quand vous serez chez les ombres, vous ne tirerez plus aux dés la royauté du festin. »

Toute cette journée ne fut qu'un long concert: les jours de Florence ne sont faits que de musique, et il ne finissent que bien avant dans le lendemain. Le piano fut envahi ; l'auditoire couvrit les divans du salon, les partitions se déployèrent sur les pupitres. Madame Duvivier, la fille de madame Catalani, possède une des plus belles voix de contralto que l'Italie ait entendues: elle chanta des duos avec sa mère:

on épuisa *Norma*, la *Donna del Lago*, la *Semiramide*. Le salon élégant et artiste de Paris était dignement représenté, au piano de la villa par madame Gaëtan Murat, la fille de M. de Méneval, qui fut l'ami de l'empereur. A chaque instant, les visiteurs arrivaient de Florence : le bruit des roues, le piétinement des chevaux sur les dalles de la cour, les annonces pompeuses des grands noms de l'aristocratie toscane, rien n'interrompait la note, rien ne calmait la furie de l'exécution musicale. La maîtresse de la maison était Norma ou Sémiramis, nous étions à Babylone, ou dans la forêt d'Erminsul; personne ne s'inquiétait de ce qui se passait au dehors du salon. C'était la belle passion de l'art dans toute sa divine folie, comme je l'ai tant de fois rêvée; il n'y avait point de complaisance d'artiste ni de chanteur, point de secrets efforts d'échapper à la sieste ou à l'ennui par la diversion forcée du chant, point d'intermèdes où l'on échange des remercie-

mens et des félicitations ; aucun programme n'avait numéroté nos jouissances ; le plaisir ne languissait pas dans les essais des préludes et les hésitations de la coquetterie ; tout courait de verve et de vraie passion, cavatine, cantilène, polonaise, duo, trio, romance ; les partitions étaient dévorées au vol ; le piano ne donnait pas de trève à la voix, ni la voix au piano. C'est ainsi qu'on fait de la musique à la villa Catalani.

Ce n'est pas sur le Thabor que je voudrais bâtir une tente, c'est dans cette fraîche oasis de la plaine de l'Arno. L'harmonieuse villa chante encore à mes oreilles ; et dans la maison de la mer et des pins, dans la villa méridionale des fontaines, où j'écris ces souvenirs, il me semble que ma voisine Méditerranée m'apporte de mélodieux lambeaux de ce dimanche florentin. La sieste du printemps ne m'a jamais donné un rêve plus suave que ce gracieux jour de vie réelle ; la folle imagina-

tion qui cherche la poésie intime du bonheur, et qui ne la trouve jamais dans le cahotement des villes, se crée parfois dans un monde idéal des sites embaumés, de fraîches résidences enveloppées d'une lumière vaporeuse, retentissant de musique, de chants, de fontaines, de voix de femmes; un jour la vision se matérialise, un jour seulement; le bonheur ne dure jamais davantage; et puis l'apparition s'évanouit comme le mirage du désert; le sable nu reste, et l'amertume rentre au cœur.

Ce jour au moins devait être complètement beau; je l'avais commencé dans une villa où la royauté du talent a déposé sa couronne, je le finis dans un palais où une royauté plus auguste subit, dans un noble exil, la fatale et glorieuse destinée du plus grand nom moderne. La sœur de Napoléon, la veuve du roi de Naples m'avait fait l'honneur de m'admettre à ses soirées. Quel palais hospitalier que le sien! l'étiquette ne s'y informe pas de l'opinion du

voyageur ; arrivé sur le seuil, il dit : Je suis Français ; et la porte s'ouvre, et on lui fait fête. L'univers est représenté au salon de la comtesse de Lipona : royaume, empire, ou république, chaque état lui envoie ses ambassadeurs et ses courtisans désintéressés ; on n'a plus ni titres ni places à demander à la sœur de l'empereur : on va chez elle pour la voir, l'admirer, l'écouter surtout, et s'attendrir, car jamais femme n'eut plus de grâce et d'enchantement dans la parole. Dieu l'avait bien créée pour la faire asseoir sur le trône de la *villa-reale*, devant cette mer napolitaine harmonieuse comme sa voix. Sur elle aussi les ans et les malheurs ont pesé, sans que l'éblouissant éclat de sa jeunesse se soit fané sous les larmes. Quelle famille ! Qu'un étranger entre pour la première fois dans ce salon rempli des plus belles femmes de Florence, demandez-lui de vous désigner celle qui fut reine, il n'hésitera pas, et

ne se trompera pas. Il semble toujours que les deux grands noms qu'elle porte resplendissent autour d'elle, en lettres de rayons.

On chante tous les soirs au salon de la comtesse de Lipona ; elle a besoin de musique, et elle l'aime de passion ; tous les Bonaparte sont artistes : c'est peut-être la seule famille couronnée qui ait le goût instinctif et vrai des beaux-arts : il est vrai qu'elle n'est pas née sur le trône. Madame Catalani vient souvent, avec sa fille, se mettre au piano de ce salon. Les amateurs de Florence se font joie de s'y faire entendre. Toutes les partitions nouvelles y arrivent dans leur primeur, et il ne manque jamais d'artistes pour les attaquer de première vue. Ce soir-là donc, pendant qu'on chantait, madame la comtesse de Lipona me présenta son album, en me demandant des vers. Après une aussi poétique journée, et en présence de cette femme auguste, j'aurais rougi de renvoyer l'inspiration au lendemain. J'ouvris l'al-

bum, et tout en écoutant la cavatine de *Casta Diva*, j'écrivis la pièce suivante sur un guéridon de la salle du concert.

LES EXILÉS A FLORENCE.

Quand l'heure de l'exil sonne lugubre et lente,
Il est une cité, sirène consolante,
Qui, dans l'éclat des jours et la fraîcheur des nuits,
Ote un peu d'amertume aux intimes ennuis :
C'est Florence : on y vient lorsque l'âme est blessée,
Lorsqu'on subit le poids d'une triste pensée;
Que le cœur trop ému d'un souvenir cuisant
Cherche loin du passé le calme du présent.
Terre de doux repos, de gloire et de folie,
Belle entre les cités de la belle Italie,
Voyez-la dérouler sa ceinture de monts
Pour étreindre à la fois tous ceux que nous aimons,
Tous ceux qu'on salua de ce long cri de gloire
Qui s'élança du Nil pour mourir à la Loire;
Ceux qui furent si grands, qu'aux jours de leur revers
Un long crêpe de deuil assombrit l'univers.

O Florence, noble reine!
Qu'à nos exilés chéris
Ta lumière soit sereine,
Tes jardins toujours fleuris!
Que la brise de ton fleuve
Porte à quelque illustre veuve
Des baumes purs et touchans;
Que l'harmonieuse ville
Lui fasse la nuit tranquille
Avec de célestes chants!

O Florence maternelle
Qui t'attendris à ces noms,
Abrite bien sous ton aile
Ceux dont nous nous souvenons;
Aux exilés sois bien douce,
Sème les tapis de mousse
Et les myrtes odorans;
La nuit, sous de sombres voiles,
Mets ta couronne d'étoiles
Sur ceux qui furent si grands.

Qu'elles soient toutes unies,
Florence, dans ces beaux lieux,
Ces joyeuses harmonies
Qui rendent l'homme oublieux!
Que toute brise qui passe
Leur porte, à travers l'espace,
Les airs qui calment les maux;
Qu'elle roule son haleine
Sous les arbres de la plaine,
Et chante dans leurs rameaux!

Gracieuse enchanteresse,
Ville odorante, au ciel pur,
Toi qu'un beau fleuve caresse
Avec des lèvres d'azur;
De tous ceux que l'on exile
Enchante le noble asile
Par tes fleurs et tes chansons;
Qu'ils retrouvent à Florence
Un sourire d'espérance
Pour nous Français qui passons.

Après avoir lu ces vers à la noble exilée, je la priai de vouloir bien m'indiquer elle-même le sujet, le titre et le rhythme d'une autre pièce que je m'empresserais de composer sur-le-champ. « Je veux bien, me dit-elle, avec sa grâce de reine; voici votre sujet; je porte deux noms dont je suis fière, je suis la sœur de Napoléon, et la femme de Murat; le titre de votre pièce doit être : *Bonaparte et Murat.* »

Alors, j'écrivis l'ode suivante :

BONAPARTE ET MURAT.

Bonaparte; ce nom, quand la main le crayonne
Sur le grossier vélin, comme un astre rayonne.
Jamais nom de mortel n'eut des destins si beaux.
Si la France perdait l'éclat qui la décore,
Ce nom étincelant l'embrâserait encore,
Comme un soleil sur des tombeaux.

Ce nom ! le grenadier dans les sables numides
L'incrustait en veillant auprès des Pyramides.
L'Anglais le dessina sur le roc de l'exil;
Et lorsque le burin manquait aux sentinelles,
Elles le ciselaient en lettres éternelles
Avec la pointe du fusil.

Le sauvage le dit d'une voix ingénue,
Sur l'île où toute langue est encore inconnue,
Où l'océan du sud murmure de doux sons.
Les peuples endormis sous les ombres du pôle
Ont buriné ce nom sur l'immense coupole
Arrondie avec des glaçons.

Allez à Tombouctou, la ville fabuleuse,
Où le Niger étend son onde nébuleuse;
Prononcez de grands noms, des noms grecs et romains;
Aucun ne touchera le stupide sauvage;
Demandez Bonaparte à l'écho du rivage :
Le rivage battra des mains.

Les Africains errans avec un culte étrange
Sur les pics décharnés du fleuve de l'Orange,
Chez eux le nom français n'est point encor venu.
Ils n'ont jamais prié le Créateur suprême ;
Ils ignorent le monde, ils ignorent Dieu même :
Bonaparte leur est connu.

Un voyageur, cherchant de l'or pur en filières,
A vu sur le sommet des vastes Cordilières
Ce nom universel, qui fascina ses yeux;
Bonaparte brillait sur le plus haut du site,
Comme s'il eût laissé sa carte de visite
A la porte qui mène aux cieux.

Partout il est connu : cherchez bien sur la carte
Un seul peuple oublieux du nom de Bonaparte.
Notre globe le sait de l'un à l'autre bout.
Les peuples périront, ainsi que leurs histoires,
Les temples, les cités, le bronze des victoires:
Ce nom seul restera debout.

Il en est encore un qui luira sur la France.
Et qui nous sera cher, ah! j'en ai l'espérance.
Tant qu'un feu militaire animera nos fronts,
Tant que la gloire sainte aura pour nous des charmes,
Tant qu'une main française élèvera les armes
Pour nous venger de nos affronts.

Murat! ah! tout est dit! il suffit qu'on le nomme!
C'est la gloire incarnée et la valeur faite homme.
Qu'on lui trouve un rival dans les âges anciens!
Dans les rangs hérissés de flèches et de piques!
Récitez les exploits des poëmes épiques:
Ils pâlissent devant les siens.

Quand le canon sonnait l'heure de la bataille,
Il montait à cheval grand de toute sa taille;
Le premier réveillé dans le camp endormi,
Et courant, radieux, hors la ligne des tentes,
Avec son beau dolman et ses plumes flottantes,
Il se montrait à l'ennemi.

Roi des camps ! un cheval alors était son trône;
Sa large épée un sceptre, un casque sa couronne;
Les boulets du combat étaient ses courtisans.
La mort eut pour lui seul des regards de clémence,
Il livra sans blessure une bataille immense,
Une bataille de quinze ans.

Ce n'était qu'un enfant aux belles tresses blondes,
Un enfant calme et doux, lorsqu'il passa les ondes,
Pour montrer à l'Égypte un visage riant.
Eh! bien! du premier coup d'une épée enfantine,
Il trancha le damas du bey de Palestine,
Et fit chanceler l'Orient.

Tu t'en souviens encore, Aboukir! sur ta plage,
Tu le vis autrefois à l'aurore de l'âge.
Un pacha de Stamboul lui barrait le chemin :
Murat échevelé prit une armée entière ;
Il entr'ouvrit les flots, ainsi qu'un cimetière,
Et l'ensevelit de sa main.

Toujours courant, toujours sous les premières tentes,
Toujours pressant un fer de ses mains haletantes,
Un soir il arriva sur un fleuve lointain,
Sous les murs de Moscou, d'épouvante saisie,
Qui sentit ébranler ses minarets d'Asie,
Et ses mille dômes d'étain.

L'armée était bien lasse et loin de sa patrie;
Moscou se révélait comme une hôtellerie;
Lui seul ne daigna point s'arrêter pour dormir.
Il se précipita sur le Baskir immonde,
Sur la route qui mène aux limites du monde,
Par les sapins de Wladimir.....

Bonaparte et Murat! étoiles fraternelles!
Deux grands noms rayonnant de lueurs éternelles,
Baptisés mille fois sous le feu des canons.
Tout Français aujourd'hui qui sent brûler son âme,
Doit incliner son front aux genoux de la femme
Héritière de ces deux noms.

Épouse du héros, digne sœur du grand homme,
De quelque titre saint que ma bouche vous nomme,
Une larme toujours viendra mouiller mes yeux.
Soyez heureuse, vous! Que ce chant vous console,
Car vous brillez encor de la double auréole
Des deux noms qui luisent aux cieux.

La pièce écrite, je la lus à la sœur de Napoléon, à la veuve de Murat, et j'eus le bonheur de voir des larmes tomber sur son noble visage; c'est la seule fois que je me suis estimé heureux de savoir improviser quelques vers. Une pareille journée ne me reviendra plus.

L'ATELIER DE BARTOLINI.

L'Atelier de Bartolini à Florence.

Quand on entre à Florence par la porte de Pise, on passe dans une rue triste et sombre qui fait contraste avec la ravissante vallée de l'Arno qu'on vient de quitter ; à quelques pas de cette porte, une façade monumentale de maison arrête un instant vos yeux par son caractère artistique ; c'est l'atelier de Bartolini, le Phidias toscan.

Tout le monde n'est pas admis à visiter ce palais du grand sculpteur ; les princes et les lords, qui ne sont que princes ou lords, ont souvent fait antichambre à la porte de l'atelier ; mais l'artiste voyageur, le pèlerin amant de l'Italie, le poète fervent, ont leurs libres entrées, de droit, chez Bartolini. Il leur crie comme la mère d'Aristée :

Fas vobis limina divùm.

Rien ne rappelle mieux les ateliers antiques de Praxitèles ou de Scopas que cette demeure toute empreinte de la majesté de l'art ; les plafonds des salles s'élèvent à soixante pieds pour laisser respirer à leur aise les statues gigantesques qui viennent de jaillir du bloc ; des masses énormes de marbre vous arrêtent à chaque pas ; de jeunes élèves, enfans de la campagne voisine, comme Giotto, travaillent à tous les angles, pour dégrossir le marbre,

et le jeter au ciseau du maître. Le sol est jonché d'une poussière blanche et lumineuse, plus douce aux pieds de l'artiste que le gazon des Cashines, que les pelouses de l'Arno. Moi, pauvre et inconnu comme le Scythe Anacharsis, j'entrai là, comme lui chez le sculpteur d'Athènes, avec un saint respect dans le cœur, le frisson aux cheveux, la flamme au visage; une petite porte s'ouvrit, porte sacrée, interdite aux profanes, et j'eus le bonheur de surprendre Bartolini en flagrante obsession de l'art; il était couvert d'une auréole de fumée de marbre; les bras nus, la tête nue, les yeux étincelans d'esprit. Il me reçut avec une simplicité grave, sans aucune dépense de gestes et de propos; j'aimai cette intelligente fierté du grand artiste, qui en vous initiant dans les plus secrets mystères de son cénacle, vous accorde une faveur qui ne pourrait plus être qu'affaiblie par de vaines phrases et de fades complimens de réception. Il était muet et de-

bout, le ciseau à la main, devant la plus récente et la plus aimée de ses créations, sa bacchante ; sa bacchante déjà célèbre en Italie, quoiqu'elle ne soit pas encore sortie de son boudoir, la ravissante fille. Je ne vis plus rien de ce qui m'entourait, la divine statue m'absorba. Je fus saisi d'une telle illusion, que je me retirai, comme on ferait par respect devant une jeune femme nue, et surprise au lit. Rien de suave, rien de gracieux d'ondulations comme la pose de la bacchante ; elle est mollement renversée sur le côté gauche ; la partie supérieure du corps se replie voluptueusement, et dans ce délicieux abandon, elle se trahit tout entière. Que de jeunes filles toscanes ont donné leur contingent de beauté spéciale à ce marbre ! Il s'est enrichi, et s'est rendu parfait avec les dons épars de tant de modèles. Que de femmes il a fallu pour en composer une seule !

Le sculpteur Bartolini admire l'antique,

mais il ne le copie pas ; il copie la nature qui vaut mieux que l'antique. Si j'avais à faire un Apollon, me disait-il, je chercherais un homme physique, comme Diogène cherchait l'homme moral ; je n'irais pas m'inspirer au Belvédère du Vatican, devant la plus belle statue de ce dieu : je chercherais des formes divines chez l'humanité mortelle. La nature ne trompe pas le ciseau ; je suis sûr que l'Apollon du Belvédère se briserait à morceaux, s'il venait à marcher. Mais les modèles parfaits n'existent pas ; la nature laisse tomber une perfection sur un corps entre deux défauts ; et puis notre choix est restreint dans une seule classe de modèles, ceux qui posent par métier. Je ne néglige aucune peine, je n'épargne rien, ni argent, ni recherches pour avoir d'excellens modèles ; quelquefois je suis obligé de les deviner, par instinct, à la promenade, à la campagne, et sous des vêtemens, dans un costume qui ne flatte pas leurs beautés de détail. Regardez cette jeune fille

(il me montra un enfant de treize ans assise sur un lit) ; comment la trouvez-vous? (Je fis un signe d'hésitation.) Ses yeux vous semblent morts, n'est-ce pas? son regard éteint? vous allez la voir.

Il ordonna au jeune modèle de prendre la pose de la prière ; l'enfant s'agenouilla et laissa pencher sa tête sur l'épaule droite. Elle devint sublime ; ses joues s'enluminèrent de pudeur, ses grands yeux noirs parlèrent au ciel ; ce fut la personnification de la prière dans tout son beau idéal de sainte et douce violence, de séraphique ferveur.

La nature! poursuivit le grand artiste, la nature c'est toujours elle qu'il faut étudier dans notre art. Nous avons beaucoup de chefs-d'œuvre parmi nos statues antiques, je n'en copierais pas un orteil pour le pied de ma bacchante. Tant qu'il y aura des femmes, je tâcherai de découvrir chez une d'elles la perfection, dans un ongle, un pli de chair, une

une racine de cheveu, et je m'approprierai cette beauté minutieuse de détail. Voilà tout mon secret.

Mes oreilles étaient toutes aux paroles de Bartolini, mes yeux ne pouvaient se détacher de sa fille de marbre; elle aussi semblait écouter son père, et le regarder avec amour, dans l'ivresse des bacchanales; on aurait cru voir la fille de Loth méditant son inceste. La chambre était éclairée par un jour tendre; de légers rayons couraient avec leurs atômes sur le corps de l'adorable statue, et semaient sur ses belles formes une teinte molle qui les incarnait. La bacchante, noyée dans cette flottante lumière, semblait perdre parfois son immobilité; à force de la regarder fixement, je croyais saisir la vie, et le jeu des muscles, dans ses bras arrondis, dans son dos si souple, dans son col moelleux qui donnait un frisson magnétique à mes lèvres. Je compris la folie de Pigmalion

A quel amant destinez-vous cette belle maîtresse? demandai-je à Bartolini. — Au duc de Devonshire, me répondit-il. — Ce duc est bien heureux! Me permettez-vous de la revoir, car je sens que ma visite est trop longue, et que votre temps est de l'or pur. — Venez quand vous voudrez. — Je n'y manquerai pas, croyez-le bien. Maintenant, accordez-moi une faveur. — Laquelle? — La faveur d'embrasser votre fille.

Le sculpteur étendit sa main droite vers elle avec un geste paternel de consentement.

Ma lèvre effleura les lèvres de la bacchante. Je sortis heureux, comme on sort à vingt ans d'un premier et pudique rendez-vous.

Je me lançai dans Florence, la ville des statues. La Sabine de Jean de Bologne me parut lourde, la Niobé m'attendrit; la Vénus pudique me trouva glacé; j'en demande pardon à l'ombre de Praxitèle. Oh! sans doute, lorsque sa Vénus sortit de son ciseau, pure, blan-

che, lumineuse comme le marbre de Paros dont elle est faite, elle mérita les baisers de tous les jeunes gens de Cypris et d'Amathonte; elle était suave aux yeux et aux mains comme l'ivoire des lits du Ginecée; sa chevelure exhalait encore les parfums de la mer Ionienne, comme la déesse dont elle est la divine image; sa radieuse nudité donnait des extases d'amour au prêtre qui la couronnait de myrthe, à la veillée de ses fêtes. La Grèce entière avait passé, amoureuse et ravie devant le sacré piédestal, quand la céleste image, inclinée à demi, souriant à l'adorateur, laissait mollement tomber un de ses bras pudiques, et de l'autre cachait le plus beau sein qu'un œil de mère ait pu voir. Mais aujourd'hui, après tant de siècles d'inhumation, comment nous l'a-t-elle rendu le corps divin, cette villa d'Adrien dévastée par les soldats de Théodoric? A Rome, les Visigoths ont violé la statue sainte, et quinze cents ans après ils ont trouvé de dignes imi-

tateurs, à Paris, chez les Tartares du Don. Quelle destinée! Au moins son frère, l'Apollon du Vatican, a traversé les siècles, en conservant sa pureté native; dans la rotonde bâtie pour lui, il se lève encore splendide et virginal, comme sur l'autel de Claros; mais elle, cette Vénus mutilée, comme ils nous l'ont faite les saccageurs de Théodoric et d'Alexandre! Cadavre jauni par la terre grasse de la fosse; cadavre morcelé, plein de souillures; il a fallu que de pieuses mains en réunissent les membres épars pour reconstruire un corps : et pourtant l'œil de l'artiste, s'il se ferme un instant sur les cicatrices du simulacre; s'il ne s'ouvre que sur les grâces divines de l'ensemble; s'il surprend encore la palpitation du marbre à travers le vernis du sépulcre, eh bien! c'est encore pour lui la Vénus de Praxitèle et de Médicis, la statue aimée de Périclès et d'Adrien.

Le lendemain à sept heures du matin, je

repris le chemin de l'atelier de Bartolini. Florence est bien la ville des arts; en aucune autre cité vous ne trouverez ces brillans accessoires qui vous accompagnent poétiquement jusques sur le seuil du peintre, du musicien, du sculpteur. Dans la rue, à la promenade, sur les quais, sur les places publiques, rien ne vous distrait de votre religieuse pensée de visite. Chemin faisant, vos réflexions courent dans une atmosphère imprégnée du parfum des beaux-arts. En me rendant chez Bartolini, je passai devant le palais Strozzi, bâti pour dévorer le temps; je m'inclinai devant la colonne apportée des thermes d'Antonin; je traversai le magnifique pont que Michel-Ange fit à Rome, et qu'il envoya, dit-on, dans une lettre, au grand-duc qui le lui avait demandé. Vue de là, sous la transparente lumière d'une matinée d'avril, Florence était suave et gracieuse comme son nom; l'Arno coulait comme de l'azur fluide entre ses deux

rives radieuses de soleil, semées de palais et de dômes. A gauche, je voyais s'avancer la colonnade sombre des offices; auprès, le pont vieux où Hercule terrasse Nessus par ordre de Jean de Bologne; au fond du tableau, la délicieuse colline de San Miniato; à ma droite, je suivais l'Arno qui descendait avec ravissement sous les arbres des cashines; du centre du grand bois, je voyais surgir un groupe de pins gigantesques dont les têtes s'arrondissent en parasol et dominent les vastes allées; vis-à-vis, sur l'autre rive, montait la villa Strozzi, avec ses cyprès et ses mélancoliques ombrages.

Je trouvai Bartolini comme je l'avais vu la veille, devant sa bacchante; à cinq heures du matin, il prend le ciseau et ne le quitte qu'à la nuit; c'est ainsi qu'on se fait grand. Comment avez-vous trouvé la Vénus de Médicis, me dit-il? Froide, lui répondis-je, je venais d'embrasser votre bacchante. Il sourit.

comme un roi à une parole de courtisan : le génie est la première des royautés ; l'adulation n'est permise que devant lui. Il m'offrit de me faire visiter les salles de son atelier, j'acceptai avec joie.

Il me montra sa galerie de bustes ; il en a fait six cents, presque tous portraits de femmes. Toutes les belles anglaises ont posé devant lui ; pas une dame opulente et voyageuse ne passe à Florence sans en rapporter son buste de marbre ciselé par Bartolini ; le plâtre reste à l'atelier. C'est la plus curieuse collection de nobles et belles têtes qu'on puisse voir. Voilà le délassement du sculpteur florentin ; son travail est réservé aux colosses. Depuis plusieurs années il a fondu des blocs pour son mausolée du seigneur Demidoff, ce riche des *Mille et une Nuits*, qui avait des mines d'or dans ses terres, qui aurait acheté à la mort une semaine de vie de plus, si cent millions eussent pu la payer. De grandes et belles statues, de

magnifiques bas-reliefs orneront le tombeau du Lucullus moscovite; cet ouvrage prodigieux n'avance qu'avec lenteur, parce que de bons modèles manquent souvent au scrupuleux artiste; il faudra peut-être une vie d'homme pour achever le mausolée de ce riche mort. Florence a donné des regrets à Demidoff. Ce Russe intelligent n'avait pas adopté pour devise ces deux vers :

Nescio quà natale solum dulcedine conctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.

il pensait, sans doute, que la patrie n'est chère qu'à ceux qui ont une patrie habitable; il avait vu Florence et l'avait préférée à Moscou. On conçoit difficilement le Samoïéde qui regretterait dans le midi sa patrie d'ours blancs, de glaçons et d'éternelles nuits; on comprend mieux Potaveri, le jeune sauvage, qui demandait, à Paris, ses doux palmiers et son Océan-Pacifique, où il donnait des rendez-vous à sa

maîtresse sur une belle vague d'écume et d'azur. Demidoff avait planté trois tentes sur le thabor florentin, et il ne tournait jamais ses yeux ni vers le Kremlin, ni vers la Néva, ni vers la cité polaire que Pierre-le-Grand a eu le courage de bâtir en plein hiver. Le palais du Russe converti au culte du midi s'enveloppait de l'ombrage des cashines ; on y dansait, on y chantait, on y riait éternellement ; c'était le véritable Paradis terrestre, moins l'arbre du mal et le serpent. Demidoff était le grand-duc de Toscane, il ne lui manquait que l'écu d'or et les cinq tourteaux de gueules ; sous son règne, Florence était plus Florence que jamais. Une nuit où la ville entière avait été appelée à la fête, un spectre jaloux, qui n'avait pas reçu sa lettre d'invitation, entra sans se faire annoncer, c'était la mort. Le lustre s'éteignit et ne s'est plus rallumé. Bartolini travaille aux décors de cette dernière fête ; il cisèle le tombeau.

Au milieu de ces lugubres images, un portrait suspendu à la muraille me frappa vivement; il n'était ni de Rembrandt, ni de Vandick, ni de Titien; c'était une œuvre toute fraîche; si cette toile avait eu le plus léger vernis séculaire, je l'aurais volontiers attribuée au premier grand nom de l'école de Florence qu'on m'aurait cité; j'aurais cru que Mazaccio était tout exprès sorti de la tombe pour peindre Bartolini dans son atelier. Le portrait n'est pas signé; un portrait d'Ingres n'est jamais anonyme. Ingres est l'ami du sculpteur florentin; Ingres et Bartolini sont deux talens fraternels; à l'un la toile, à l'autre le marbre. L'odalisque est sœur de la bacchante. Ingres, passant à Florence il y a quelques années, entra dans la maison de Bartolini comme dans son hôtellerie naturelle. Ces deux hommes de génie eurent entre eux de beaux et solennels entretiens sur l'art: personne ne parle de l'art comme Bartolini: il s'exprime dans notre lan-

gue avec une facilité merveilleuse, toute pleine de la grâce toscane. Les idées neuves jaillissent avec abondance dans sa parole de flamme. Il a médité sur tous les secrets de la nature et de l'école; il ne répète pas les théories écrites, il improvise les siennes, comme ferait un maître inspiré devant des élèves intelligens. Bien peu d'hommes ont autant d'esprit que lui; il a des saillies sérieuses qui prennent en naissant la rondeur concise de l'axiôme : c'est l'artiste complet qui a toujours à sa disposition la parole éloquente pour défendre son art. Ingres était fait pour comprendre Bartolini : il a payé la noble hospitalité reçue en suspendant son portrait dans l'atelier du sculpteur, comme Titien chez François Ier. Aujourd'hui que le grand peintre est dans son palais du *Monte-Pincio*, où il dirige notre jeune école romaine, il fera sans doute asseoir l'artiste florentin au foyer de la colonie française. Cela rappellera ces beaux jours des illustres migrations où

l'artiste grec, débarqué à Tarente, traversait l'Italie, son bâton à la main, et venait frapper au seuil d'Apulius ou d'Apollodore, qui peignaient les fresques du palais d'Auguste sur le mont Palatin.

Il est une statue qui remplit l'atelier de toute sa grandeur, de tout son majestueux éclat; c'est l'image qu'on trouve partout à Florence, et dans le monde; mais là, elle est de la taille que Kléber donnait au vainqueur d'Aboukir; c'est la statue de Napoléon : il a l'héroïque pose, et le poétique vêtement de Trajan et d'Antonin; les beaux-arts ne connaissent pas la redingote à Florence. Le marbre impérial a dix-huit pieds de hauteur ; si tout autre nom était attaché à cette image, elle paraîtrait colossale ; mais comme elle se nomme Napoléon, elle semble de grandeur naturelle. Ajaccio marchande pour l'acheter; Bartolini veut être dignement rémunéré de son œuvre, et ses

prétentions sont fort modestes. En échange de quatre-vingt mille francs, le sculpteur prend la statue, s'embarque avec elle, et va la placer lui-même sur le môle d'Ajaccio. Il vaut mieux être obélisque de Luxor que statue de Napoléon; la gigantesque image languit dans l'atelier de Bartolini, et nul brick ne sort de Toulon pour la conquérir. On parle de la suppléer par une statue de bronze; on prétend que le marbre se brise à coups de pierre, ce qui est incontestable; mais quel est le Corse qui jetterait sa pierre au simulacre de son empereur ? Cela ne s'est vu qu'à Orgou, et Orgou en a pris le deuil depuis. A Florence, on ne conçoit pas qu'on prenne tant de souci pour la vie du marbre; Florence, elle qui expose, en pleine rue, les géants de Michel-Ange, de Donatello, de Jean de Bologne, et qui ne s'est jamais repentie de sa confiance dans le respect du peuple. Là, un

Guelphe laisserait vivre éternellement un Gibelin, si la balle de son mousquet devait effleurer une statue. Ajaccio fera ses réflexions.

Avant de partir, je voulus revoir une fois encore la Bacchante; Bartolini rouvrit le boudoir secret; elle me parut encore plus femme que la veille. Céleste enfant! Comme elle va frissonner dans les brumes du duché de Devonshire, elle née dans les rayons Italiens! j'espère que Bartolini la gardera; il lui en coûterait trop de se séparer d'elle, je n'ai jamais conçu le père qui livre la plus belle de ses filles aux caresses d'un étranger : l'Épithalame de Manlius et de Junie l'avait déjà dit avant moi, en magnifiques vers latins.

PISE.

Un Bal chez madame Smith. — Un Concert chez le Prince de Montfort.

Il me semble que Pise était autrefois un faubourg de Livourne ; faubourg élégant, oisif et artiste, qui se lassa des bruits du chantier et du môle, de tout le prosaïque fracas de l'industrie et de l'agiotage, et se réfugia dans la solitude, en emportant son dôme, son campanile, son baptistère, son cimetière sacré. Pise est comme une ville dégoûtée du monde, et qui s'est retirée

à la campagne. Pise est la cité anachorète ; elle a fait beaucoup de bruit dans l'histoire ; elle a entretenu commerce avec les nations ; elle a soudé la chaîne d'un port à la base de ses palais; elle a donné des jeux d'hypodrome; comme Olympie ; elle s'est battue , la croix au front, pour le Christ et son tombeau. Les villes qui ont ainsi vécu montrent de partout leurs larges cicatrices. Pise est encore verte , jeune et forte ; elle a inhumé ses enfans morts et ses ruines; tout ce qui brille d'elle au soleil est mélancolique, sans doute, mais robuste et puissamment assis. On dirait que ses monumens sont de bronze, comme les portes de ses temples ; nulle part la caducité ne s'y révèle ; les dates seules ont vieilli; oubliez les dates, et vous vous croirez dans une ville bâtie de la veille, et qui attend une population.

Les habitans gâtent les villes de poésie et d'art ; j'aime Pise déserte, versez à Pise le peuple de Livourne. Pise perdra toute

sa beauté. Cette ville est curieuse à voir à midi, lorsque nul être vivant ne se montre sur les rives, les quais, les ponts de l'Arno ; c'est le plus singulier des spectacles ; on peut se croire le locataire unique d'une grande cité. Tous ces palais qui bordent le fleuve et qui s'étendent devant vous, à droite et à gauche, lorsqu'on passe sur le pont de marbre; toute cette magnifique bordure monumentale ne jette pas à l'air le moindre bruit, le moindre signe d'animation. Après avoir traversé le pont, on entre dans une rue, où l'on trouve un peu de fraîcheur, un peu de mouvement; quelques boutiques ouvertes y attendent des acheteurs; on y lit quelques enseignes, à lettres menues, où sont indiquées des denrées de consommation. En s'enfonçant dans la ville, c'est encore le silence et la solitude; plusieurs quartiers y rappellent la morne et féodale physionomie d'Aix en Provence; surtout la *Piazza dei Cavalieri*, avec sa statue,

son palais d'architecture concave, ses hautes herbes dans les pavés. D'autres rues, calmes et solitaires, vous préparent comme à une mystérieuse révélation, à une surprise de saisissement; c'est dans le coin le plus retiré de son enceinte que Pise a déposé ses quatre trésors : le célèbre Campanile, le Dôme, le Baptistère, le *Campo-Santo*. Ces monumens incomparables n'ont point de fracas autour d'eux : ils s'élèvent sur une belle et verte pelouse, semée de marguerites et de fleurs agrestes. Rien de touchant comme cette association d'édifices catholiques : toute la vie du chrétien est là : le Campanile semble se pencher sur la cité pour appeler le Néophyte; le Baptistère le reçoit pour le faire chrétien; l'Église s'ouvre pour le sanctifier; le Campo-Santo pour l'ensevelir. Que de pensées dans toutes ces pierres!

J'avoue qu'il ne me vint point à l'esprit ni de mesurer la hauteur de la *Torre Torta*, ni

de me créer un système pour me prouver que la tour avait été bâtie ainsi penchée, ou qu'elle avait pris cette pose à la suite de quelque révolution de terrain. En général, je m'inquiète fort peu de la hauteur et de l'histoire des monumens; lorsque je les connais, je n'en retire aucun avantage pour mes émotions; lorsque je les ignore, je ne prendrais pas la peine de m'en instruire, sur place, avec un cicérone ou indicateur. Convaincu, comme je suis, que rien n'est exactement vrai dans l'histoire, j'aime mieux le vague mystère qui entoure tant de ruines, que l'érudition de controverse qui vous tient sur elles en suspens et ne vous précise rien. Les plus précieux monumens du monde sont pour moi ceux de l'île de Pâques; au moins, avec ceux-là, l'imagination a beau jeu; le voyageur vous avoue franchement qu'on ne sait ni d'où ils viennent, ni quelle main les a bâtis.

La tour de Pise est, je crois, le monument

le plus connu qu'il y ait en Europe ; on l'a tant de fois copié en gravures ou en relief, et toujours si bien, qu'en le trouvant à Pise, pour la première fois, on croit le revoir. Le Dôme est une de ces merveilleuses églises comme l'Italie seule peut nous en montrer ; les richesses y sont amoncelées ; c'est une magnifique galerie de tableaux, enchâssés dans le marbre, l'or, le bronze, la mosaïque, le porphyre. Quelque prévenu qu'on soit contre ce luxe d'ornemens, souvent plus pauvre que la simplicité, on ne peut que lui donner de l'admiration, en ajournant ses critiques d'art et de vrai bon goût. Le Baptistère fait contraste avec l'église ; il y a une pensée dans la nudité de ses majestueuses murailles ; c'est la maison du néophyte ; elle ne doit avoir aucune parure, aucun éclat. La chaire est superbe ; elle repose sur sept colonnes symboliques, qui ont pour bases des animaux monstrueux, comme le Pline de l'*Apocalypse* en a imaginés. Sur un

pilier, on lit le nom de l'architecte, Deoti Salvi ; c'est lui qui a donné une âme, une couleur, un caractère à cet édifice étonnant. Vu de l'extérieur, on le prendrait pour le dôme d'une immense cathédrale ; la cathédrale vient de s'abîmer sous terre ; le dôme est resté au niveau du gazon.

Puis on entre au *Campo-Santo ;* il n'y a pas dans l'univers un coin de terre plus touchant. Le *Campo-Santo* exhale toute la poésie de la mort, du néant, de l'immortalité. C'est le véritable cimetière du chrétien ; le cœur n'y est pas serré par cette désolation qui entoure les sépulcres de l'homme ; une douce et religieuse mélancolie vous accompagne dans ces quatre galeries funèbres, et vous fait penser à la mort sans horreur. Ce n'est point là que la terre rejette les ossemens, que le ver fait son œuvre ; cette terre miraculeuse préserve les corps de l'insulte du ver ; elle se voile d'un magnifique linceul de gazon et de fleurs ; elle s'encadre

dans de pures et gracieuses ogives de marbre blanc; c'est la terre venue de Jérusalem sur les galères croisées; elle a sanctifié les cadavres des vieux chevaliers pisans; c'est le lit de repos des hommes forts qui moururent en Dieu, le glaive à leur droite, la ceinture aux reins. Comme il est doux ce bruit d'herbes qui monte de la sainte pelouse à la charpente nue des galeries! On dirait une psalmodie chantée par les ombres, un hymne de tombe écrit dans une langue que nous ne savons qu'après notre mort. Puisque nous sommes ignorans des mystères du sépulcre, et que nous nous complaisons dans des illusions consolantes qui nous viennent des objets matériels placés sous nos yeux, il nous semble qu'il est plus aisé de mourir dans le voisinage du *Campo-Santo* que partout ailleurs dans le monde. C'est au *Campo-Santo* que la mort est vivante, *mors viva!* comme l'a dit un ancien. C'est là que la terre est véritablement légère à ceux qu'elle couvre

Si quelque pensée de vie, quelque étincelle d'animation flotte encore autour de nos froides dépouilles (secret de Dieu seul), eh bien! le *Campo-Santo* a d'ineffables soulagemens à donner à cette ombre qui survit au corps. Ce n'est point pour plaire aux vivans que le génie de la religion et de l'art a paré ce cloître tumulaire ; les artistes ont écouté une inspiration venue d'en haut ; les grands artistes ont toujours quelque mission céleste qu'ils accomplissent aveuglément. Ici peut-être ils avaient ordre d'embellir un purgatoire d'expiation de tout ce que les arts ont de plus touchant, afin de donner le baume de la patience à des âmes qui attendent encore sous la tombe l'heure tardive de leur migration : car ce n'est pas pour nous qui vivons, c'est pour elles que cette merveilleuse architecture a été créée. Pour elles, le marbre grec a pris la forme de l'ogive chrétienne ; pour elles, Cimabuë a inventé la peinture, cet art divin qui console de la vie et de la

mort. Il arriva de Constantinople l'artiste florentin, et traça la première fresque du *Campo-Santo,* et écrivit le frontispice de ce livre immense, dont chaque page est un reflet de la *Bible.* Puis vint un pâtre, en sayon de poil de brebis ; un enfant de l'Arno, le Messie de l'art italien, Giotto, dont la main était si habile et le visage si beau *: il jeta la furie de ses premières inspirations sur les pans gigantesques du cloître saint ; il ramassa le pinceau de Cimabuë, son maître, et le légua, comme le sceptre d'une glorieuse dynastie, aux frères Gaddi, à Orgagna, à Simone Memmi, à Spinello d'Arezzo, à Benozzo Gozzoli, à Buffamalco, qui vinrent tous, l'Évangile à la main, matérialiser sur les murs toutes les divines paraboles, tous les mystères de la foi, toutes les confidences que Dieu a faites à l'homme par la bouche de ceux qui parlaient en son nom. Le doux ciel de Pise

* CUI QUAM RECTA MANUS, TAM FUIT ET FACIES.
(*Épitaphe de Giotto.*)

se chargea de distribuer au cloître la lumière et les ombres ; c'était le digne associé de tous ces grands artistes. Des teintes suaves, dorées, transparentes, coururent sur les ogives, sur la prairie et dans les corridors si calmes, si recueillis, avec leurs mosaïques de tombeaux armoriés. Ainsi devait être le *Campo-Santo;* pareille sépulture devait être donnée aux veuves et aux fils des guerriers qui avaient combattu pour le Saint-Sépulcre de Jérusalem. La religion est sœur de l'art ; elle est toujours venue en aide à son frère. Quand l'Église meurt à Byzance, la religion envoie Cimabuë au *Campo-Santo;* quand le trône de Lusignan s'écroule, elle convoque son puissant congrès d'artistes auprès des sépulcres italiens des chevaliers croisés, et l'art reconnaissant a vengé la religion des victoires de Mahomet II et de Saladin.

Pise est une ville qu'on ne doit jamais revoir ; pour moi, je n'y reviendrai plus de m vie : je craindrais de faire tort à d'incompa-

rables souvenirs, de faner la fleur de mes premières impressions, d'arriver au désenchantement par l'habitude. Il faut qu'un artiste traverse rapidement le *Campo-Santo*, et puis qu'il aille vivre loin de là, s'il ne lui est pas donné d'y mourir. Cette apparition fugitive reste alors dans la mémoire comme le plus ravissant des songes. Sur cette lumineuse place où s'associent, dans une commune pensée, quatre édifices religieux, il n'y a point d'études à faire, point de lacunes d'histoire à remplir, dans un frivole intérêt de science mondaine : il faut voir, sentir et passer. Les ruines arrêtent long-temps le voyageur et le rappellent encore : il y a toujours à lire dans des ruines; toute pierre monumentale qui se décompose est pleine de pensées inédites, que l'artiste recueille une à une avec ferveur; mais ici, devant le dôme de Pise, point de ruines, point de décrépitude : tout est bloc et diamant : le ciment ne s'est pas éclairci dans la fente des

puissantes assises : le vent de la mer s'est usé sur les angles de marbre, sur les portes de bronze, pleines d'histoires pieuses, d'animaux symboliques, de feuillages et d'oiseaux. Tout cet ensemble grandiose est saisi d'un coup d'œil ; les quatre monumens se révèlent à la fois dans leur majestueuse et inaltérable solidité. Je leur fis mes adieux, les mains jointes, les larmes aux yeux, avec l'idée de ne jamais plus les revoir, et depuis je les vois toujours avec la virginale émotion de ma première visite. Quand le ciel est triste, glacial et pluvieux, dans la grande cité, humide tombeau des vivans, je rentre par la pensée dans ce *Campo-Santo*, où les morts sont si bien, où l'herbe est si dorée, la brise du midi si fraîche, l'ogive si pure, l'art si beau. Je vois l'immense coupole du Baptistère, qui reflète le soleil comme une planète tombée ; je vois la cathédrale radieuse et le Campanile, dont la colonnade se déroule en spirale jusqu'au sommet. Autour,

point de bruit, point de murmures d'hommes : silence et solitude, comme au désert. Le peuple s'est retiré à l'écart, par respect ; le peuple italien est trop léger au pied de ces monumens si graves. Les créneaux noirs des vieilles murailles de Pise s'abaissent derrière eux. Les colosses catholiques montent aux nues, en humiliant les hommes et les demeures des hommes. Je les reverrai toujours ainsi, tels que je les vis, quand ils allaient s'évanouir pour moi. Une atmosphère transparente les enveloppait comme une châsse d'azur et d'or ; les pelouses ondoyantes venaient mourir sur leurs bases, comme les douces vagues d'un golfe italien. Sur le seuil du *Campo-Santo* était assise une petite fille blonde, qui donnait de l'herbe à deux chèvres ; elle chantait un air toscan, d'une voix mélancolique, et un vieillard l'écoutait, appuyé sur un bâton.

En Italie, la vie est pleine ; le temps n'y languit point ; on peut y échanger chaque heure

du jour contre quelque chose qui vaut une heure de vie. C'est ce qui donne à ce beau pays un attrait que l'artiste chercherait vainement ailleurs. Là les émotions du voyage ont des caractères si divers, qu'on n'y redoute jamais la monotonie du plaisir : le matin, au *Campo-Santo ;* le soir au bal.

Je courais en *calessino* à Florence, que j'avais quitté le matin ; je revoyais, dans mon esprit, le musée du *Campo-Santo ;* je pensais à cette *Vie de saint Reynier*, patron de Pise, si belle dans les fresques de Simone Memmi ; aux *saints Éphèse et Polyte,* animés par Spinello, de la ville d'Arezzo ; aux *Malheurs de Job*, chefs-d'œuvre du grand Giotto ; à la *Création du monde,* de Buffamalco ; aux *Portraits des Médicis*, que Benozzo Gozzoli a capricieusement suspendus aux étages de la tour de Babel ; au *Triomphe de la Mort*, admirable création d'Andrea Orgagna ; au *Sacrifice d'Abraham,* ouvrage de ce peintre qui fait oublier

par son génie l'outrage de son infâme surnom. J'étais ébloui de tant de sublimes et naïves images, peintes au livre biblique du *Campo-Santo*, lorsque j'entrai chez madame Smith, Anglaise opulente qui donnait un bal à tout le beau monde florentin.

Le piano jouait des contredanses de Paris ; l'Europe avait fourni le personnel des quadrilles; la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Pologne, dansaient aux mélodies du *Pré aux Clercs*, dans le même salon. Les Anglaises étaient en majorité à ce bal. C'est toujours ainsi en Italie. Nos insulaires voisins ont la réputation d'aimer le *chez soi*, d'affectionner le toit domestique ; ils ont même inventé un mot pour consacrer cette passion du foyer ; mais on les rencontre partout dans l'univers, excepté chez eux. Je ne fis que traverser le brillant salon où dansait l'Europe, représentée par ses femmes et ses langues, mais uniformément habillée d'après les modes de Paris. Ce

bal ne fut pour moi qu'une apparition. A Florence, on passe la soirée en vingt soirées : c'est l'usage. Ce jour-là, il y avait concert chez le prince de Montfort, autre glorieux exilé. Je courus au palais du frère bien-aimé de l'Empereur.

La nuit était harmonieuse et sereine ; je m'arrêtai pour la respirer quelques instans, sur la place de ce palais tout illuminé de la fête. Les larges dalles du vestibule retentissaient sous les roues et les pieds des chevaux. Vis-à-vis, je voyais un jardin silencieux et mélancolique, plein d'ombrage et de recueillement. La pensée de l'exil était écrite dans ce jardin si calme. L'édifice impérial avait déposé là, pour quelques heures, ses souvenirs amers, ses douleurs cuisantes, pour se faire un peu de bruit, un peu de joie, en appelant la divine musique au secours de ses nobles exilés.

Partout l'exil est amer. Si l'exilé voyage, il emporte sa prison avec lui; s'il s'arrête, l'air

lui manque pour respirer ; l'horizon le plus vaste l'étreint comme un collier de fer. La patrie absente est un fantôme qui suit incessamment l'exilé et l'entoure de mélancolie. Qu'importe à l'exilé que cette patrie soit ingrate? Elle a des douceurs qu'il ne retrouverait plus sur tous les trônes de l'univers. Rome avait chassé Coriolan ; l'histoire dit que la vengeance ramena l'implacable général sous les murs de Rome : l'histoire s'est méprise ; comme presque toujours : ce fut l'irrésistible ennui de l'exilé qui rendit Coriolan criminel. Un seul chemin lui était ouvert ; il s'y jeta les armes à la main. Sa mère Véturie pouvait se dispenser de lui demander grâce pour Rome : Coriolan ne venait pas détruire sa ville natale ; il venait l'embrasser. Tout semble permis à l'exilé qui réclame sa patrie.

Que de noms puissans, que de hautes fortunes ont subi les tortures de l'exil ! Il semble que ce soit la destinée commune à tout ce qui

fut grand, populaire, adoré. Tous les pieds sous lesquels le monde s'est ému se sont traînés sur la poussière de l'exil ; toutes les voix qui ont réveillé les acclamations des peuples se sont éteintes sur une terre étrangère, en invoquant une patrie qui ne leur répondait plus. Rome a chassé de ses murailles tous les grands hommes qui les avaient défendues : aussi Rome est-elle exilée elle-même aujourd'hui. Elle a rompu tout pacte avec l'univers ; elle a brisé son rayon de routes triomphales ; elle s'est abîmée au milieu de sa plaine, vaste solitude, sans jardins, sans culture, sans moissons. Le monde entier fut autrefois la patrie de Rome ; la cité universelle est aujourd'hui emprisonnée dans ses murs.

Mais c'est à elle qu'on va toujours après les infortunes suprêmes ; le roi tombé d'un trône court demander quelques soulagemens à la grande exilée des nations ; Rome qui a banni tous ses glorieux enfans, accueille avec amour

tous les bannis illustres : elle a des secrets pour adoucir leurs chagrins ; elle leur ouvre son grand reliquaire de ruines, comme un bazar de remèdes ; elle sait parler la langue des consolations, et son silence sublime donne au cœur plus de baume que l'étourdissante voix d'une autre capitale folle de fêtes et de bruit.

L'exilé, roi de la veille, en regardant sa couronne tombée, songe à cette reine de l'univers, et il se fait une âme nouvelle plus légère au malheur. Il entre à Rome comme dans l'hospice des nobles malades ; il peut choisir entre la cellule et le palais, solitaires et mélancoliques tous deux ; il y a des patrons d'infortune au sommet de toutes les colonnes, à l'ombre de tous les portiques ; tous les martyres se sont consommés là, du mont Palatin au mont Vatican : la vertu païenne vous nomme Lucrèce ou Virginie, à la tête de ses saintes ; la vertu stoïque vous nomme sa légion de héros ; la vertu chrétienne vous nomme tout le ciel.

On ne sait qui renferme plus de grandeur et de sublimes leçons, de ses nécropolis ou de ses catacombes.

Une de ces batailles d'autrefois, Zama, Pharsale, Actium, ne retentissait jamais sur la terre sans jeter d'illustres débris en Égypte, en Bithynie, à l'Euxin. Dans les ports du Bosphore ou des marais Méotides, une galère arrivait avec un nom retentissant de proscrit; alors on se disait sur le môle, parmi les barbares, que l'Empire avait été joué aux dés entre deux rivaux, et qu'il fallait donner l'hospitalité au vaincu. Aujourd'hui, lorsque le marinier d'Ostie voit des familles tristes et graves débarquer dans son port, ce port de la ville vieille, où tous les pèlerins arrivent avec joie, le marinier se dit qu'un grand fracas de trônes écroulés doit avoir été entendu de l'autre côté des mers, et que Rome va recevoir de nouveaux proscrits afin qu'ils soient consolés.

C'est ainsi que le contre-coup de Waterloo

jeta sur la voie Cassia toute une famille de rois et de reines pèlerins. Le soir que Rome s'ouvrit à cette illustre migration, il n'y eut pas assez de croisées dans le Corso pour regarder passer les mystérieuses berlines ; les noms des voyageurs étaient prononcés tout bas, sur les places d'Espagne, de la Colonne et de Venise. Plusieurs palais s'ouvrirent comme les hôtelleries obligées de ces augustes visiteurs; Rome, la ville tolérante, la noble mère de Constantin, se souvint de Napoléon qui avait relevé les autels ; elle accueillit avec amour son errante famille ; elle l'enveloppa de sa douce atmosphère, de son climat qui conserve et fait vivre ; tandis que lui, le grand exilé de l'Europe, allait mourir dans cette île qui porte le nom de la mère de Constantin, mais qui tue et dévore, comme la Tauride et Barca.

Là s'écoulèrent les premières, les plus longues années de l'exil ; puis les exilés impériaux se dispersèrent, grâce à la fatalité des temps.

Rome ne garda que la vieille mère de Napoléon : Fesch, un des princes de l'Église, homme d'esprit et d'étude, aimant Rome, comme la nourrice de la religion et des beaux-arts. Lucien, philosophe antique, toujours peu soucieux d'un trône, et naturellement lié par ses goûts à une ville où chaque pierre porte écrit le nom d'un sage ou d'un héros.

A Florence, cette ville de bals et de concerts, on cite les fêtes que donne le prince de Montfort, dans son beau palais Orlandini : ce sont toujours de délicieuses soirées parfaitement ordonnées, où la cohue n'étouffe jamais le plaisir ; on y entre, on en sort sans avoir perdu une seule fois la liberté de ses mouvemens ; chaque invité peut se persuader qu'il occupe une place d'honneur : le maître n'a pas spéculé sur l'encombrement, sur le bon ton du *raout* anglais : et l'on se dit pourtant le lendemain que tout Florence était la veille chez le prince de Montfort. Il est vrai qu'on trouve

là cette favorable distribution de salons et de galeries sans laquelle il n'y a point de véritable fête. Tous les palais florentins n'ont été bâtis que pour le concert et le bal ; on y respire à l'aise : la foule y circule avec de douces ondulations ; la musique y semble plus harmonieuse que partout ailleurs ; le son ne glisse que sur le marbre, le stuc, et sous les voûtes elliptiques des hauts lambris.

Le prince de Montfort invite à ses soirées les étrangers qui arrivent à Florence, mais les Français d'abord ; dans leur répartition de politesses, les maîtres du palais Orlandini en accordent toujours la meilleure part aux Français. Au reste, personne ne s'en étonne, personne ne s'en formalise ; toute l'aristocratie opulente et voyageuse de l'Europe accourt chez le prince de Montfort ; et c'est une chose curieuse à voir que ce mélange de nations autrefois ennemies, et représentées aujourd'hui dans un salon du frère de l'Empereur, par de

joyeux quadrilles dansant au piano la contre-danse de *Zampa*, la valse de Weber, la mazurka de Varsovie. La paix où la civilisation amènent des rapprochemens miraculeux : chez la comtesse de Lipona, j'ai vu causer familièrement ensemble l'amiral russe Tchitchakoff, qui fut envoyé par Alexandre pour couper à Napoléon la retraite de la Bérésina, et l'illustre et héroïque général polonais Wonsowich, qui était assis auprès de Napoléon sur le traîneau de Moscou.

Je ne sais trop quelle humble tournure de style prendre pour me glisser après ces grands noms. Mes souvenirs de Florence sont encore si confus dans ma tête, qu'ils ont quelque chose de l'incohérence du rêve. J'aime mieux d'ailleurs passer en désordre d'un nom à un autre, que de soumettre mes idées vagabondes à la méthode d'un sage classement. Me voilà donc, moi Français obscur, et pèlerin de Rome, me voilà, par une soirée de mars, dans

le palais Orlandini. J'entends prononcer autour de moi des noms à consonnance harmonieuse et poétique, des noms de Guelfes et de Gibelins portés aujourd'hui par de jeunes seigneurs bien franchement unis. De tant d'animosités sanglantes, de tant de haines excitées par les classifications des partis, il ne reste plus à Florence que ces deux mots : *Via Ghibellina,* gravés sur l'angle d'un modeste carrefour ; cela me donne quelque espoir pour la France. J'assiste à l'entrée des dames, et une voix officieuse me les désigne par leur nom et leur pays. C'est ainsi que je vis arriver de jeunes et blondes Polonaises, nobles exilées qui venaient respirer un instant l'atmosphère d'un salon français ; avec quel intérêt les regards se tournaient vers ces femmes, dont les frères ou les maris avaient encore le visage brûlé par la poudre de Varsovie ! Au milieu d'elles étincelait, comme un diamant, la jeune princesse Mathilde, la nièce de l'Empereur : tous les

yeux se portaient sur la comtesse Camerata, fille du prince Bacciocchi ; elle a le regard, le visage, le feu de Napoléon ; on citait sa chevaleresque aventure de Vienne, lorsqu'elle tenta d'enlever à Schœnbrunn l'infortuné duc de Reichstadt. On me nommait encore la marquise Gippina-Corsi ; la marquise del Bagno, Florence personnifiée ; la marquise Ginoni ; la princesse Gallitzin, célèbre par son esprit ; la comtesse Zamoïska : la comtesse Strizonska ; la princesse Lubominski ; la comtesse Mozzi ; la marquise Furinola Gentile, la comtesse Nenciri, la comtesse Aldobrandini, la princesse Poniatowski, veuve du héros qui mourut dans l'Elster ; madame Monte-Catini, sa belle-fille, qui venait prêter son admirable talent d'artiste au concert du prince de Montfort.

Des dames françaises arrivaient aussi : elles étaient accueillies par la princesse de Montfort, qui est toute Française d'esprit et de cœur. Là, se faisait remarquer madame Gaëtan Murt,

qui porte un nom d'héroïque et royale mémoire ; on eût dit qu'elle venait représenter les gracieuses femmes du monde parisien à la cour du beau sexe de Florence. J'aimais à suivre de l'œil, dans les groupes, la tête napoléonienne du prince de Montfort, qui s'inclinait avec un galant respect devant les dames. Au milieu de cette éblouissante auréole de lumières, de fleurs, de diamans, un déchirant souvenir me ramenait au jour où le roi de Westphalie prenait la charge à Waterloo et enfonçait la ligne anglaise, le sabre à la main. En ce moment, il eut la bonté de s'avancer vers moi, et de m'adresser d'obligeantes paroles ; et moi qui le voyais encore à Waterloo, j'osais lui parler de Waterloo sous le lustre de la fête ; en quelques phrases toutes de relief et de concision, il me conta la grande bataille ; une larme coula dans ses yeux ; ma langue était si desséchée par l'émotion qu'elle me fit défaut pour le remercier.

C'était l'heure des distractions puissantes:

le piano préludait sous les agiles doigts du chevalier Sampieri; arrivait madame Persiani, cette mélodieuse étoile qui s'est levée sur l'Arno : elle arrivait brillante des triomphes de la Pergola, accompagnée de son père Tachinardi, le célèbre chanteur que le salon a enlevé au théâtre. Auprès du piano s'asseyait madame Degli-Antoni qui depuis a débuté à Favart; un groupe d'amateurs et de jeunes dames de la société de Florence venait se mêler aux artistes, car toute répugnance de position s'évanouit dans la communion fraternelle des talens et des beaux-arts. Le vaste salon du concert avait donné sa place à chaque invité; un grand silence se fit après que nous eûmes jeté un regard de salut et de respect aux tableaux de Gros, de David, de Gérard, de Girodet, de Vernet, aux bustes de Bosio, de Canova, Bartolini, représentant la famille de l'Empereur.

Ce n'était point un de ces concerts bour-

geois comme on en trouve souvent dans les salons, concerts si redoutables par la froideur et la gaucherie de l'exécution et par la complaisance polie de l'enthousiasme. Là s'étaient rendus tous ceux qui chantent dans cette harmonieuse Florence qui chante si bien. C'était une élite d'amateurs et d'artistes ; les premiers au niveau des seconds, chose rare ! Ce concert italien s'ouvrit par un air français du *Comte Ory;* cette idée du programme fit plaisir. Après, se déroula la ravissante série des airs en vogue; cette cavatine de *Rosmonda* qui, chaque soir, faisait incliner la Persiani devant vingt salves d'applaudissemens ; et l'air de *Casta Diva;* et d'autres chants de cette *Norma* qu'on retrouve en Italie sur tous les pianos, dans toutes les bouches : cet opéra qui vous saisit dès la première note et vous berce long-temps de sa musique vaporeuse, puis vous réveille avec son admirable trio, et vous arrache des larmes dans ses dernières scènes, les plus touchantes

scènes qu'une voix de femme ait chantées, qu'un orchestre ait soutenues de tous ses instrumens en pleurs. Je me rappellerai toujours un jeune abbé qui, d'une mâle et forte voix, attaqua la *Papataci* de l'*Italienne à Alger* avec un aplomb et une gravité de basse chantante, digne d'un premier théâtre lyrique. C'était un amateur ecclésiastique doué d'une belle organisation de musique mondaine. La noble tolérance du clergé toscan ne s'effarouche point de ces écarts d'artistes dans une ville où les arts ont leur sainteté, où la note purifie tout. C'est un excellent clergé ! La veille, j'étais allé à l'église de Santa-Maria-Novella ; et comme je craignais de m'approcher de la chapelle peinte par Orgagna, parce qu'on disait la messe, un bon religieux qui devina les motifs de mon hésitation, me dit en souriant : « Approchez, monsieur, et regardez sans crainte nos belles peintures, vous êtes ici libre comme chez vous. » Telle est la vie de Florence : des

scènes infernales de Dante que l'Orgagna traduisit avec le pinceau, du *Campo-Santo* de Pise, j'étais tombé dans le duo bouffe de l'*Italiana;* la veille, le chant des religieux chimistes * de Santa-Maria-Novella ; le lendemain, les airs de Rossini, de Bellini, de Donizetti. Madame Degli-Antoni, belle cantatrice aux cheveux noirs, débutait, pour ainsi dire, dans un salon français à Florence, pour se donner l'élan et ce courage qui pousse à Favart, le paradis de l'artiste. Tachinardi, muet depuis long-temps au théâtre, salua de sa ravissante voix le salon hospitalier du prince de Montfort : que d'applaudissemens lui furent donnés par bien des mains qui avaient tenu l'épée aux jours des gloires impériales! Et la nuit se prolongeait ainsi, emportant avec elle les émotions que donnent les grands noms, les

* C'est dans la pharmacie de Santa-Maria-Novella que se fait cet alkermès qu'on boit dans toute l'Europe.

beaux souvenirs, unis aux émotions de la musique et du chant : je saisissais là, dans leur vol, quelques-unes de ces heures d'énivrement qui sonnent pour le voyageur passant, sur la terre d'Italie : heures rares, où les parfums, la gloire, les femmes, les arts, l'harmonie, tout ce qui donne joie au cœur de l'homme, tout se lie en lumineux faisceau pour vous prouver qu'il y a du bonheur encore à cueillir sur la terre !

Je me souviens qu'après cette soirée, la tête pleine de *la Norma,* de *la Somnambule,* du *Pirate,* les yeux éblouis par les lumières, les tableaux, les femmes et par tant de figures historiques qui avaient défilé devant moi comme les ombres d'un siècle mort, je courus respirer sur la place du Palais-Vieux. La nuit était noire. Je n'entendais que le bruit des voitures qui roulaient sur les dalles polies comme l'acier. Deux heures du matin étaient écrites en chiffre rouge sur l'horloge du Palais-Vieux,

ce vieux géant moresque qui porte pour collier les écussons de la maison d'Anjou et pour aigrette une tour. Rien n'était moins en harmonie avec la fête d'où je sortais. L'édifice projetait sur la place son ombre immense. Les colossales statues de Jean de Bologne, de Benvenuto Cellini, de Donatello, de Michel-Ange, tous ces géans de marbre ou d'airain, sombrement éclairés par le feu des étoiles. ressemblaient aux grandes figures des guerriers du moyen âge, méditant, sur la place publique, la conspiration du lendemain. J'étais sorti d'un rêve pour retomber dans un autre : j'avais besoin de sommeil. et j'étais comme un aveugle, cherchant à tâtons ma demeure. Mille tableaux passaient encore devant mes yeux ; tout se mêlait dans ma tête, lourde d'insomnie et d'émotions : tout courait confusément devant moi : Dante, les Médicis, Giotto, Napoléon, Michel-Ange, Varsovie, les généraux polonais, et le jeune fils de Jérôme, ce noble enfant qui porte

pour figure une médaille de l'Empereur ; cette galerie défilait au son des plaintes de la *Norma*, au milieu d'une double haie de femmes, toutes parées de grâces italiennes, toutes portant des noms harmonieux comme un éclat de voix de la Persiani. Abandonné au charme de cette éblouissante fantasmagorie, j'errais au hasard dans Florence, ne m'inquiétant ni de l'heure ni des rues. Quand l'aube blanchit la croix du Dôme, j'étais encore bien loin de mon lit prosaïque et des réalités d'un sommeil bourgeois ; j'étais assis à côté de la pierre de Dante, *sasso di Dante*, et je prêtais encore l'oreille au piano du chevalier Sampierri, à la voix de Persiani, aux paroles du prince de Montfort, qui me parlait de Waterloo.

Le soleil se leva pour moi derrière l'église du Dôme, montagne de marbre, toute taillée à facettes; le jour, elle est resplendissante comme une mine de rubis ; la nuit, ellle est sombre comme une crête des Apennins. Les

colossales statues d'Arnolphe et de Brunoleschi ressemblaient, dans leurs niches, aux fantômes des deux architectes; on eût dit qu'ils sortaient de leurs tombeaux pour admirer leur prodigieux édifice. Toute pierre élevée par l'homme doit retomber sur le sol, mais le Dôme d'Arnolphe restera dans l'air c'est l'église où le dernier homme chantera le dernier hymne avant de partir pour Josaphat. Il avait bien raison Michel-Ange, lorsqu'il lui disait : *Je vais te bâtir à Rome une sœur qui sera plus grande, et non plus belle.* La basilique de Saint-Pierre a déjà craqué sur ses fondemens: sa coupole se ride et s'étançonne comme un veillard; cherchez une crevasse sur le dôme florentin: les siècles détacheront une à une les écailles de sa cuirasse de marbre, mais le corps de ce géant est à l'épreuve des siècles. Viennent les ravageurs, ils ne trouveront dans sa majestueuse enceinte rien de ce qui livre un édifice au pillage

et à l'incendie; là, point d'or à mettre en fusion, point de marbre pur à souiller par avidité ou sot orgueil de conquérant; la pierre des nefs est nue, la muraille sévère, le pavé rude; pour tout ornement, des tombeaux. Des deux côtés du sanctuaire montent jusqu'à la voûte des arceaux gigantesques, comme si on les eût élevés pour laisser passer Dieu.

Il fallait à cette église un campanile digne d'elle; on dit à Giotto de le bâtir; Giotto ne copia rien; il eut une idée sublime, et il traduisit cette idée en marbre, il la broda comme le voile d'une reine; il la fit monter vers les cieux à une hauteur qui dépasse le pouvoir humain. Cette tour de Giotto est la merveille de l'Italie; c'est un bijou de trois cents pieds; bijou ciselé, poli, radieux, pailleté de rubis, de topazes, d'émeraudes. Rien ne peut résister à l'appel de la cloche chrétienne qui sonne dans ce campanile, tout percé à jour, harmonieux instrument, où le coup de l'airain tombe

sur un clavier de marbre, et semble dire à Florence le nom immortel de l'artiste qui tira cette merveille du néant.

Comme à Pise, le Baptistère est bâti devant l'église. Les portes de ce Baptistère sont belles, dit-on, comme les portes du paradis. C'est Ghiberti qui les a faites, s'il est vrai qu'un homme les ait faites, en peignant sur bronze. Le quatrième édifice manque; c'est un *Campo-Santo*. Florence, la ville du plaisir n'a pas voulu emprunter à Pise, sa sœur, ce funèbre complément d'architecture symbolique. Elle est trop jeune et trop belle pour songer à la mort. La cloche de la tour de marbre, les hymnes saints du Dôme, les prières du néophyte sur la cuve du Baptistère, tout cela s'harmonie admirablement avec les fêtes, les bals, les concerts de Florence; mais elle n'admet pas à son orchestre les notes lugubres du *Requiem;* elle écarte bien loin d'elles toutes les images qui donnent de la tristesse au cœur

qui jettent un crêpe noir sur le satin du Gynécée, qui arrêtent la coupe sur les lèvres du convive heureux. Florence est la ville sans ruines: tout ce qu'elle a créé, elle le montre encore : rien en elle ne parle de destruction; ses vieux monumens n'ont pas jeté un grain de poussière au pavé des places: ses statues séculaires ont traversé les orages civils sans perdre un seul de leurs cheveux d'airain ou de marbre: ses palais se hérissent, à leur base, d'assises diamantées en relief, qu'ils donnent en pâture au temps rongeur. Quarante siècles pèseront sur ces blocs avant d'arriver à l'épiderme du palais. Pitti. Riccardi. Strozzi, ont préparé des hôtelleries pour les derniers pèlerins de l'univers. C'est bien là la cité de l'indolence heureuse, qui n'accepte de la vie que ses plaisirs et ses joies. qui ne plante point de cyprès dans le voisinage des roses, et cueille ses heures une à une, comme des fleurs. Entre le Baptistère et le *Campo-Santo*, il y a

toute une existence de bonheur, de bonheur calme, serein, velouté comme la plaine florentine. Cette existence, mêlée de religion et de volupté profane, s'encadre entre ces deux monumens: mais ni le Baptistère ni le *Campo-Santo* n'inspirent le dédain des plaisirs du monde et la terreur de la mort. L'enfant qui naît n'accepte point les sermens austères du baptême, et l'homme qui meurt croit s'endormir. A Pise et à Florence, tout représente la vie: rien n'y représente la mort, pas même le tombeau.

JOACHIM MURAT.

Joachim Murat.

A Florence, chez la comtesse de Lipona, dès que le piano n'accompagnait plus les airs de Bellini, toujours vers miuuit, les intimes du palais Griffoni se formaient en petit comité de causerie, et l'on échangeait des historiettes jusqu'au matin, il y avait un charme inexprimable, dans ces veillées; le salon était encore tout désordonné par le concert ou le bal :

mais les danseurs et les artistes avaient disparu. Les partitions s'éparpillaient sur les pupitres; les tables de wisk montraient leurs lampes éteintes, et leurs quatre fauteuils vacans; après tant de bruit joyeux, venait la conversation de famille; on servait le thé, et de belles gauffres, moulées aux armes de la reine de Naples, par l'éternel cuisinier de madame Dubarry. On ne songeait point au sommeil dans ces délicieuses soirées matinales. La comtesse de Lipona disait toujours . « Trois heures de sommeil me suffisent à moi: c'est une bonne habitude que je dois à mon frère l'Empereur. » Et les intimes étaient fiers de se plier aussi à cette habitude qui leur venait directement de Napoléon. En sortant du palais, il nous arrivait, bien souvent, de voir les reflets de l'aube sur la noire colonnade des *Offices,* et sur le dôme de *San Spirito.*

La comtesse de Lipona nous racontait quelquefois des histoires charmantes, avec cette

grâce italienne-française qui ne l'abandonne jamais. L'illustre héroïne avait assisté à tant de drames, à tant de fêtes, à tant de malheurs! elle n'était donc jamais au dépourvu, lorsqu'elle daignait fournir son contingent à ce commerce d'anecdotes. Une nuit, le cercle se resserra plus étroitement autour de son fauteuil; la noble femme nous annonça quelque chose d'inédit, et sa parole était voilée par l'émotion; sa belle et calme figure se contractait visiblement sous une impression de triste souvenir. Notre silence l'interrogeait avec respect; elle nous dit :

« Au temps que l'Italie était française, une sédition éclata dans un de nos régimens en garnison à Livourne; c'était une affaire fort grave; c'était beaucoup plus qu'une mutinerie de soldats. L'Empereur parut extrêmement irrité lorsqu'il apprit cette nouvelle : il promit un exemple sévère, et ce fut Joachim qui fut chargé de punir le régiment indisciplné. Les

ordres de l'Empereur étaient précis et terribles; il ne fallait pas de conseils de guerre, mais d'immédiates exécutions.

« Joachim arrive à Livourne, et fait rassembler le régiment sur la place d'armes; il annonce aux soldats qu'il a reçu de l'Empereur la mission de punir, et qu'il punira. L'énergie de sa parole, son geste impétueux et menaçant, et surtout l'autorité de son nom avaient déjà soumis la troupe rebelle; les soldats se jetaient à ses genoux; ils étaient humbles et supplians. Joachim fut ému, lui si bon! mais il avait des ordres; il fit violence à son émotion; il garda la colère sur sa figure, et d'une voix formidable, il s'écria: «—Je vais faire fusiller un homme sur dix. »

« La consternation fut grande, comme vous le pensez bien; le régiment, prisonnier dans la caserne, envoya plusieurs députations à Murat pour implorer le pardon. Officiers et soldats jurèrent de se faire tuer à la première bataille,

sous les yeux de l'Empereur. Murat fut longtemps inflexible, du moins en apparence : enfin, il parut touché de tant de soumission, mais la faute était si grande, et l'ordre si formel, qu'il exigea que trois soldats choisis entre les plus mutins, payassent de leur vie le crime du régiment. Les trois victimes furent bientôt désignées : on les mit au cachot ; on annonça leur exécution pour le lendemain. Le régiment demeura consigné.

« Au milieu de la nuit, Joachim fit venir secrètement auprès de lui les trois soldats ; un geôlier, dont la discrétion n'était pas douteuse, les avait conduits.

« —Vous serez fusillés demain, leur dit Murat, (les soldats fondaient en larmes); préparez-vous à la mort, et tombez en braves, pour faire oublier votre crime. Je me charge de transmettre vos derniers adieux et vos regrets à vos pères et mères; vos familles ne méritaient pas des enfans tels que vous ; avez-vous

songé à vos mères? dites..... (les sanglots étouffaient leurs voix). Ces pauvres femmes auraient été glorieuses et fières, si vous étiez tombés devant l'Autrichien; mais ici! malheureux! allez, je vais vous envoyer un prêtre pour vous donner le secours de la religion, pensez à la France et à Dieu; dès à présent vous n'êtes plus de ce monde.

« Les soldats se jetèrent aux pieds de Joachim, non plus pour demander leur grâce, mais le pardon avant la mort; et, comme ils s'éloignaient, Joachim les rappela : Écoutez, leur dit-il, si je vous accordais la vie, seriez-vous d'honnêtes gens?

« —Non, nous voulons mourir, répondit un des soldats; nous avons mérité la mort qu'on nous fusille, c'est juste.

« —Eh! si je ne veux pas vous faire fusiller, moi! s'écria Joachim; pourquoi voulez-vous mourir, lorsque je veux que vous viviez? je n'ai jamais commandé le feu que sur les enne-

mis; je ne veux pas le commander contre vous, qui êtes mes frères, qui êtes Français quoique bien coupables.

« Et Joachim pleurait aussi, comme une femme, lui, le plus brave des hommes! n'est-ce pas, messieurs? »

Et nous pleurions aussi, nous, autour du fauteuil de la comtesse de Lipona, qui nous parlait si bien de son héroïque mari!

Après une pause, elle continua son histoire :

« —Écoutez-moi, dit Joachim, avec une voix radoucie, vous êtes de grands coupables, mais j'aime à vous reconnaître beaucoup d'énergie et de caractère; vous me seconderez bien; je vous accorde la vie, il faut que vous soyez morts pour tout le monde, surtout, pour votre régiment. Demain, à l'entrée de la nuit, vous serez conduit hors de la porte de Pise, sur les glacis: vous recevrez un feu de peloton, à

vingt pas, et vous tomberez raides morts : en ce moment, la dernière file de votre régiment qui change de garnison, passera sur la grande route, l'obscurité du soir nous favorisera. Un homme, dont j'achèterai la discrétion, vous placera sur un tombereau, et vous conduira au cimetière. Là, vous trouverez des habits de matelots, et il sera compté mille francs à chacun de vous, vous resterez cachés deux ou trois jours, dans une auberge qu'on vous désignera ; dans deux ou trois jours, un bâtiment américain part pour la Nouvelle-Orléans ; c'est là que vous irez vivre, et vivre en honnêtes gens, entendez-vous? vous serez conduits à bord, dès que le vent sera bon. Soyez prudens, et faites docilement tout ce que je vous dis. Allez, j'aurai soin de vos familles.

Les soldats arrosèrent de larmes les pieds de Joachim, et ils lui répétèrent, à plusieurs reprises, qu'il serait content d'eux.

Tout se passe comme Joachim l'avait com-

biné; l'exemple sévère fut donné au régiment: il n'y eut point de sang de répandu, et l'empereur, heureusement trompé, remercia Joachim de n'avoir sacrifié que la vie de trois hommes aux exigences de sa discipline. L'Empereur a toujours ignoré la ruse généreuse qu'avait imaginée mon mari, dans cette circonstance; ce fut long-temps un secret connu de moi seule et de quelques-uns de nos affidés, qui ne l'ont jamais trahi: aujourd'hui, il n'y a plus d'inconvénient à le divulguer, et c'est ce que je fais pour vous. »

Après cette confidence, la veuve de Murat, trop émue pour prolonger la veillée, se retira dans ses appartemens. Nous étions attendris comme elle; nous gardions le silence; tous les regards étaient fixés sur le magnifique portrait, peint par Gros: il représente le roi Murat, dans une attitude héroïque, courant à cheval sur le rivage du golfe napolitain; le ciel et la mer sont orageux: le Vésuve se détache, tout

enflammé, sur le fond du tableau : Murat et le Vésuve! face à face deux Volcans!

La suite de cette histoire me fut contée, quelques mois après, à Rome, par une personne qui vit dans l'intimité de la famille impériale. C'est comme le dénoûment romanesque d'un drame, qui me semble moins appartenir à la vie réelle qu'à l'imagination d'un écrivain.

Sur la lisière d'une forêt voisine de la Nouvelle-Orléans, un chasseur frappait à la porte d'une jolie ferme pour s'abriter d'un violent orage; c'était dans l'automne de 1830. La porte hospitalière s'ouvrit, et l'étranger fut introduit, par une femme âgée, dans une salle fort propre, meublée simplement, et presque toute tapissée de lithographies parisiennes, représentant nos principaux faits d'armes.

— Il paraît, dit l'étranger en langue française, que ma bonne étoile m'a conduit chez mes compatriotes.

— Monsieur est sans doute Français? dit la vieille femme.

— Oui, madame, et bon Français : j'ai même des parens ici, dans cette salle.

— Mon fils est au jardin : je vais l'appeler; il sera bien content de vous voir.

— Votre fils est Français aussi?

— Oui, monsieur.

Cette réponse fut faite avec un peu d'hésitation : elle ajouta avec plus d'assurance :

— Il est établi dans ce pays depuis longtemps, et, grâces à Dieu, il ne s'en repent pas : cette ferme lui appartient; nous vivons à l'honneur du monde; nous sommes heureux.

En ce moment le maître de la maison entra dans la salle.

— Monsieur, dit la mère, nous a fait l'honneur de se reposer un instant chez nous, en attendant la fin de l'orage; c'est un des nôtres, c'est un Français.

Le maître de la ferme fit un salut militaire,

et balbutia quelques mots de civilité. La figure de l'étranger le frappait singulièrement, et il était si ému, qu'il ne répondait pas à ses questions. Enfin, il se hasarda péniblement à lui adresser la parole.

— Monsieur, dit-il, vous allez trouver ma demande inconvenante, peut-être, mais je suis obligé de vous demander votre nom... Excusez-moi... Votre figure.....

— Mon ami, répondit le chasseur, c'est la seule question à laquelle je ne puis répondre; il me serait facile de vous tromper, en me donnant un nom supposé: j'aime mieux me taire. Un homme qui porte mon nom ne sait pas et ne peut pas mentir. Maintenant que je vous ai refusé de vous dire mon nom, je n'ose vous demander le vôtre...

Le maître de la ferme ne répondit pas. — Il paraît que vous êtes obligé aussi de taire votre nom? ajouta le chasseur.

— Oui, monsieur, celui que je porte dans

le pays n'est pas le mien : à quoi vous servirait de le savoir ? Je suis connu ici sous le nom de Claude Gérard.

— Au moins, dit la mère, il ne faut pas que monsieur s'imagine que mon fils ait à rougir de son nom de France... Il y a des raisons... qui...

— C'est tout comme moi, dit le chasseur ; je ne dis mon nom qu'à ceux qui méritent de l'entendre, et dès ce moment, je vous crois dignes de cette faveur : je suis Achille Murat, je suis le fils du roi de Naples.

Claude Gérard et sa mère tombèrent, la face contre terre, comme foudroyés par ce grand nom.

Le prince, aujourd'hui citoyen des États-Unis, les voyant pleurer, ne comprenait pas bien cet excès d'attendrissement qui se prolongeait toujours. Dès que Claude Gérard put parler, il montra, sur le mur de la salle, le portrait du roi de Naples, encadré par des

rameaux de laurier vert, et il dit à son fils : — Voilà votre glorieux père ; c'est le maître et le saint de cette ferme : c'est à lui que je dois tout : un jour que j'allais mourir, votre père m'a sauvé la vie.

— Sur le champ d'honneur, dit Achille Murat.

— Non, sur le champ du déshonneur. Je m'étais oublié, moi. Ma tête était brûlée ; j'avais mérité la mort ; on m'a conduit à la porte de Livourne, avec deux de mes camarades, aussi coupables que moi. On a fait feu sur nous : nous sommes tombés. C'était Murat qui avait combiné tout cela. Avec son argent, je suis venu en Amérique. Mes deux camarades sont morts, depuis deux ans, à New-Yorck. Moi, je vis encore, de cette vie que je dois à votre père. J'ai travaillé ; je suis dans l'aisance : ma mère, qui avait reçu mon acte de décès, a reçu quelques années après, une lettre de son fils vivant qui l'appelait en Amérique. La

pauvre femme, qui avait tant pleuré, a failli mourir de joie en me revoyant. Maintenant, si le fils de mon royal bienfaiteur veut ma vie, mon bien, mon bras, tout est à lui.

— Je le reconnais bien là, le généreux Joachim ! dit Achille Murat, les larmes aux yeux.

— Il a fait grâce à bien d'autres encore, dit Gérard.

— On ne lui a pas fait grâce à lui, répondit une voix.

FLORENCE.

Sienne. — Radicoffani. — Aquapendente. — Rome.

En ce temps, la vie de l'artiste fut une noble et puissante vie. L'Italie était un atelier, un champ de bataille et un boudoir. L'artiste ébauchait en même temps un palais, une fresque, un tableau, une statue, une église, une citadelle; il avait des journées toutes pleines de travaux, d'intrigues, de rivalités, d'aventures. de méditations, de graves études, de folies

d'atelier : sa palette et son ciseau se mêlaient sous sa main à l'épée, à l'arquebuse, à la mandoline. Michel-Ange est la personnification la plus imposante de l'artiste du xve siècle ; sa vie ne ressemble à aucune autre vie ; il n'a connu ni les loisirs, ni le repos, ni les ennuis ; il a créé un monde ; il a été adoré des deux plus nobles, des deux plus belles amantes de l'univers, Rome et Florence ; les papes, qui ne s'inclinent que devant Dieu, se sont inclinés devant lui. A sa mort, les souverains se disputent son cadavre comme une de ces précieuses reliques qui portent un bonheur éternel à la ville qui les reçoit.

A quinze ans, il était déjà sacré roi entre les artistes ; il avait effacé Ghirlaudajo, son maître, et promettait à l'Italie de lui rendre Mazaccio et Lucca della Robbia. Il devait tenir mieux que sa promesse. L'Italie devint son atelier. De Venise à Bologne, de Bologne à Florence, de Florence à Rome, les blocs de marbre

l'attendaient au passage, et il créait une statue à chaque relais. Chemin faisant, il dressait un échafaudage, et peignait une grande fresque pour payer l'hospitalité dans quelque ville des Apennins. A Bologne, il ciselait *sainte Pétrone*, puis il montait à cheval, et courait à Rome, pour achever son *Bacchus* ou sa *Notre-Dame-de-Pitié*. Florence l'appelait alors ; et le voilà reparaissant sur la crête des Apennins, traversant la forêt de Viterbe, toute pleine de bandits, traversant les gorges marécageuses de Riccorsi, les plaines volcaniques de Radicoffani, dormant sur la paille des étables, partageant le pain des pâtres de Torrinieri et de Ponte-Centino, et après huit jours de fatigues revoyant sa Florence bien-aimée qui ébranlait toutes ses cloches pour le recevoir comme un roi. A peine descendu de cheval, il courait à l'église *Santa-Maria-Novella*, celle qu'il nommait son épouse, *mia sposa*. Il baisait les fresques de Paolo Ucello, de Fiesole, d'Orgagna,

comme on embrasse, en arrivant chez soi, tous les membres de sa famille; il s'agenouillait, dans la chapelle des Rucellaï, devant la Vierge de Cimabuë, patrone des artistes. Au travail ensuite; c'était un bloc immense qui l'attendait sur la place du Palais-Vieux; Fiesole avait écaillé ce bloc, il était trop pesant pour lui; Michel-Ange le fondait comme de la cire, il en tirait un géant de marbre, son *David;* il le plaçait sur un piédestal devant le palais, comme on place une sentinelle à la porte d'un roi.

A cheval encore! c'était Jules II qui appelait Michel-Ange; l'artiste rentrait à Rome, et le pape le conduisait par la main aux ateliers; Michel-Ange créait son Moïse, le Moïse du mont Sinaï, sublime comme dans le livre saint; pour se donner quelque délassement après cette œuvre, il ciselait ses *Esclaves* et sa *Victoire;* puis il jetait les fondemens du magnifique mausolée de Jules II, ou bâtissait la citadelle de Civita-Vecchia.

Nous le retrouvons encore à Florence. Léon X régnant; cette fois, le marbre lui manque, l'artiste a tout dévoré; il part pour les carrières de Saravezza, il va créer du marbre; il se promène deux ans sur les rochers qui recèlent le trésor du statuaire; il épie le sol; il le perce du regard; c'est qu'il lui faut du marbre pur, du marbre d'élite; la chapelle des Médicis le demande ainsi. Le précieux filon est trouvé. Michel-Ange a frappé du pied sur la carrière; il se mêle aux mineurs; avec eux il éventre la roche; il en tire des blocs vierges: quelle joie d'artiste! Le voilà dans la chapelle Saint-Laurent, méditant son Guerrier; il sera plus beau que le saint Georges de Donatello, plus beau que le Démosthènes du Vatican; la tombe des Médicis sera gardée éternellement par des statues vivantes; et toujours le voyageur, en les visitant, échangera des regards avec ce mystérieux guerrier qui domine la chapelle, et lui donne ce caractère de religieuse

mélancolie que le statuaire antique ne soupçonna jamais.

A Rome encore! il y a des mausolées à construire et des statues informes dans les ateliers. et des fresques ébauchées qui attendent : Michel-Ange est partout : il peint, il cisèle, il équarrit des blocs : il fait des satires contre ses ennemis. il envoie des sonnets aux dames romaines. des cartels à ses rivaux, des plans de basilique au pape, des lettres au Grand-Seigneur qui lui demande un pont pour le faubourg de Péra. Un jour, après avoir terminé le *Christ embrassant sa croix*, il va respirer sur la colline où furent les jardins de Salluste ; il passe sur les ruines des thermes de Dioclétien, et s'arrête, saisi d'admiration. devant huit colonnes antiques qui n'ont plus rien à soutenir, car le noble fardeau qu'elles portaient s'est écroulé sur le gazon d'alentour. Michel-Ange s'attendrit de l'oisiveté de ces puissantes colonnes. et leur bâtit un temple.

en les laissant toutes à la place que l'architecte impérial leur avait donnée dans la grande salle des bains. C'étaient là les jeux de Michel-Ange : une autre fois, il se prendra corps à corps avec le panthéon d'Agrippa, il le pèsera sur ses mains, le lancera dans l'air à quatre cents pieds, et le colosse ne retombera pas.

L'Attila chrétien, le connétable de Bourbon, fait le siége de Rome. La ville éternelle a donné congé à ses artistes, à ses poètes, à ses musiciens, elle a fermé ses ateliers ; Rome se bat, comme autrefois, contre Brennus et Annibal, pour ses autels et ses foyers. Michel-Ange est à Florence, il a repris son ciseau dans la chapelle de Saint-Laurent ; il taille, de verve, une statue de femme : le bloc sera trop court pour la forme colossale qu'il a imaginée, que lui importe ? L'artiste ne s'abaisse pas aux puérils calculs des dimensions : si le marbre manque aux pieds de la statue, l'ouvrage restera inachevé, voilà tout. Michel-Ange a-t-il le loisir de

mesurer ses blocs? Il se rue sur eux, il en extrait l'image rêvée, et part. Cette fois la route des Apennins lui est fermée. Rome a été prise d'assaut. Rome a été violée; Espagnols, Allemands et Milanais inondent la belle Toscane et menacent Florence; Michel-Ange ferme ses ateliers, il prend l'arquebuse et l'épée, il se fait soldat; il se place en sentinelle devant le Palais-Vieux, et sert ainsi de pendant à la statue de David, haute de dix coudées, et moins grande que lui. Les ravageurs s'approchent; ils occupent les hauteurs de San-Miniato et de la villa Strozzi; ils campent sur les collines du Val-d'Arno; ils étreignent Florence; le péril est grand; Michel-Ange est nommé inspecteur-général des fortifications; l'acclamation du peuple confirme ce choix. Après avoir produit ses chefs-d'œuvre avec son ciseau, il faut maintenant que l'artiste les défende avec son épée: il a sa noble famille de marbre à protéger contre les stupides sac-

cageurs de Rome, car les lansquenets et les Espagnols ne respectent rien : comme les Perses de Cambyse, ils mutilent l'homme et la pierre ; mais Dieu et Michel-Ange sauveront la ville des Médicis. Florence sera plus heureuse que Rome, les Huns baptisés ne la violeront pas.

C'est Paul III qui siége au Vatican : Rome est revenue de sa stupeur : les ateliers se rouvrent ; les chantiers reprennent leur mouvement accoutumé ; Michel-Ange, qui s'est reclus dans un clocher à Venise, après la capitulation de Florence ; et qui pleure sur la liberté toscane indignement sacrifiée, descend enfin de son ermitage aérien, et reprend la route de Rome. A peine arrivé, il se remet à ses œuvres, comme si le pain de sa journée en dépendait. Un visiteur frappe à la porte de l'atelier ; ce visiteur, c'est le pape, c'est Paul III ; après avoir béni la ville et le monde, il vient bénir Michel-Ange ; le pontife et l'artiste s'asséient sur un bloc de marbre, et ils com-

mencent un de ces sublimes entretiens qui réjouiront les beaux-arts. Paul livre la chapelle Sixtine à Michel-Ange, il l'entraîne avec lui au Vatican, il le place devant un pan de muraille et lui dit : Voilà la toile de ton jugement dernier.

L'artiste a trouvé enfin une peinture digne de lui : le Vatican est son atelier, sa toile une muraille immense; la basilique de Saint-Pierre est son chevalet; sa palette est une cuve toute pleine de couleurs; il y a plongé un pinceau gigantesque, et du premier élan d'une inspiration furieuse, il crée le ciel, la terre, l'enfer; il fait poser devant lui toutes les générations; il tire des tombeaux les représentans de tous les âges : il matérialise, sur sa fresque prodigieuse, les mystères de l'Apocalypse, les visions de l'apôtre, les joies du ciel, les épouvantemens de Josaphat; c'est bien le jour des jours, le jour de colère que David et la Sibylle ont prédit : c'est le tableau d'un monde

en dissolution ; il est tout retentissant d'éclats de trompette, de mugissemens de damnés, de chûtes de montagnes : c'est le jugement. Quand le dernier coup de pinceau eut été donné à l'œuvre incomparable, Rome, la ville artiste, tressaillit comme aux jours merveilleux des Antonins ; la foule se précipita sur le Pont des Anges, le gonfanon papal fut arboré au Môle d'Adrien, la cloche de Saint-Pierre tonna sur la basilique : Michel-Ange fut porté en triomphe, comme un consul victorieux, sur ce même Tibre, sur ce même sol qui avaient vu passer Paul-Émile et Trajan. Le cri populaire le poussait au Capitole, là où finissaient les ovations ; mais le Capitole n'avait conservé que son nom ; il y manquait ces riches monumens qui servaient d'hôtellerie aux triomphateurs ; il fallait rebâtir le Capitole pour Michel-Ange ; le pape lui mit à la main la truelle et le marteau, ce fut Michel-Ange qui rebâtit le Capitole pour lui. Alors les points culminans

de Rome chantèrent la gloire du grand artiste sur un lumineux triangle ; à gauche Sainte-Marie-des-Anges ; à droite le dôme de Saint-Pierre, au bout de la ville, le mont Capitolin ; il avait signé de son nom ces trois monumens ; sa mission était remplie ; nul homme n'avait plus fait que lui ; le ciel lui avait prodigué les jours, et l'artiste reconnaissant n'en perdit pas un seul, dans sa vie presque centenaire ; il n'avait subi aucune des infirmités de notre nature ; sa constitution fut si puissante qu'on aurait dit qu'il s'était sculpté lui-même, et que sa chair était la chair des statues : sa première maladie fut sa mort.

C'est en songeant à cette vie étonnante, si pleine d'œuvres et de jours, qu'on traverse les Apennins de Florence à Rome ; le pied de Michel-Ange y est imprimé sur toutes les roches, l'artiste s'y est inspiré de toutes les imposantes scènes qne Dieu y étale, comme dans une galerie digne de lui. Cette route est le

grand chemin de Michel-Ange; elle garde écrite en caractères éternels la pensée orageuse de l'artiste; elle est le symbole matériel de ces existences d'élite auxquelles il fut donné de connaître toutes les joies et toutes les plaies, de cueillir des fleurs sur la cendre et la lave, d'avoir des nuits de tempêtes, après des jours pleins de sérénité. A l'extrémité de cette voie apennine si tourmentée de contrastes et d'âpres accidens, on trouve une plaine calme, majestueuse; on trouve Rome; Rome, pour l'artiste, c'est le but du voyage de la vie, c'est le paradis, le repos, l'immortalité.

Elle est féconde, joyeuse et dorée comme un rêve de jeunesse, cette campagne qui vous conseille le voyage des Apennins; il y a des fleurs agrestes qui bordent la route, de beaux arbres qui s'arrondissent sur le pèlerin endormi, des torrens de vignes qui coulent de collines en collines jusques à l'horizon, de jolis villages qui adossent leurs maisons coloriées

sur le vert éclatant des pins, des couvens solitaires, réfugiés dans les bois, des métairies avec des peupliers qui tremblent sur les fontaines : ce grand paysage vous suit complaisamment et vous fait fête comme si vous étiez cent mille à le contempler ; on s'étonne de se trouver seul, admis à tant de magnificence. Quelle joie de suivre à pied, le bâton à la main, cette ravissante décoration qui se perpétue à l'infini, qui vous sourit avec tant de grâce, et semble vous promettre de vous accompagner toujours! Le soir on arrive à Sienne, la Florence des Apennins, ville charmante oubliée dans un désert ; là, on retrouve l'élégance de la cité toscane, l'architecture de Diamant, les rues pavées de dalles, les palais forteresses, les écussons de Strozzi : une population calme et heureuse qui parle en musique, et fait éclater dans les rues le murmure argentin de l'italien siennois. Tout en marchant sur le pavé, qui conduit à Rome, on respire un parfum d'é-

glise, on entend le son d'une cloche qui vous attire à droite; c'est la cathédrale; elle vous sert d'hôtellerie, elle se révèle à vous dans toute sa splendeur. La cathédrale de Sienne appartient encore à ce bienheureux siècle où l'art ne travaillait que pour la foi, où l'architecte, le peintre, le sculpteur, rendaient à Dieu en chefs-d'œuvre tout ce qu'ils en avaient reçu en talent. L'Italie est semée de ces belles églises de marbre; elles sont ouvertes à tout arrivant; le voyageur échauffé par la route, blanc de poussière, humide de sueur, trouve un délicieux abri dans leurs nefs toujours fraîches. C'est une halte précieuse : on secoue la poussière de ses pieds sur le parvis, on rafraîchit son front avec l'eau du bénitier, on s'agenouille devant Dieu ou devant Raphaël, en chrétien, ou en artiste; puis on se relève, et on descend encore sur la voie romaine, aujourd'hui silencieuse et triste, autrefois animée par cette caravane de peintres, de sculpteurs, d'ar-

chitectes qui ont bâti partout ces merveilleuses églises, et les ont remplies d'images saintes et de tableaux. Un jour, sous cette porte de Sienne, deux cavaliers se rencontrèrent; l'un sortait de l'hôtellerie de Poggi-Bonzi, l'autre allait à Florence. L'un grand, athlétique, avec de grands yeux noirs, un teint basané, des cheveux bruns et crépus; l'autre un enfant, avec un visage rose et virginal, comme une jeune fille sous un costume qui n'est pas le sien. Ils se serrèrent la main cordialement, du moins en apparence : « Je vais à Florence, tailler du marbre, » dit l'un des cavaliers. — Je vais travailler à la sacristie de Sienne, dit l'autre : c'étaient Michel-Ange et Raphaël. Le pâtre siennois qui vit cette rencontre fut bien heureux! Sous cette même porte, on ne trouve plus qu'un douanier qui vous demande votre passeport. La sacristie où travaillait Raphaël fait oublier l'église; on ne regarde qu'avec distraction ces nefs magnifiques écartelées de

marbre blanc et noir, cette chaire élevée sur des animaux de l'Apocalypse. sur des colonnes de jaspe et de porphyre, et ce pavé du sanctuaire, sans égal au monde, et cette corniche du chœur composée des têtes de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Alexandre III; on passe rapidement devant tout cela, on ne songe qu'à la sacristie voisine, tout illustrée de fresques par Raphaël: un cicérone en soutane vous introduit dans la sacristie; là on est un peu désappointé d'entendre dire que Raphaël n'a peint qu'une seule de ces fresques naïves qui servent de tapisserie aux quatre murailles; c'est lui pourtant qui en a fait tous les dessins; Bernard Perugin les a terminées: elles représentent les actions historiques du pape Pie II. Au milieu de la sacristie, le clergé siennois a donné une hospitalité généreuse et touchante aux trois Grâces; elles sont décentes parce qu'elles sont nues: en Italie. de quelque religion qu'il vienne, l'art est toujours saint et béni.

Sienne laisse d'heureuses et riantes pensées dans la mémoire du voyageur ; on aime à se rappeler son élégante et gracieuse physionomie, ses édifices modernes de briques rouges, si gaies au soleil : sa place *Del Campo,* dont le pavé concave ressemble à une immense cuve. Il y a une chose encore qui m'a frappé à Sienne. et dont aucun voyageur, je crois, n'a parlé : Sienne a reçu probablement en héritage la Louve romaine ; on y retrouve partout la fauve nourrice allaitant les Gémeaux : c'est le blason de la ville ; Rome. en adoptant la tiare et les clés. a cédé à Sienne ses antiques armoiries. afin qu'il ne fût pas dit qu'on les eût effacées du sol latin. L'écusson de Romulus, incrusté à l'angle des carrefours. vous sert comme d'indicateur, pour vous désigner la double ornière qui mène aux sept collines. On sort dans la campagne, avec un cœur bien joyeux, car il semble que Rome est à l'autre bout du chemin. Cette illusion dure peu : insensiblement le pay-

sage s'assombrit, les arbres s'éclaircissent, les collines se nivèlent à la plaine; on sent que la Toscane vous échappe, que la vie s'éteint, qu'un nouveau domaine commence. C'est comme le premier nuage du désenchantement après l'ivresse du jeune âge. La campagne se déroule vide et monotone; par intervalles, des rochers calcaires se hérissent du milieu des blés, comme les premiers chaînons d'une montagne volcanique que l'on croit distinguer parmi les brumes de l'horizon. Il y a bien encore, çà et là, quelques villas aux croisées vertes qui s'épanouissent dans un oasis et semblent protester contre la tristesse de la plaine, mais elles passent et ne reparaissent plus; la verdure maigrit, le sol se pétrifie, le grand chemin se couvre d'une poussière noire; un vent triste siffle dans les roseaux des maremnes, et vous apporte une légère odeur de soufre, ou des miasmes fiévreux. Les petits hameaux qu'on trouve sur la route ont un aspect dé-

solé; leurs rares habitans ont des mines soufreteuses et sauvages; ils font peur ou pitié; quelquefois on distingue assis sur un quartier de roche, parmi les bruyères, un pauvre pâtre, couvert d'un manteau rouge, et surveillant quelques moutons plus maigres que lui; ce sont les seules figures qui animent ces mélancoliques paysages. On arrive à quelques maisons silencieusement habitées, qu'on appelle d'un nom empreint de misère, *Torrinieri;* puis à Polderina, autre association de cabanes. Là, commence une route qui fait regretter tout ce qu'on vient de voir; elle se resserre entre de hautes montagnes qui ont des formes sinistres; la voie romaine devient un sentier de chèvres ou de bandits. Où conduit ce chemin? demande-t-on au pâtre; sa voix sépulcrale répond « à Riccorsi, » et une main de squelette sort des plis du manteau et s'allonge pour recevoir le salaire de l'indication. Allons à Riccorsi!

Ce nom me rappelle un de mes malheureux jours. et n'écrirais-je ces lignes que pour donner aux voyageurs un charitable avertissement, je croirais avoir assez fait pour mes compatriotes qui passeront après moi dans ce val de désolation. J'étais parti à pied de Polderina. à pied et à jeûn. Ce Riccorsi était pour moi la terre promise, où je ne m'attendais pas à trouver du miel, mais je comptais au moins sur du lait. Au fond de la plus épouvantable vallée des Apennins, j'aperçus une chaumière que je pris pour une maison avancée de Riccorsi; je descendis en courant le sentier rude qui dissimulait le précipice, et je tombai devant la chaumière; la chaumière était Riccorsi. Une petite enseigne collée sur la porte me l'annonçait : *Osteria di Riccorsi, qui si fà la carretta.* J'entrai dans une pièce obscure, et puante à soulever le cœur; c'était le salon, la chambre à coucher. la cuisine et l'abattoir; deux jeunes filles sortirent d'un nuage de fumée; elles étaient

belles, ces jeunes filles; que font-elles donc dans cet horrible pays? Je les priai de me servir à déjeûner, j'étais mort de faim: elles exécutèrent une pantomime dolente, et me chantèrent en duo un *niente* homicide. Je me mis à leurs genoux, je leur récitai deux sonnets de Pétrarque, je les conjurai de chercher dans leur hôtel du pain et des œufs; au moins des œufs, il y en a dans tout l'univers; elles me répondirent encore: Nous n'avons rien. Quelle *osteria!*

Un éclair de compassion passa sur leurs figures roses et fraîches. — Êtes vous seul, me dit l'aînée. — Non, je suis avec deux amis qui me suivent, et qui vont arriver. Au nom de Notre-Dame de Riccorsi, préparez-nous une ombre de déjeûner; mettez au moins une nappe sur une table, si vous avez une nappe et une table; nous nous reposerons, vous aurez alors peut-être quelque idée; voyez, tenez conseil: nous allons à Rome, nous

vous en rapporterons un chapelet béni le samedi saint ; nous vous paierons vos œufs, comme des voyageurs anglais.

— Eh bien! me dirent-elles attendries, nous vous ferons une soupe aux pigeons ! — Une soupe aux pigeons ! cela fait frémir d'y songer. — Mais, leur dis-je, puisque vous avez des pigeons, faites-les rôtir. — Nous n'en avons qu'un, et nous le gardions pour en faire un agneau pascal, dimanche prochain. — Enfin nous mangerons ce pigeon ; mais où est-il? — Ah ! qui le sait ?

Nous nous mîmes en quête pour découvrir le pigeon, l'infortuné se promenait en attendant Pâques, sur les petites roches calcaires qui enclavent l'hôtellerie de Riccorsi ; il se laissa prendre avec une résignation touchante. et une demi-heure après on nous le servit noyé dans un *brodo* clair comme l'eau. Nous sortîmes de ce famélique vallon, où depuis Énée tous les voyageurs sont contraints à

dévorer leurs tables, et nous reprîmes notre route, avec une défaillance de cœur qu'aggravait encore la brise ironiquement apéritive des Apennins. Du sommet de la montagne, je jetai un dernier coup-d'œil sur Riccorsi: j'aperçus sur le seuil les deux jeunes filles dans une pose mélancolique. Ces deux malheureuses ont souvent rappelé au voyageur indifférent ce proverbe latin qui a été inventé dans leur pays : *Sine Cerere et Baccho Venus friget*. Le paysage qui les entoure ne peut avoir sa copie ou son modèle que dans ces royaumes du vide où la Sibylle conduit les héros : on y voit des gouffres béans de cataractes épuisées, où l'eau est représentée par des touffes de lichen, blanchâtre comme la barbe d'un vieillard : on y voit des lits de torrens desséchés qui roulent des roseaux et du gravier, avec des bruits remplis de plaintes ; au nord, une épouvantable vallée s'enfonce et se perd dans de lointains et mystérieux abî-

mes ; en hiver, cette vallée est un fleuve, qui emporte, Dieu sait où, des quartiers de roche, des troncs d'arbres, des forêts de roseaux, des ponts de bois ; l'hôtellerie de Riccorsi assiste à ces bouleversemens, à ces tempêtes, à ces inondations, en attendant l'été qui arrive tard, et les voyageurs qui n'arrivent jamais. Pauvre Riccorsi ! pauvres filles !

Enfin, voici un village à peindre, vu de loin, car de près il est bien noir et indigent : c'est San-Quirico : il s'est retiré sur une montagne, afin de respirer un air pur, précaution excellente pour des habitans qui vivent de l'air : j'aime San-Quirico, étreint dans sa belle ceintures d'oliviers, et que domine une haute cour carrée. La tristesse retombe après sur la grande route ; la campagne se dépouille encore ; tout annonce la montagne volcanique, le village noir et ferrugineux de Radicoffani.

Radicoffani pleure dans les nuages ; c'est un Etna qui a éteint ses fournaises parce qu'il

n'avait plus de villes à ensevelir, plus de campagnes à brûler. Le mystère de ses antiques éruptions n'est pas expliqué par les géologues; en général, la science n'explique que ce qui est déjà compris; ici, elle vous dit : Radicoffani était autrefois un volcan. — Mais quel volcan! Il avait pour domaine toutes les montagnes amoncelées qui courent d'horizon en horizon jusq'à Bolsena. C'était une traînée incendiaire dont les laves, se divisant, allaient s'éteindre dans la Méditerranée et l'Adriatique. Alors n'était venu ni Evandre, ni Romulus, ni Porsenna; l'Italie était en fusion; la Péninsule était une langue de feu qui croisait ses flammes avec la Sicile, par-dessus Charybde et Scylla. Un jour tout cela fut glacé par un souffle d'en haut; tout cet embrasement s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'huile. Les torrens de laves, les roches bouleversées, les scories ardentes, les montagnes fondues gardèrent la forme qu'elles avaient quand le

le souffle glacial vint à les saisir ; c'est là le merveilleux spectacle que Radicoffani donne au voyageur. En se précipitant de ce pic sauvage et noir comme un brasier éteint, on tombe sur un domaine sans nom et sans maître; c'est une terre neutre dont personne n'a voulu, ni le grand-duc qui possède peu, ni le pape qui prend tout. On ne trouverait, je crois, que dans la lune un sol pareil à celui qui s'abaisse sous Radicoffani ; jusqu'à la dernière portée du regard, le terrain est bouleversé de laves et de scories, comme s'il venait de s'éteindre; on dirait qu'une immense convulsion souterraine a lancé les montagnes en l'air, et qu'elles sont retombées en lambeaux. A cet aspect, le cœur se crispe d'ennui; il semble que ce deuil est commun à toute la nature, que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce moment, de frais et doux paysages, n'est qu'un rêve de la dernière nuit, et qu'une erreur de voyage vous a fait tomber sur une terre incon-

nue, inhabitée, où vos pieds vont réveiller les volcans. On ne peut se figurer que la verdure puisse renaître au bout de cet horizon incendié, de ces montagnes fondues, de cette plaine de bronze qui ne permet pas qu'un seul brin d'herbe rassure le pèlerin. Pour moi qui me laisse aller à l'impression des objets extérieurs, je fus accablé de ce spectacle, comme d'un malheur, sur la route de cette Rome, le paradis de l'artiste, je regrettai le sentier de ronces et d'épines annoncé par l'Évangile, car les ronces et les épines ont au moins quelque vie, et ressemblent de loin à des fleurs de champs. De tous les sommets volcaniques, je cherchai rapidement dans le nouvel horizon un fantôme d'arbre, un sillon cultivé, une pierre bâtie par l'homme; toujours rien, toujours le néant, la mort, toujours des landes métalliques, des plaines labourées par la lave, des pyramides de charbons éteints, des puits de cratères, des cônes de granit polis

par les flammes. Enfin, vers le soir, la lisière de cette campagne de l'enfer se fondit dans des marécages : j'aperçus un pâtre et quelques brebis qui assurément ne broutaient pas des laves : la joie me revint ; un vague rayon de soleil glissa sur des massifs de roseaux, et les mit en relief sur une rivière luisante comme un miroir. Je reconnus les eaux torrentielles de la *Paglia;* j'allais entrer sur les terres de Rome ; ce petit hameau à gauche était Ponte-Cantino ; à droite, s'adossait au flanc d'une montagne l'ancienne capitale des Volsques, la cité de Porsenna. En ce moment, un aigle planait sur Ponte-Centino ; je saluai l'augure, et j'oubliai les horreurs de Radicoffani.

Ici les détails prosaïques de la douane, de cette terrible douane qui fait l'autopsie du voyageur, qui se plonge dans ses malles, qui se rue sur les livres, les album, les manuscrits, pour y découvrir Voltaire, Rousseau,

Volney, ces formidables ennemis du Vatican. J'avançai en tremblant vers cette douane spoliatrice ; le bureau était fermé ; le bureau d'ailleurs est toujours fermé ; les douaniers se promènent sur le plateau de Ponte-Centino, en chantant des airs de Rossini, et ils tiennent constamment leurs yeux fixés sur la route volcanique de Radicoffani ; dès qu'ils aperçoivent des voyageurs, ils ferment le bureau ; alors ils sont fondés à exiger un droit qui est intitulé *fuori ora, hors l'heure ;* ce droit est laissé à la bonne grâce du voyageur, lequel ne demande pas mieux que d'obtenir son visa, après la fermeture du bureau, *fuori ora*, moyennant une sorte d'amende qui n'excède jamais vingt-deux sous. Si on demande aux douaniers à quelle heure se ferme le bureau, ils vous répondent toujours que si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, vous l'auriez trouvé ouvert. On introduit avec dignité le voyageur dans un salle ornée de trois bureaux. Sur le

pupitre du milieu, on lit *ministro primo*, à gauche *ministro II*, à droite *ministro III*. La salle est tapissée de sénatus-consultes, scellés de la tiare, et signés par le cardinal Somaglia. Les trois ministres prennent place solennellement, et lisent les passeports, ou font semblant; pendant cette cérémonie le voyageur a la ressource de contempler la capitale des Volsques et de songer à Mutius-Scœvola. Le visa donné, on procède à la visite des malles; voici le terrible!

J'ouvris mon porte-manteau, sur l'invitation gracieuse du premier-ministre. Je n'avais que deux livres, mon Virgile et mon Horace du collége; ils étaient en fort mauvais état, ils avaient un air suspect. Deux livres noirs comme ceux d'un *carbonaro*. L'interrogatoire commenca; le ministre me dit: Quel est ce livre? C'est l'ouvrage de l'un de vos compatriotes, lui répondis-je, d'un nommé Virgile Maro qui vivait à Rome sous un empereur,

avant qu'il y eût des souverains pontifes. — Que trouve-t-on dans ce livre? — Pas grand'-chose; votre compatriote y donne des conseils aux laboureurs pour marier la vigne à l'ormeau . et ensuite il a fait une grande quantité de sonnets sur un certain Énée , surnommé le Dévot, qui a fondé la ville de Rome, où Dieu vous a fait la grâce de vous donner le jour. — Est-ce écrit en italien? — Oui, en italien latin. — Et cet autre? — C'est un ami de Virgile qui l'a écrit : ils se nommait Horace : il a fait des chansonnettes sur le vin de Falerne, et sur une petite villa qu'il possédait à Tivoli. — C'est bien : vous n'avez rien autre à déclarer? — Non . excellence. — Vous pouvez sortir.

Alors une escouade de soldats pontificaux, le caporal en tête, vint se recommander à notre générosité; ils n'étaient pas fort exigeans; nous leur distribuâmes des baïoques, et nous donnâmes un modeste *pour-boire* aux trois mi-

nistres qui se confondirent en salutations. La formidable visite se termine ainsi. L'auberge est vis-à-vis : elle n'a rien de repoussant, elle est propre et blanche, elle a même une cuisine, mais on y soupe fort mal. Heureusement le *cameriere* parle un français correct, et vous raconte ses campagnes : il a servi sous l'Empereur ; il aime les Français, et leur donne secrètement du vin de Montefiascone. Les chambres de cette auberge ont des portes, mais elles n'ont ni clés, ni serrures. Janus, qui a inventé les clés et les serrures, n'a pas visité cette partie du Latium. Pourtant on ne peut concevoir aucune crainte dramatique ; la garde pontificale veille devant l'auberge, et chante des chœurs du *Barbiere* avec un ensemble parfait. Après quelques heures de douteux sommeil sur un lit plat, on se met en route pour Aquapendente.

Qui n'a pas vu Aquapendente ne connaît la misère que de réputation.

Aquapendente est un village en putréfaction liquide, sur une crête des Apennins. C'est la capitale du monde misérable : une lèpre mousseuse couvre toutes ses masures ; des haillons suintans pendent à toutes les lucarnes ; des ombres transparentes d'hommes presque humains se traînent sur le sol gluant des ruelles : une atmosphère grasse, un parfum d'hospice, une haleine de poitrine fiévreuse, une odeur de grabat, tous les miasmes endémiques de la faim et de l'indigence, environnent le voyageur dans ce pays agonisant. On s'y console avec un des plus magnifiques paysage que la nature ait exposés dans son musée des Apennins. L'œil plane sur un horizon circulaire d'abîmes, de montagnes bouleversées, de forêts suspendues aux nuages, de cascades lumineuses, de ponts agrestes jetés sur les torrens. Mais tout cela ne donne pas une once de pain à l'affamé village.

Aquapendente est fortifié de faibles murailles;

c'est une précaution très inutile contre un siége; personne au monde ne songe à s'appauvrir d'une pareille conquête. A la porte, un fantôme douanier vous demande votre passeport, selon l'usage; ce n'est pas qu'il se soucie de votre passeport; tout Aquapendente se cotiserait pour en déchiffrer une phrase qu'il ne saurait y parvenir: mais c'est au droit fiscal qu'on en veut, et il faut leur rendre justice, cet impôt continuel est tracassier, mais n'est pas onéreux. L'octroi donne souvent au voyageur la faculté de le voter lui-même à sa discrétion. Le fisc d'Aquapendente nous demanda deux pauls pour mes deux amis et moi: nous donnâmes à l'employé une pièce de cinq pauls, en le priant de vouloir bien nous en rendre trois. Là était la difficulté.

La caisse du fisc était à sec: nous étions les seuls voyageurs qui avaient pris la route de Viterbe. Toutes les caravannes anglaises qui se rendent à Rome, vers les fêtes de Pâques,

s'étaient jetées sur la route de Perugia. Un accident tragique tout récent avait déterminé ce choix : une famille anglaise venait d'être arrêtée par trois brigands vers Ronciglione. C'était une fatalité pour les aubergistes, les douaniers et les mendians de la route de Viterbe. Le préposé d'Aquapendente prit notre pièce de cinq pauls et nous pria de le suivre chez le receveur-général. Ce fonctionnaire s'habillait ; il avait des culottes de satin à boucles et des bas de soie, tout cela de la plus haute antiquité ; il portait une perruque poudrée et la queue ; sa figure était joviale et fiévreuse : après nous avoir poudrés de salutations, le receveur-général nous dit qu'il n'avait pas de monnaie à nous rendre, mais qu'il allait nous en trouver dans le voisinage. Nous le suivîmes dans les quartiers opulens d'Aquapendente, nous heurtâmes à toutes les maisons qui avaient des portes ; le receveur-général, à notre tête, élevait le phénomène monnayé et conjuguait à

grands cris le verbe *baratare* dans tous ses temps : les contribuables reculaient de stupéfaction devant la monstrueuse pièce d'argent et secouaient la tête avec des signes rapides de refus. Il fallut que douze notables concourussent à cette affaire de bourse, et la pièce de cinq pauls fut changée par actions.

Nous demandâmes une hôtellerie ; c'était un mot inconnu : en courant la ville, nous aperçûmes une espèce de porte à vitres grasses, surmontée d'une enseigne avec ces mots : *Caffe di Buon Gusto*. Nous entrâmes au *Café du Bon Goût*. Notre voiturier nous affirma qu'on y était fort bien. La salle avait cinq pieds carrés ; quatre guéridons larges comme la main ornaient les angles. Deux fashionables, en haillons fraîchement restaurés, buvaient une liqueur inconnue, debout devant un guéridon ; car on avait banni le luxe des tabourets et banquettes. La jeunesse d'Aquapendente se pressait extérieurement contre le vitrage, et

contemplait avec des yeux d'envie les deux compatriotes heureux qui dépensaient largement leur baïoque dans l'opulente vie de café. Le maître avait revêtu l'habit dominical, c'était un vêtement de toutes pièces ; sa cravate s'éparpillait en charpie sur son gilet onctueux ; son pantalon révélait des formes de squelette, mais ses yeux noirs, son nez italien, sa large bouche, ses joues tiraillées par le jeu des muscles ; représentaient plus de gaîté intérieure qu'il n'en rayonne sous le chapeau d'un cardinal. « Qu'avez-vous à nous donner à déjeûner ? » lui dis-je. Avec un long et délicieux sourire, il me laissa couler de ses lèvres un *niente* désespérant. « Comment? vous n'avez rien dans ce café, le premier et le dernier café d'Aquapendente! Vous n'avez pas même du café! — Du café répondit-il, oui, mais je n'ai pas de sucre ; ma provision est finie, j'en attends de Viterbe. — Avez-vous du chocolat? — Oui, monsieur, mais cru. — Eh bien ! faites-

le cuire. — Tout de suite ; si vos excellences veulent attendre un petit moment (momentino.)

Le maître souleva un pesant rideau qui cachait une porte, et appela toute sa famille à son secours ; il s'agissait de faire trois tasses de chocolat ; son laboratoire était glacé ; ses fourneaux paraissaient vierges de feu. Il fallait d'abord créer du feu : je crus un instant qu'on allait avoir recours à l'expédient des sauvages, qui roulent du bois sec et en font jaillir de la flamme par le frottement; nous avions, par bonheur, un briquet de voyage ; à cette vue le maître tressaillit de joie ; en un clin d'œil la flamme étincela sur la cheminée....

Les deux fashionables donnaient des signes expressifs d'impatience. Notre présence les gênait : ils jetaient par intervalles un regard brûlant et sombre sur le rideau de la porte ; ce rideau s'agita, et je les vis se roidir de fierté, de joie, d'espoir satisfait : ils caressèrent rapi-

dement leurs haillons, leurs cheveux, leurs favoris : une femme entrait dans la salle ; c'était la maîtresse du *café du Bon Goût*.

Tous les visages collés aux vitres s'animèrent de plaisir ; un murmure d'admiration éclata parmi les groupes des jeunes gens. La jeune dame, accourue au secours de son mari pour l'œuvre du chocolat, fit plusieurs révérences à la société ; les deux fashionables s'inclinèrent profondément, et un léger sourire de pudeur enfantine courut entre leurs épais favoris noirs. La Pénélope d'Aquapendente est d'une laideur remarquable ; un peigne colossal planait sur sa chevelure extravagante ; avec son teint pâle, ses mains décharnées, sa robe d'une blancheur terreuse et froissée, elle ressemblait à une ame en peine échappée, en suaire, de la fosse. Le maître du café avait le maintien d'un époux heureux et envié ; il affectait de prendre avec sa femme certaines familiarités qui faisaient frissonner sous ses hail-

lons toute la jeunesse d'Aquapendente. Les deux fashionables rongeaient leurs poings, et détournaient les yeux pour ne pas voir tant de bonheur conjugal, cruellement étalé en public pour le désespoir d'une ville entière. Cependant notre chocolat se trouvait compromis au milieu de ce tourbillon d'intrigues, nous nous en plaignions hautement, mais la jeune dame s'excusait de ses lenteurs avec une mignardise si voluptueuse, avec tant d'oscillations de tête, de cou, de bras, qu'il fallait céder et attendre. Le *momentino* dura une heure. Les trois tasses de chocolat terminées enfin, on s'aperçut qu'il n'y avait pas de tasses ; la dame y suppléa ingénieusement avec des verres. Le chocolat versé, point de pain ; l'époux allait se dévouer et courir au boulanger, lorsqu'une idée le retint ; laisser ainsi sa femme seule au milieu de ce paroxisme universel d'Aquapendente ! Quelle imprudence ! Envoyer sa femme c'était l'exposer à être dévorée sur place ; pourtant, il nous fal-

lait du pain. Au mot *pane* cent fois répété, le rideau de la porte intérieure se leva, et nous vîmes poindre dans l'obscurité une forme blanche de petite fille de dix ans; c'était le squelette humain dans sa moindre dimension; une chemise en lambeaux découvrait la pauvre enfant; la souffrance de la faim desséchait sa figure, éteignait ses yeux: la mère fit un geste de fureur et le rideau tomba sur l'apparition.

Nous avions envoyé notre voiturier à la découverte du pain; c'était fort heureusement un dimanche, jour où l'on mange dans quelques maisons d'Aquapendente; le pain arriva. Chacun de nous s'empara d'un guéridon et se mit à déjeûner. A ce spectacle le nombre des curieux s'accrut encore; chaque vitre de la porte était un tableau à trois visages; leurs yeux éblouis lançaient des regards de flamme au luxe de nos tables, aux collets rouges de nos manteaux, aux deux fashionables heureux qui se posaient fièrement comme nos convives, et

surtout à la femme adorée, plus séduisante encore dans ce jour de triomphe et de bonheur. Le maître pleurait de joie; il joignait dévotement ses mains devant l'image de sa madone, comme pour la remercier, dans une courte prière mentale, d'une prospérité inouie dans les fastes du café du Bon-Goût: de la madone, il passait à sa femme, et la faisait entrer en participation de ses ferventes actions de grâces: puis doucement tourmenté d'attendrissement et de joie, il prodiguait des regards bienveillans à la foule ébahie de la porte, et semblait lui demander pardon de son bonheur: il tombait ensuite dans une douce rêverie; un magnifique avenir se révélait à lui, sans doute; il prêtait l'oreille au retentissement de notre déjeûner sur toutes les voies romaines; il voyait son café envahi par les voyageurs, son enseigne ornée de deux renommées, sa femme couverte de joyaux comme une madone, sa fille mariée à un commis voyageur de Paris, sa maison vi-

sitée par un cardinal: toutes les allégresses spirituelles et temporelles entrant dans sa boutique à la suite de nos trois tasses de chocolat.

Nous demandâmes la carte à payer. C'était le moment solennel; le maître prit une pose grave, se recueillit comme pour un calcul important, et se fortifiant de toute son audace, il demanda douze baïoques. quatre sous environ par consommateur.

La dame épouvantée de l'effronterie de son époux, pâlit et baissa les yeux: les deux fashionables se récrièrent sourdement contre l'énormité des prétentions du maître: leurs signes télégraphiques, en passant par le vitrage, apprirent à la foule que le mari jaloux écorchait les voyageurs; une sédition faillit éclater en notre faveur parmi la jeunesse d'Aquapendente; le maître persista courageusement, et répéta *douze baïoques*. Cette fois la dame ne put supporter la secousse, elle s'assit plus pâle que de coutume; les deux habitués lancèrent au maître

un regard foudroyant, et se plaçèrent derrière nous, comme pour nous soutenir dans la discussion inévitable qui allait s'engager. Nous donnâmes les douze baïoques, autant pour le garçon; il n'y avait pas de garçon, tout revenait au maître.

Quel triomphe pour le maître! Son œil d'aigle nous avait sondés et compris; sa femme s'était relevée rayonnante, et rendait hommage à la sagacité de son époux; les deux fashionables, vaincus par cette audace heureuse, s'étaient retirés à l'écart: la foule contemplait de loin le trésor monnayé que le maître faisait ruisseler sur le comptoir. A notre sortie, toutes les têtes se découvrirent, toutes les poitrines s'inclinèrent, toutes les mains touchèrent au marchepied de notre berline stationnée devant le café. De toute les avenues, débordaient sur la place de nouveaux habitans qui venaient voir les voyageurs aux douze baïoques; les mères nous montraient aux petits enfans : pour accomplir

la fête, nous laissâmes pleuvoir par le store une vingtaine de sous en quatre-vingt petites pièces de monnaie; oh! alors l'enthousiasme fut au comble; les applaudissemens éclatèrent: on parla de dételer les chevaux; la berline partit dans une salve d'acclamations italiennes; l'ivresse volait autour des roues; on jeta sur notre passage toutes les palmes bénies du dimanche des Rameaux : un improvisateur nous poursuivit long-temps avec un sonnet, où j'étais comparé à Plutus ; nous ne fûmes délivrés de cette tyrannie de reconnaissance que dans le chemin vieux qui conduit à Saint-Laurent le *Ruiné :* on pourrait donner ce surnom à tous les villages de la route.

La campagne reprend sa tristesse ; le sol se dépouille; on marche encore à travers des débris volcaniques ; la végétation se rabougrit ; de vieux arbres, au tronc miné, au feuillage malingre, s'isolent de loin en loin sur des piédestaux de ruines ou de scories ; il semble que

le spectacle de Radicoffani va recommencer; le découragement saisit le voyageur. Toujours des couches de laves, des amas de scories, des torrens altérés, des cataractes sans eaux, des volcans sans feu, des campagnes sans verdure: c'est à vous accabler de mélancolie, lorsqu'on n'est pas géologue. On est tenté de retourner à Florence et de s'avouer victime d'une mystification ; car on ne suppose pas que Rome soit au bout de cette série de volcans, dont les auteurs latins n'ont jamais parlé. Non, ce ne sont point là les marais qui prirent un œil à Annibal, les arbres étrusques qui ont écouté les secrets de Catilina, les gorges, *fauces Etruriæ*, où Manlius et ses conjurés se prosternaient devant l'aigle d'argent. Ce n'est qu'un désert de tout temps inhabitable ; c'est une terre sans ressource, qui n'a jamais pu nourrir ni l'armée carthaginoise, ni les soldats de Sylla, ni les cinquante mille prolétaires de Catilina ; un pâtre a de la peine à vivre aujourd'hui dans ce

domaine de la famine! Tout à coup, du sommet de la montagne Saint-Laurent, on voit se dérouler un horizon inattendu, comme le mirage du désert. On voit éclater, sous ses pieds, le lac de Bolsena, éblouissant comme le miroir immense du soleil; une forêt vigoureuse semble se précipiter avec vous de la crête apennine sur les rives du lac; des milliers d'oiseaux volent en nuages sur cette Méditerranée tranquille: des bois d'oliviers la couronnent; deux îles verdoyantes flottent sur ses eaux, comme deux navires à l'ancre: ses petites vagues dorées se brisent devant les haies vives des beaux jardins de Bolsena, au pied d'un château du moyen-âge qui laisse pendre de ses ruines le genêt jaune, le saxifrage et l'aloës.

C'est une surprise délicieuse; elle vous réconcilie avec les Apennins: on ne saurait la payer par trop de volcans et de scories; le lac de Bolsena rafraîchit l'imagination desséchée par les tableaux de la veille: on se plonge,

avec extase, dans cette nouvelle et magnifique nature, où les ombrages, les eaux vives; la lumière d'Italie, les suaves contours des collines, s'associent enfin pour vous donner un peu de joie. Bolsena et ses campagnes ont posé devant Poussin; là reposent tous les originaux du grand paysagiste; il y a puisé à pleine palette; il y a établi son atelier. C'est un miracle qui a donné à Bolsena ces bois, ces eaux, ces belles montagnes. A la place de ce lac bouillonnait autrefois un terrible volcan; un jour le volcan se fit lac et se remplit de poissons frais; Dieu veuille qu'il ne reprenne pas sa première profession! On ne peut compter sur rien de stable dans ces terres volcanisées. En attendant, jouissons du lac; il a vingt lieues de circonférence, le cratère en avait autant; c'était humiliant pour le Vésuve et l'Etna. A l'hôtellerie, on nous servit des poissons du lac: ils n'ont rien de volcanique: à Bolsena, on commence à dîner; le jeûne des Apennins

cesse : l'hôte vous apporte pompeusement le vin du Monte-Fiascone ; la volaille et le gibier sont connus à Bolsena ; on y fait même du pain ; il est vrai que les habitans n'ont pas l'air de s'en douter, car ils paraissent bien misérables. Cette indigence, cette lèpre, ces haillons, ces rues hideuses, sont dissimulés au voyageur par l'éclat opulent de l'hôtellerie, la beauté de la campagne et des jardins. Il faut entrer dans le village pour voir un affligeant contraste, mais personne ne prend cette peine, l'hôtellerie est située *extrâ muros*.

On passe devant Monte-Fiascone, village perché sur une montagne, et dont je ne connais que la coupole ; ensuite, l'histoire des volcans et des lacs sulfureux recommence ; n'importe, on a pris du courage à Bolsena ; on peut se permettre quelques observations de géologie ; on flaire le bitume dans l'air, on ramasse le premier caillou venu, on en tire du feu comme Achate, non pas pour rôtir des

cerfs, mais pour allumer son cigarre ; il est doux d'allumer son cigarre à des volcans éteints, quand on a bien déjeûné à Bolsena. Bientôt, à l'extrémité de l'horizon, à une portée de vue pénible à l'œil, on distingue nébuleusement des atomes blancs qui sont la ville de Viterbe. On a toute une plaine à traverser, la plus longue et la plus large des plaines. Le voyageur quitte un instant ces éternels Apennins, qui le suivent partout en Italie avec une obstination désespérante. Enfin, il peut dire : Je suis en plaine jusqu'à Viterbe ; après six heures de marche, Viterbe, petite ville ennuyeuse et sans caractère, vous reçoit au pied de sa montagne, et vous offre une table où l'on mange peu et un lit où l'on ne dort pas. Qu'importe ? encore dix-sept lieues, et Rome au bout.

Il faut traverser la célèbre forêt de Viterbe, domaine des tragédiens de nos boulevards : c'est un long et funèbre chemin connu des ban-

dits et redouté des voyageurs. Pendant la nuit, à la clarté brumeuse des étoiles, les arbres prennent des poses de mélodrame, les buissons se hérissent de canons de fusil, l'air murmure des syllabes effrayantes; les vers-luisans se changent en lames de poignard; le voyageur récite la prière des agonisans; il tient sa bourse d'une main et sa vie de l'autre, tout prêt à jeter la première pour retenir la seconde : les arbres et les buissons ne lui demandent rien : on passe aujourd'hui avec moins de péril, à minuit, dans la forêt de Viterbe, que sur le boulevard du Temple à midi. La civilisation est à Viterbe. L'imposante et majestueuse forêt couvre la moutagne; on la visite dans ses secrètes et mystérieuses horreurs; elle vous accompagne quatre heures, tantôt impénétrable au regard, comme un voile funéraire partout déployé, tantôt entr'ouvrant ses rideaux pour vous révéler ses abîmes, ses vastes cavernes, ses pics chevelus, ses croix tumu-

laires inclinées par le vent. Tombé plutôt que descendu de la montagne, le voyageur arrive à Ronciglione, triste village, ravagé par les Français, et qui garde encore les traces de l'incendie. Notre nom n'est pas béni à Ronciglione; il est de la prudence d'y parler anglais. On ne s'y arrête que pour admirer, dans la grande rue, un paysage étonnant, creusé dans le roc; c'est un abîme ténébreux sur lequel les maisons se penchent, avec la perspective d'y tomber un jour. On trouve à Ronciglione un poste de dragons pontificaux; ils ne sont pas déplacés sous la forêt de Viterbe. On peut dire que la campagne de Rome commence à la porte de ce village.

Campagne toute nue et silencieuse, elle invite au recueillement et non plus à la mélancolie. Quelque chose de grave et de solennel semble luire à l'horizon. La plaine ne peut plus vous distraire avec des arbres, des chaumières, des villages. C'est le désert : du som-

met d'une montagne, on aperçoit un immense bassin circulaire, couronné de montagnes radieuses ; c'est comme un lac de verdure ; une seule maison blanche se perd au milieu ; elle fut un temple de Bacchus, elle est aujourd'hui Baccano, simple hôtellerie, dernière étape du pèlerin. Baccano franchi, on court dans un chemin creux, on monte sur une éminence, et toutes les voix de l'air crient : voilà Rome !

La ville sainte ne se révèle encore que par des points blancs et lumineux, amoncelés aux limites de la plaine, comme une constellation. On distingue la croix de la basilique de Saint-Pierre, cette huitième colline que la religion a ajoutée à la cité de Romulus ; le mont Soracte s'élève comme un nuage ; je voyais tout cela bien confusément, avec des yeux humides. Moi, qui n'avais connu que les joies du collége, jamais les ennuis, je me trouvais enfin devant la ville qu'habitèrent les premiers

et bons amis que j'aie aimés en entrant au monde. Cette Rome dont je savais l'histoire à dix ans; ces poètes dont je récitais par cœur tous les vers à l'âge où l'on bégaie; ces consuls sous lesquels j'avais livré tant de batailles dans les rêves ou les jeux du collége; toutes ces grandes images, ces œuvres sublimes, ces héros de mes affections primitives, tout mon univers était là. Le moindre objet que je rencontrais sur cette route me fondait dans l'esprit un impérissable souvenir; le pâtre couché sous l'arbre, le cavalier qui me couvrait de poussière, le petit pont jeté sur un ruisseau, la cabane isolée, la borne milliaire où je lisais *via Cassia,* rien de cela ne m'était indifférent. J'avançais avec la fièvre; à chaque instant je fermais les yeux pour avoir cent fois le bonheur de les ouvrir sur l'horizon où Rome grandissait à chacun de mes pas. Aussi, Rome, qui voyait en moi son plus fervent adorateur, me recevait dans toute sa magnifi-

cence ; elle me donnait une de ces splendides journées qu'elle tient en réserve pour ses amis, sous les ides orageuses de mars ; la lune se levait sereine sur le mont Soracte ; le soleil s'inclinait, sans nuage, à l'horizon maritime : l'air était tiède, embaumé, transparent ; un ciel pur faisait saillir les édifices lointains du Vatican et du Janicule ; la majesté de la campagne entourait la ville sacrée d'une auréole immense et lumineuse. J'étais fier de sentir que j'étais pour quelque chose, peut-être, dans cette fête de la ville et du ciel, que cette atmosphère de rayons et de sérénité m'avait été réservée, afin qu'un seul nuage ne vînt pas ternir mes émotions d'enfant ; je saluai le Tibre, comme un vieil ami ; je courus sur le pont, je traversai le faubourg avec autant de hâte que si Rome allait m'échapper ; la porte du Peuple m'arrêta : je ne m'attendais pas à cette magnificence, honneur à ceux qui ont ainsi annoncé Rome au pèlerin ! il fallait cette entrée à Rome.

J'aime ces portiques superbes, cet obélisque porté par des sphinx : j'aime cette colline d'arbres et de fleurs qui monte aux jardins de Lucullus, ces statues colossales qui gardent l'Hémicycle, les statues de Rome, du Tibre, de l'Anio, de Neptune, avec ces marbres qui jettent l'eau à torrens : j'aime ces églises catholiques mêlées aux simulacres païens, le signe du Christ sur l'obélisque de Rhamsès, la tiare à côté de Neptune : oui, c'est ainsi que la place du Peuple devait annoncer Rome. Entrons maintenant; heureux ceux qui n'en sortent plus! car cette ville ne peut être abandonnée qu'avec regrets et larmes, tous les voyageurs l'ont déjà dit. C'est là que l'artiste surtout, l'homme de poésie et de sentiment, aime à fonder son tabernacle; Raphaël songeait au bonheur calme et serein que Rome seule peut donner, lorsqu'il peignit la Transfiguration. Michel-Ange mit en œuvre d'architecture la théorie du Thabor : il bâtit à Rome trois tentes, Sainte-Marie-des-

Anges, le Capitole, le dôme du Vatican : une pour lui, une pour Virgile, une pour Dieu.

UNE VISITE

A

LA MÈRE DE L'EMPEREUR.

Une visite à la Mère de l'Empereur.

La semaine-sainte de 1834 sera mémorable à Rome.

Jamais, depuis Brennus, Rome n'avait vu autant de Gaulois : les idiomes de la Seine, de la Loire, du Rhône; de la Durance, se croisaient depuis le pont Ælius jusqu'au tombeau de la fille de Crassus le Crétois. Au Capitole, les chiens et les oies nous regardaient amicale-

ment passer sur la plate-forme où veillent Castor et Pollux. Cette fois, il est vrai, nous ne venions pas incendier le temple de Jupiter Capitolin, ni massacrer les sénateurs sur leurs chaises curules, ni bouleverser les sépulcres de Romulus et de Numa. Pèlerins pacifiques et pieux, Gaulois dépouillés de l'anneau de fer et de la francisque, nous arrivions à Rome sans chef, sans esprit de conquête, ne nous souvenant plus de l'étendard du gui sacré au coq essorant. Nous arrivions par centuries bourgeoises, avec un fracas inouï de roues et de chevaux, par la route d'Anxur, par le lac de Trasimène, par les gorges de l'Étrurie, par les antiques domaines de Porsenna, et par la mer Thyrrénienne sur des galères à roues qui fumaient comme des volcans. C'était un concours immense comme aux fêtes de l'Olympie: on eût dit que le monde entier était invité par Rome à l'inauguration d'un cirque, d'une naumachie, d'un tombeau. Les hôtelleries re-

gorgeaient de barbares, les étables manquaient aux chevaux; les plus indigens de ce pèlerinage universel avaient établi leurs pénates d'argiles sous les portiques des dieux.

Le jour que j'y arrivai, avec deux de mes meilleurs amis, Rome n'avait pas un seul lit à nous donner; et cela me fit éprouver un sentiment bien agréable : il me fut doux de penser que je ne profanerais point mon arrivée à Rome par les soins vulgaires de la table d'hôte et de la chambre à coucher. Des hôtelleries, il y en a partout à Rome; il y a dix lieues de chambres à coucher sous les arches des aquéducs; c'est un dortoir généreusement offert au premier arrivant, un vaste caravansérail d'alcôves ruinées plus solides que nos monumens neufs. Ainsi mon souci d'arrivée fut bientôt calmé. Si les mille maisons dont parle Ovide me refusaient l'hospitalité d'une nuit, mon parti était pris: je me couchais sous un linceul de lierre, sur quelque matelas granitique tombé d'une

ruine, ou bien je montais au Capitole, je m'enveloppais de mon manteau comme César, et je m'endormais, plus heureux que lui, malgré les ides de mars, à quelques pas de la statue de Pompée, sous l'alcôve que Michel-Ange avait bâtie pour moi.

Il était fort tard, et je me promenais dans Rome comme si je l'eusse habitée toute ma vie, tant cette ville m'était connue. J'avais laissé mon modeste matériel de voyageur sous le péristyle d'Antonin-le-Pieux. Pardon, Antonin! ta basilique est une douane! Je n'avais gardé que mon manteau, car la nuit était fraîche, et, serpentant de rues en rues, j'étais arrivé sur la place de Venise, au pied du Capitole. Là, je m'arrêtai.

Voilà, me dis-je, la via *San-Romoaldo*, qui conduit à l'ambassade française; voilà le palais de Venise, édifice immense, bâti avec une rognure du Colysée; et voilà... non, je ne me trompe point..... à l'angle du *Corso* et de la

place... voilà le palais de la mère de Napoléon!

Et je me mis à regarder l'imposante prison où dormait la plus illustre des mères, cette femme que la mort semble avoir oubliée, cette ruine vivante si majestueuse dans la ville des ruines! La place était déserte; la lune la remplissait de sa clarté douce : le palais de Venise, moitié dans l'ombre, moitié blanchi par la lune avec son architecture sévère, ses sombres murailles à talus, sa corniche de château-fort. contrastait singulièrement avec l'élégance italienne des autres édifices. Rien ne ressemblait moins à ma ville de Rome que cette décoration de place publique. Un bruit de cloche descendit du haut d'une tour jusqu'à moi, c'était la cloche du Capitole ; le murmure de l'airain roula quelque temps le long des murs du palais de Venise, un silence sublime revint ensuite. Ni la majesté de ce silence, ni la cloche qui me parlait du Capitole, ni le fracas loin-

tain des grandes eaux où Rome s'abreuve, ni la pleine lune aimée de Rome, astre qui ne semble avoir été créé que pour elle, rien dans cette première nuit tant désirée ne me jeta dans ces rêveries d'antiquité, dans ces chaudes extases auxquelles je m'étais préparé toute ma vie : je ne pensais qu'à la femme qui fit Napoléon, je sentais quelque orgueil à me dire que, cette nuit, j'étais le seul homme qui prononçait le nom de cette femme devant la maison où elle dormait, à l'heure ou quelque rêve lui montrait son fils vivant et son jeune petit-fils, malheureux prince que la cloche de ce Capitole avait salué roi comme le canon des Invalides. Par intervalles, quand les rayons de la lune ne resplendissaient plus sur les vitres du palais, je suivais les mouvemens d'une lumière intérieure qui venait subitement éclairer quelque magnifique salon, quelque boiserie éclatante, quelque large cadre de tableau, ou faisait tournoyer au plafond l'ombre de la rampe dans la

nudité grandiose d'un immense escalier. Il y avait bien du charme pour moi à cette curiosité d'enfant: j'étais si heureux de mon espionnage, que je craignais de voir s'entr'ouvrir une des larges croisées et apparaître un fantastique majordome qui me crierait le *Perge viam* en italien. J'avais peur des sbires aussi : on m'avait tant parlé des sbires : ma station sur cette place, à heure indue, devait être suspecte aux sbires : les sbires ne parurent pas. La liberté romaine me laissa rêver toute la nuit sur la place de Venise. Noble veillée, qui me préparait à la visite du lendemain !

Le jour que je quittai Florence, le prince de Montfort m'avait remis une lettre de recommandation pour M. le chevalier Bohle, à Rome. Cette lettre m'était bien précieuse, parce que j'avais lieu d'espérer qu'elle me donnerait accès auprès de la mère de l'empereur. Je me rendis donc en toute hâte chez M. Bohle. Je trouvai chez lui la cordialité la plus

franche; il me dit qu'il se mettait à ma disposition pour tous les services que je pourrais lui demander. J'aurais pu vous en demander un hier, lui dis-je, mais il était trop tard. J'ai trouvé Rome envahie par l'univers, et j'ai été la victime de cette réaction : l'hospitalité romaine m'a fait défaut, j'ai passé ma nuit à me promener. Aujourd'hui, mes amis, mes compagnons de voyage ont découvert quelque chose qui ressemble à un gîte; ils ont passé notre bail à vingt francs par jour. J'accepterais bien tout ce que vous m'offrez de gracieuse hospitalité, mais je ne puis me séparer de mes amis. Il s'agit en ce moment d'une autre faveur que j'attends de vous : M. le prince de Montfort, si affable, si bon pour tous les Français qui passent à Florence, m'a donné droit d'espérer que je serai présenté à la mère de Napoléon... — Comment! me dit avec chaleur M. Bohle, c'est une affaire arrangée! vous verrez Madame mère aujourd'hui même;

aujourd'hui; non... mais demain, demain, vous pouvez y compter ; j'irai chez vous demain matin ; donnez-moi votre adresse...

M. Bohle fut exact au rendez-vous.

En allant à la place de Venise, il me dit une chose bien touchante pour moi et dont je serai toujours fier comme Français : Rome, me dit-il, est en ce moment visitée par toute l'aristocratie voyageuse de la Prusse, de l'Angleterre, de l'Allemagne ; chaque jour, des hommes de haute naissance sollicitent la faveur d'être admis un instant auprès de Madame mère ; mais dans l'état de faiblesse où elle se trouve, vous concevez que tant de visites, la plupart de curiosité, lui seraient accablantes. Aussi Madame mère a pris le sage parti de ne recevoir personne ; mais lorsque j'ai prononcé votre nom, le nom d'un Français, elle s'est empressée de me dire qu'elle vous recevrait avec le plus grand plaisir.

Nous arrivâmes à la place de Venise.

Ce qui me frappa d'abord en entrant dans le palais, ce fut le silence qui régnait dans une aussi somptueuse demeure. L'escalier était désert; je traversai des appartemens et des galeries solitaires. M. Bohle ouvrit une porte et m'introduisit, en prononçant mon nom, dans un salon magnifique tout resplendissant de soleil; à l'angle de la cheminée, une femme était couchée à demi sur une chaise longue : c'était la mère de l'empereur! Un sourire éclaira sa majestueuse figure; elle répéta mon nom et me désigna un fauteuil à son côté gauche. Je m'assis.

— Vous venez de Florence, n'est-ce pas? me dit-elle; vous avez vu mes enfans, je le sais : Louis était malade : comment se porte-t-il maintenant? — Le comte de Saint-Leu m'a paru assez bien se porter; je n'ai eu l'honneur de le voir qu'une seule fois. — Et Julie? — Madame la comtesse de Survilliers est toujours souffrante, sa maison est encore frappée

d'un deuil si récent! — Ah! oui, pauvre Charlotte! veuve si jeune!... Et Jérôme, et Caroline? — Le prince de Montfort, sa famille et madame la comtesse de Lipona jouissent d'une santé parfaite; il n'est pas de maisons à Florence plus agréables et plus hospitalières aux Français que les leurs. — Je le sais, je le sais... Comptez-vous séjourner long-temps à Rome? — Hélas! non, madame, deux ou trois semaines seulement; je suis pressé d'arriver à Naples; c'est un voyage que j'ai entrepris dans l'intérêt d'un livre auquel je travaille. — Le séjour de Rome vous plairait beaucoup... on y vit long-temps, comme vous voyez... Il y a vingt ans que je l'habite.

Je ne pus me défendre d'une exclamation, comme si j'eusse ignoré la grande date historique de la chute de notre empire. — Vingt ans! répétai-je d'un air étonné. — Oui, monsieur, vingt ans!

Et elle secoua la tête avec une expression de souvenir mélancolique.

Dans un assez long intervalle de silence que je n'osai interrompre, je descendis à quelques observations de détail.

Une seule dame de compagnie était auprès de Madame mère; elle travaillait à un ouvrage de broderie. Le salon était orné de beaux tableaux représentant la famille de Napoléon; ils étaient signés par nos peintres célèbres, et avaient appartenu aux galeries des résidences impériales. Rien ne m'a paru touchant comme cette mère illustre privée de ses enfans et entourée de leurs portraits. Immobile sur sa chaise, elle me parut souffrante, souffrante de ses douleurs physiques, de sa vieillesse, de ses souvenirs, mais héroïquement résignée. Sa robe, qui la serrait étroitement, laissait deviner un état de maigreur extraordinaire; ses mains étaient décharnées; sa figure n'avait conservé qu'un pâle épiderme : ses yeux,

bien ouverts, erraient au hasard, mais ne semblaient point privés de l'usage de la vue. De la place que j'occupais, je voyais à la fois et la tête immobile de la mère de Napoléon, et la haute tour du Capitole. Quel assemblage de noms! La grandeur de la chose romaine luttait avec la grandeur d'une femme : Le Capitole et la femme avaient eu la plus étonnante part de puissance dans les créations qui ne sont pas venues de Dieu : et le hasard des révolutions humaines avait fait asseoir la femme à l'ombre du monument romain pour me les présenter ainsi associés, à moi, obscur pèlerin, qui n'avais reçu du ciel et de la fortune que des yeux faciles aux larmes devant ce grand spectacle, et un cœur énergique pour le sentir.

Lorsque ses lèvres se rouvrirent avec effort pour parler, elle prononça le mot de France et le nom de son fils. Jusqu'à ce moment elle avait été une femme ordinaire, une

mère chargée d'ans qui demande avec simplicité au voyageur des nouvelles de sa famille absente. Mais après, à ses paroles, à ses gestes, à la miraculeuse énergie qui galvanisa tout-à-coup ce squelette de femme, je reconnus la mère de Napoléon. Un moment surtout elle me parut sublime. Non, il ne sera jamais donné à un autre homme d'entendre ce qui fut dit par une femme brisée par l'âge, la douleur, l'exil, et dit avec une fermeté d'accent, un bonheur d'expressions, une vigueur de gestes qu'on admirerait dans une héroïne de vingt ans. Je n'affaiblirai point ses paroles en les écrivant, parce que la froideur de la lettre ferait tort au sublime de l'image, et que d'ailleurs je ne crois pas avoir droit ni mission pour les publier. Si ces paroles ont été prononcées pour demeurer secrètes, je me souviendrai que je les ai entendues à quelques pas du temple où Rome avait placé la statue qui tenait un doigt levé sur ses lèvres.

J'avais besoin de retomber aux familiarités de la conversation, car tout ce que j'entendais d'historique me faisait mal sortant des lèvres de la femme dans le sein de laquelle l'histoire s'incarna. Il me serait impossible de traduire mes impressions lorsqu'elle me parlait de son enfant, lorsqu'elle entrait dans ces minutieux détails de vie privée, d'anecdotes domestiques dont les histoires graves ne parlent pas, et qui pour cela même ont tant de charme. Oh! il faut que le climat de cette île de Corse bronze l'épiderme de ses enfans et perpétue leur force intelligente jusqu'à l'heure précise de leur mort: car dans ce corps de femme où le mécanisme matériel du mouvement semble s'être arrêté, bouillonne encore tant de sang chaleureux, tant de puissance de facultés morales! Les muscles se sont affaiblis, les nerfs détendus; la chair se dissout, parce que les ressorts d'organisation physique ne jouent que leur temps donné: mais c'est merveilleux de voir

chez cette femme combien l'esprit est radieux de vigueur sur les ruines de la matière, combien la décrépitude se rajeunit sous la virilité des idées, de la parole, des sensations, des souvenirs. Et en a-t-elle vu, dans sa vie, de ces choses qui brûlent la vie! A-t-elle souvent tremblé pour des fils, quand tous les boulets de l'Europe étaient lancés contre eux, à l'éternelle bataille impériale de quinze ans! A-t-elle parcouru l'échelle complète des émotions dévorantes, inouïes jusqu'à elle dans les fastes de la maternité, depuis le coup de canon du sacre impérial, depuis le *Te Deum* de Notre-Dame, jusqu'au *Dies iræ* de Waterloo et de Sainte-Hélène? L'autre jour encore, il n'y a pas bien long-temps, elle avait mis la plus grande part de ce qui lui restait d'affections sublimes sur le plus beau des enfans des hommes, sur le fils de son fils: elle, prisonnière sur le Tibre, lui sur le Danube: elle, envoyant chaque matin ses baisers maternels au roi de

Rome, par le vent qui souffle du Capitole. Il ne lui avait jamais été accordé ce qui réjouit la vieillesse morose des aïeules, d'embrasser une seule fois son petit-fils. On lui parlait de lui quelquefois à l'oreille; on lui en parlait souvent, et elle tressaillait de joie, la pauvre femme! Un jour on ne lui en parla plus... C'est elle qui a pu dire alors : « O vous qui passez par ce triste chemin, voyez s'il est une douleur pareille à la mienne! » Niobé, Rachel, Marie, toutes les mères inconsolables, voilà ses patronnes : et elle n'a pas fléchi sous la douleur! Plus virile que son fils sur le roc de Sainte-Hélène, elle s'est cramponnée au roc Tarpéïen; le désespoir ne l'en a pas précipitée: elle a voulu vivre long-temps, le front chargé de la couronne du malheur: elle a voulu long-temps lutter avec les fortes ruines qui sont de l'autre côté du mont. La chair s'est éteinte; mais la vie s'est réfugiée dans l'esprit. Chaque jour le génie rongeur qui va donner son coup de faux

à la colonne de Phocas, passe devant la vitre impériale et s'incline. Pour cette femme, l'automne n'a plus de fièvres, les marais Pontins sont à sec. On dirait que Rome entoure de toute sa puissance de conservation la mère qui créa le dernier des demi-dieux.

Je l'écoutais parler sous l'obsession de ces idées; elles ne m'arrivaient pas une à une, méthodiquement formulées, mais toutes ensemble, toutes d'un bloc, comme une flamme à mille rayons. Et je me demandais par quelle fatalité heureuse je me trouvais là, le dépositaire des réflexions suprêmes de cette femme; à quel titre j'étais assis à sa gauche comme un confident, lorsque le pavé de la place grondait sous le tonnerre continuel de tant de brillans équipages qui avaient droit de s'arrêter partout dans Rome, hormis devant le seuil de ce palais. Aussi, après plusieurs heures d'entretien, je regardai ma visite comme excédant

les bornes des convenances, et je me levai pour sortir.

—Vous partez déjà? me dit-elle avec un accent plein de bonté; vous allez sans doute aux *fonctions* de la semaine-sainte? — Oui, madame, je vais à la chapelle Sixtine. — Avez-vous vu Fesch?—Je n'ai pas encore eu cet honneur. — Ah! je vous recommanderai à Fesch; vous aurez du plaisir à le connaître; il vous montrera sa belle galerie de tableaux. Croyez-vous trouver une place à la chapelle Sixtine! — Je l'espère, en y arrivant un des premiers. — Si vous aviez eu le temps de voir Fesch, il vous aurait fait placer, mais il est un peu malade aujourd'hui: je crois même qu'il n'ira pas aux fonctions.—Je me ferai un devoir d'aller chez le cardinal Fesch après les fêtes de Pâques. — Oui, oui, il aura plus de loisir.

Elle me salua de la main; je m'inclinai en balbutiant quelques mots décousus de remerciemens. Son secrétaire, officier français de

beaucoup d'esprit et de belles manières, M. Robagli, qui était entré vers le milieu de notre conversation, m'accompagna jusqu'à la porte et me dit : — Eh bien ! comment l'avez-vous trouvée ? Je ne répondis que par les signes expressifs de l'étonnement et de l'admiration.

Délivré d'un bonheur qui m'était devenu cuisant, tant je suis faible pour supporter des crises de ce genre, je remontais lentement, et avec fatigue, la rue du *Corso*. En jetant au hasard les yeux sur l'angle de la rue *delle Murate*, je vis une affiche de spectacle. Elle annonçait la prochaine ouverture du théâtre *di Valle*, et l'opéra l'*Elixir d'amour*, de Donizetti. Pour la première fois de ma vie, je fus insensible à l'annonce d'une première représentation d'un opéra nouveau. C'était un autre spectacle, un autre théâtre qu'il me fallait. Par les rues sinueuses qui rayonnent du cirque *agonale*, je me dirigeai vers Saint-Pierre. Le jour était propice aux douleurs d'un grand

deuil : Rome portait un crêpe ; ses mille cloches étaient muettes ; son peuple courait aux églises, c'était le Vendredi-Saint. Le hasard ne pouvait mieux choisir mon jour : il me fallait toutes les lamentations des prophètes, tous les gémissemens de la mélopée hébraïque pour accompagner mes plaintes intérieures. Lorsque j'entrai à Saint-Pierre, un son lugubre de l'orgue répondit à ma pensée ; une voix chantait dans la chapelle du chœur, et, dans le cri de latinité sonore qui roula sous les voûtes, je distinguai ce verset mélancolique : *Elle pleure, et personne ne vient pour la consoler!*

LES

TOMBEAUX DES SCIPIONS.

Les Tombeaux des Scipions.

Un calessino nous emportait sur la voie Appienne : nous allions visiter les ruines du cirque d'Antonin Caracalla, propriété actuelle de M. Torlonia, banquier. L'héritage des empereurs romains est tombé dans les caisses de l'agio. Nous avions laissé à notre droite la pyramide de Caïus Sextius, les catacombes de Saint-Sébastien, les thermes d'Antonin, la ba-

silique de Saint-Paul. Nous traversions une campagne arrosée d'eau bénite et d'eau lustrale; campagne à double face, comme Janus qui la cultiva, païenne d'un côté, catholique de l'autre. Notre cocher sifflait l'ouverture de *Sémiramis*.

Comme je songeais au spectre de Ninus, le cocher suspendit son ouverture, arrêta ses chevaux; nous nous élançâmes sur la poussière appienne en jetant de tous côtés nos regards pour découvrir le cirque de Caracalla. Nous étions encaissés entre deux murs grisâtres, festonnés de lierre et de pampres; rien n'annonçait la grande ruine impériale, l'opulent domaine du Rotschild romain. « Où donc est le cirque? dis-je au cocher. — Bien loin encore, me répondit-il; je vous fais arrêter ici, parce que j'ai pensé que vous seriez bien aises de visiter les tombeaux des Scipions (*sepolcri de' Scipioni*). »

Bien que la langue italienne soit du latin en

putréfaction, elle a toujours un charme, une grâce, une mélodie, une solennité même qui enchantent l'oreille et le cœur, lorsqu'elle tombe d'une bouche romaine dans l'atmosphère de la voie Appia. Nous fûmes subjugués par cette phrase qui s'arrondissait avec cette appellation sonore des *tombeaux des Scipions*. Nous oubliâmes le but de notre course; la grande famille de l'Africain l'emportait sur Caracalla: nous remerciâmes le cocher : il ouvrit à notre gauche un portail délabré : il nous indiqua une allée à suivre, au bout de laquelle s'élève une ferme lézardée qui ressemble plutôt à un repaire de bandits qu'au mausolée des Scipions.

Cependant nous ne nous possédions pas de joie. Je disais à mes deux compagnons : « Savez-vous, mes amis, qu'il eut été bien malheureux de quitter Rome sans avoir vu les tombeaux des Scipions! Ces cochers sont des cicérone précieux. Maintenant, quels peuvent

être ces Scipions qui sont enterrés là ? Est-ce Publius Scipion, mort dans une embuscade avec son frère Cneïus ? c'est possible ; il est même probable que l'armée aura rapporté d'Espagne leurs corps, et qu'ils auront été déposés ici. Quant à l'Africain, son tombeau est à Literne ; mais son frère Lucius Scipion, qui s'est battu contre un Antiochus, doit reposer ici : nous trouverons sans doute à côté de lui Scipion Nasica, l'inventeur des clepsydres, et Scipion Émilien, qui brûla Carthage. Je crois même avoir lu quelque part que leurs cousins Tiberius et Caïus Gracchus ont été inhumés dans un tombeau de famille. Cela ne m'étonnerait point, car ces deux malheureux tribuns ont été massacrés tout près d'ici. Cette campagne funèbre, où nous sommes, serait alors le seul lot qu'ils auraient retiré de leur loi agraire : quelle leçon ! préparons-nous à voir la plus touchante collection de tombeaux qui soit dans l'univers. »

Ainsi parlant, nous étions arrivés devant la porte de la ferme tumulaire. Un être qui ressemblait à une femme nous y attendait ; à côté de ce fantôme sybillin pleurait une jeune fille de quatorze ans, couverte de lambeaux, de haillons, et d'une laideur incomparable. Dès qu'elles surent que *nos excellences* venaient visiter les tombeaux des Scipions, la jeune fille alluma nonchalamment trois petites bougies, en donna une à chacun de nous, et nous fit signe de la suivre dans une espèce de cellier qui n'était pas celui d'Horace ; il n'y avait qu'un tonneau vide, et des instrumens de vendange d'une haute antiquité.

« Est-ce bien ici, au moins, le tombeau de la famille des Scipions? demandai-je à notre guide. — Oui, monsieur, me répondit-elle, nous allons y entrer. »

Nous entrâmes, en effet, dans une grotte étroite et fort humide : nous en touchions les parois grasses à droite et à gauche ; le sol était

glissant; nos bougies ne nous donnaient qu'une clarté fort douteuse; j'interrogeai de nouveau la jeune fille : elle ne me répondit pas. « C'est une grotte de bandits, murmurai-je tout bas à mes deux amis; nous avons donné dans une embuscade, comme Publius et Cneïus Scipion, en Espagne. La passion de l'antiquité a toujours fait faire des sottises aux voyageurs. Nous sommes perdus; notre patrie n'aura pas nos os, comme l'a dit Scipion l'Africain, tout exprès pour nous. »

Et nous avancions toujours dans ce boyau souterrain; des ténèbres profondes étaient derrière nous; devant. la voûte s'abaissait toujours; l'eau suintait sur nos têtes. Nous ne comprenions pas cette étrange manie des Scipions, ces hommes si sages, qui rendaient les belles captives à leurs maris. ou qui passaient leurs nuits à causer astronomie avec Ennius. et qui se faisaient ensuite inhumer à cent pieds sous terre, au lieu d'avoir une belle pyramide

de marbre, comme Sextius, ou une tour superbe comme Crassus le Crétois.

« Verrons-nous bientôt les tombeaux? dis-je à la jeune sybille Elle s'arrêta, en se tournant vers nous; nos bougies firent étinceler ses grands yeux gris et ses joues empourprées du feu de la fièvre. Elle étendit son bras vers une cavité sombre, et dit d'une voix aigre : — *Ecco un sepolcro di Scipione.* Quel Scipion? — *Un Scipione!* — Mais lequel des trente? — *Non so.*

Nous penchâmes nos trois bougies sur le lieu désigné; il n'y avait ni tombeau, ni Scipion. La jeune fille nous dit que le Sarcophage était au Vatican; elle nous avait montré la place où était le tombeau.

Et elle se remit à marcher. A dix pas plus loin elle s'arrêta de nouveau, en répétant son *Ecco un sepulcro di Scipione.* Nous ne vîmes rien du tout; elle ajouta avec le même sang-froid, que le tombeau de cet autre Scipion était

à la galerie du Vatican. C'est toujours de cette manière qu'elle nous montra dix ou douze tombeaux absens. Il est vrai que nous découvrions quelquefois sur les murs des lettres hiérogliphiques, des caractères indéchiffrables, des *cn*, des *coss*, des *sc* : nous surprîmes aussi un monogramme S. P. Q. R. qui se cachait derrière un éboulement ; mais de tombeau. pas l'ombre. Ce souterrain a deux issues, nous en sortîmes sans avoir la douleur de revenir sur nos pas; nos bougies étaient près de s'éteindre quand nous revîmes la campagne et le jour.

La hideuse mère nous attendait à la porte : elle nous présenta sa main osseuse et brûlée, pantomime éloquente, et, en Italie, toujours comprise des voyageurs ; il était bien cruel de payer une promenade souterraine. et de récompenser une mystification ; il fallut pourtant se résigner. Nous donnâmes trois *pauls;* ce n'est pas pour les Scipions, dis-je à la mère,

c'est pour les trois bougies, qui ne valent pas trois baïoques. Je m'attendais à une explosion de remercimens.

— Trois *pauls!* s'écrièrent en duo la mère et la fille (et les furies de Virgile n'ont jamais été plus effroyables de colère), trois *pauls!* jamais nous ne montrerons pour ce prix les tombeaux des Scipions! On ne nous fait pas la charité à nous: nous sommes Romaines; les tombeaux des Scipions! trois *pauls,* vous n'avez pas honte, ô étrangers!

— Mais où sont-ils vos tombeaux des Scipions? leur dis-je en riant.

« Ils sont ici, répondit la mère dans tout le délire de la colère; ils sont ici! Oui, c'est écrit dans les livres; tout le monde le sait: vous êtes ignorans comme des étrangers; mais vous ne sortirez pas, vous paierez: voyons payez-moi. Nous ne montrons les tombeaux des Scipions que pour un écu; donnez-moi un écu.

Nous fûmes obligés d'user de violence pour

nous frayer un libre passage jusqu'à notre Calessino, stationné sur la voie Appia. Notre cocher qui dissimulait sous un maintien d'insouciance, sa complicité dans cette affaire, nous laissa exposés un quart-d'heure aux feux croisés de la mère et de la fille. Elles s'étaient penchées comme les harpies de Virgile, sur la muraille, et leur duo de malédictions, leurs anathèmes entremêlés de *pauls* et de Scipions, nous suivirent long-temps sur la grande route. Les chevaux du calèssino allaient le pas ; le cocher perfide ne voulait pas nous faire perdre une seule note de cet ouragan de syllabes italiennes, qui soufflait sur nous du tombeau des Scipions.

A notre retour du cirque d'Antonin, il nous fallut nécessairement repasser devant la ferme tumulaire des Scipions. Les deux mégères n'avaient pas quitté leur place ; elles nous avaient aperçus de loin dans notre calèche découverte. Cette fois nous enjoignîmes au co-

cher de passer au galop sous la batterie des malédictions. Le cocher souriait malignement en affectant de ne pas comprendre notre italien. Nous nous attendions à une grêle de pierres, sur cette même place où tant de martyrs ont été lapidés; nous fûmes assez heureux pour n'essuyer qu'un feu roulant de *pauli*, de *forestieri*, de *birbauti*, de *Scipioni* et de *sepolcri*, qui ne blessèrent aucun de nous.

Avant cette journée j'avais un culte secret pour la mémoire des Scipions; depuis je ne prononce ce nom qu'en frémissant. Quand je lis la bataille de Zama, ou la ruine de Carthage, ou la continence de l'Africain, je songe toujours aux trois bougies, aux deux sibylles, aux trois pauls, aux tombeaux absens; je suis même fâché qu'Annibal n'ait pas battu Scipion à Zama; je garde rancune au peuple de Rome, qui n'a pas lapidé le concussionnaire Scipion, lorsqu'au lieu de régler son budget des finances, il proposa aux sénateurs une pro-

menade au Capitole, pour rendre grâces aux dieux immortels, lesquels n'avaient rien à démêler avec les chiffres du budget. C'est ainsi que les haines s'établissent dans le cœur contre les hommes les plus vénérés, les plus illustres. Toutefois je serais désolé que la même cause amenât les mêmes effets pour d'autres voyageurs qui viendront, après moi, courir la voie Appienne, sous la conduite des cochers stationnés sur le *Monse Citorio,* devant la *Curia innocentiana;* ils sont tous payés par les mégères du tombeau des Scipions; à l'exemple des marins qui marquent d'un point, sur la carte un écueil nouveau qu'ils ont découvert, je signale aux touristes futurs la ferme des sibylles : c'est qu'il y a bien plus qu'une mystification à subir; on affronte une chance très probable d'éboulement comme aux catacombes. Il serait pénible, en cherchant un tombeau qui n'existe pas, d'être écrasé par la voûte et de creuser le sien.

LE VATICAN.

Le Vatican. — La Semaine sainte. — Le Forum.

Il n'est pas aisé, en France, de se faire une idée juste du clergé de Rome : d'abord cela intéresse fort peu de personnes; ensuite, celles qui peuvent y prendre quelque intérêt, sont forcées de s'en rapporter aux observations contradictoires des voyageurs; ceux-ci, le plus souvent, n'ont pas pris la peine d'étudier cette classe puissante, qui commence au souverain

pontife, et descend par mille échelons au prolétaire clérical qui dit sa messe pour avoir du pain, et n'en a que fort peu. En général, on reproche au clergé de Rome son fanatisme intolérant, son amour de la domination, sa cupidité, son ignorance. La philosophie du siècle dernier avait inventé des Romains pour ses tragédies, elle invente aussi des papes, des cardinaux, des prêtres pour ses libelles d'athéïsme et d'impiété; ce n'est pas qu'il n'y eut beaucoup à fronder, avec une certaine justice, mais dans cet immense redressement d'abus qui était la mission des encyclopédistes, il ne fut tenu aucun compte de tout ce qu'il y avait de sublime, de merveilleux d'incompréhensible autour de cette Rome chrétienne qui se constitua l'héritière de l'autre, et fit bien plus avec une tiare et une croix, pour la civilisation et les arts, que n'avait fait son aînée avec ses aigles et son épée de soldat. Dieu seul peut savoir quelles eussent été les destinées de Rome,

depuis dix-huit siècles, entre les mains d'un empereur, ou d'un roi, sous un gouvernement profane, ce que nous savons, nous, c'est que le reliquaire antique a été religieusement gardé; c'est que les nobles traditions d'Auguste et des Antonins ont été recueillies par les papes; c'est que Michel-Ange et Raphaël ont été reçus au Vatican, comme Zénodore et Apulius sur le mont Palatin. Dans les orgies d'une époque sanglante, ceux qui chantaient : *Allons*

Rebâtir le Capitole
Des débris du Vatican.

auraient détruit le Vatican, c'est incontestable, mais à coup sûr ils n'auraient pas rebâti le Capitole. Eh bien! Rome chrétienne a mieux fait, elle n'a rien démoli, elle a rebâti le Capitole, et fondé le Vatican; le Vatican c'est un

monde; le Vatican, c'est comme une planète inconnue, avec sa population de marbre, ses portiques de jaspe, d'agathe, de porphyre, sa basilique prodigieuse, ses fresques incomparables, ses galeries, ses jardins, ses cloîtres, ses terrasses, ses balcons. Si les grands artistes qui ont bâti le palais des Césars, les thermes de Dioclétien, le Panthéon d'Agrippa revenaient au monde, et qu'on leur dit, après leur avoir montré le Vatican : quels sont, depuis dix-huit siècles, les empereurs ou les rois connus qui auraient ainsi continué votre Rome? Les papes seuls pouvaient faire ce qui a été fait, répondraient les architectes d'Auguste, de Dioclétien, de Titus. En dehors de Rome, qu'est-il arrivé depuis Jésus-Christ? les hommes se sont massacrés, les empires se sont suicidés, les monumens ont croulé; on a inventé la poudre! lorsqu'il a fallu faire de l'art, on a copié Rome ; un art seul a été perfectionné ; la guerre, on en a usé avec délices, pen-

dant dix-huit siècles : toutes les chimères qui passent dans la tête de l'homme, ont été changées en cartels de nation à nation ; le sang a jailli de toutes les veines de l'univers. Rome seule a conservé sa noble quiétude d'artiste ; sans doute elle a eu ses mauvais jours, ses égaremens, ses paroxismes de persécution, ses heures de fanatisme ; il s'est rencontré des hommes sous la tiare ; mais à travers ces crises de religion, que de nobles et sublimes choses ! que d'admirables créations ! Chez les autres peuples, le sang et le crime sont restés sang et crime ; dans Rome chrétienne, toute période coupable s'est effacée sous un éblouissant rideau de mosaïque, de marbre et de rayons. Rome payenne se déchirait souvent ses propres entrailles, comme Caton : ce n'est pas le Tibre seul qui a *renversé les tombeaux des rois et le temple de Vesta,* le peuple-roi s'associait quelquefois au Tibre ; chaque cité moderne a des crimes de ce genre sur la conscience ; les

villes les plus civilisées ont démoli, en un jour, des monumens qu'un siècle avait bâtis; Rome chrétienne est pure de tels excès; elle a gardé ses vieux joyaux, comme ses jeunes richesses; elle a posé la croix sur les temples payens afin de les protéger. Quand elle fut saccagée au quinzième siècle, les Espagnols respectèrent le Panthéon d'Agrippa, parce que le Panthéon s'était fait catholique. Ces magnifiques débris, ces belles ruines qui couvrent le sol de Rome, ce n'est point Rome qui les a faits; il est venu de partout des gens qui tuaient et ravageaient, par plaisir; non point les Goths, les Huns, les saccageurs de Théodorie et d'Attila, ceux-ci ont seulement écaillé les colosses; mais d'autres qui avaient des noms chrétiens, et qu'un prêtre avait baptisés; d'autres qui suivaient un chef d'illustre lignée, un Bourbon, un connétable; un plagiaire d'Attila; que la malédiction des siècles soit sur lui! il courait le monde, le misérable! il allait ça et là, avec ses

Espagnols et ses lansquenets, race stupide! il pillait, violait, égorgeait; peu lui importait la nation et le pays, pourvu qu'il tirât des coups de canon, et qu'il but du sang! Un jour, il eût une fantaisie : il s'ennuyait le connétable; il se dit : Allons brûler Rome; j'en aurai pour six mois de plaisir : allons : et il vint camper sur le Tibre; il ouvrit une tranchée devant Rome, comme devant une ville ordinaire; il pointa ses couleuvrines contre les saints remparts; ses boulets tombaient en pluie sur les portiques, les cirques, les basiliques, les colisées; Rome l'attendait à l'assaut; Rome n'aurait pas été la ville des miracles, si elle l'eut laissé vivre après tant d'affronts soufferts; une balle, la balle la mieux méritée qui ait jamais cassé un front vil, l'étendit mort sur la brèche; son habit blanc lui servit de suaire; il avait bien choisi sa toilette d'assaut. Mon sang marseillais bouillonne d'orgueil, quand je songe que nos vieilles mères phocéennes l'ont chassé à coups de

fourche sur leur boulevard, ce connétable de bandits! les voilà ceux qui ont mutilé Rome; elle, la ville deux fois sainte, a toujours eu du respect pour elle; elle n'a fait que soigner ses ruines, ses ossemens, sa poussière, et tout à côté des ruines, elle a bâti. Oui, les papes ont eu la soif des richesses, mais l'or de la chrétienté ne s'est pas tout dépensé dans les bacchanales des Borgia; cet or a payé tout le marbre, tout le porphyre qu'on a ciselé dans le monde; il a fait de beaux loisirs, de douces existences à des artistes immortels; il a été prodigué en échange de tous les chefs-d'œuvre accomplis depuis deux mille ans. Les basiliques de Trajan et d'Antonin le pieux s'étant écroulées, ce sont les pontifes qui les ont rebâties sous d'autres invocations; la basilique s'est retrouvée dans Saint-Jean de Latran, dans Sainte-Marie-Majeure, dans Saint-Paul, avec ses colonnes de porphyre, et sa charpente de cèdre, dans Saint-Pierre, qui a épuisé

Carare et Puros. C'est l'or de la chrétienté qui a fouillé la villa d'Adrien, ce grand cimetière de statues, la terre du Forum, toute pleine de reliques; le vallon du Capitole au Palatin, et la vase limoneuse du Tibre où se rouillent encore tant de trésors. Les papes ont continué l'œuvre des consuls et des empereurs, ils ont rouvert aux sources des montagnes leurs aqueducs triomphaux; ils en ont soudé les lignes ils ont creusé mille réservoirs, et fait jaillir mille fontaines; ils ont changé la place Navone en cirque naval, comme une antique Naumachie; ils ont fait tomber la source Pauline du sommet du Janicule, et l'*eau vierge*, du pied du Quirinal, cette eau de Trèvi, qui se roule et retentit comme un torrent : jamais la pensée d'un peuple expirant ne fut mieux comprise par un peuple héritier. Rome avait cherché la civilisation sous les Tarquins elle avait trouvé la tyrannie d'un seul : sous les décemvirs elle avait trouvé la tyrannie de dix; sous la répu-

blique, la tyrannie de tous. Guerre au-dehors ou au-dedans; guerre de plusieurs siècles, et pour champ de bataille, l'univers connu ; ni le bonheur ni la civilisation ne sont là, Auguste et les Antonins les cherchèrent ailleurs ; je ne sais ce qui fut arrivé, si Brutus eut été vainqueur à Philippes, mais assurément nous n'aurions pas eu le panthéon d'Agrippa, cette sublime page d'architecture, qui résume les deux plus hautes pensées d'une époque: elles ont été devinées et recueillies par les papes, ces successeurs d'Antonin-le-Pieux, Antonin le souverain pontife, Antonin le créateur des monumens; partout, Rome impériale, ou Rome chrétienne, nous crient : la civilisation c'est le culte de la religion et des beaux-arts.

Le Vatican s'est donc montré le digne héritier du Capitole; les papes ont continué les Antonins; Rome chrétienne n'a répudié, dans le legs de sa mère, que le culte des faux dieux. Elle n'a pas brûlé son encens aux pieds des

statues divines, mais elle a respectueusement exhumé toute cette mythologie de marbre, et l'a inaugurée dans de nouveaux temples, où l'admiration de l'artiste remplace l'eau lustrale du païen. Les grands dieux de l'Olympe, mutilés au prétoire, par les martyrs, en face de Festus et d'Hiéroclès, ont été reportés en triomphe au Capitole catholique. Jupiter Stator a échangé sa foudre contre les clefs de Saint-Pierre, et les pèlerins ont usé ses pieds de bronze en les baisant. Rome chrétienne a souvent été ingénieuse, pour s'excuser à ses propres yeux de cette protection qu'elle donnait aux monumens ou aux simulacres de ses anciens persécuteurs ; on est attendri aux larmes en lisant une magnifique inscription gravée sur marbre, au Colysée : là, par un subterfuge sublime, Rome papale répond victorieusement à ceux qui l'accuseraient de prendre trop de soin de l'édifice païen : Clément X leur dit, dans un latin digne du siècle d'Au-

guste : « Oui, je viens prêter secours aux murs croulans du Colisée ; oui, je veux soutenir ces murs impies qui tombent, de peur qu'elle ne tombe aussi avec eux, la mémoire des martyrs qui ont arrosé de leur sang l'amphithéâtre de Flavien : *ne fortitudinis martyrum excideret memoria.* » Ainsi, la ville sainte et la ville artiste ont satisfait en même temps à leur foi et à leur goût. Si des murs gigantesques de briques montent, à la voix des papes, pour étançonner le colosse de Titus, ne croyez pas, au moins, que ce soit par intérêt pour ce monument impie, c'est pour perpétuer à jamais la gloire des chrétiens livrés aux tigres ou aux gladiateurs. En attendant, rassurez-vous, artistes profanes, le Colisée ne s'écroulera pas. Bien plus, les papes ont ouvert à tous ces dieux vaincus une vaste hôtellerie, tout à côté de la chaire de Saint-Pierre. Le Vatican, c'est l'Olympe et le ciel ; pour arriver au souverain pontife, il faut traverser les appartemens des

dieux immortels. C'est encore comme au temps antique, où le roi du Latium accueillait Saturne exilé. Junon Lacinienne, Vénus pudique ou impudique, Cérès qui préside aux moissons; le dieu de Claros, l'amour enfant, la triple Hécate, Pan et Bacchus, ces inventeurs des fêtes libres, toutes les divinités, tous les héros, toute l'Iliade personnifiée règnent au Vatican, par la grâce des vicaires du Christ. Et quelle magnifique hospitalité! quel luxe de portiques! quelle profusion de marbre! Que de salles! que d'air! que de lumière! Une vie d'homme se passerait à parcourir cet Olympe. Si toutes ces statues recevaient le feu de Prométhée, elles déborderaient, comme une armée de géants, sur la place de Saint-Pierre. C'est tout un peuple de marbre qui habite le plus silencieux des palais, et le remplit d'un éclat, d'une gloire, d'une majesté qu'aucune cour vivante n'a jamais donnée aux satrapes de l'orient. Au fond de ces portiques, de ces corridors, de ces gale-

ries, dans un coin reculé de ce labyrinthe de marbre, de jaspe, de porphyre, on trouve une salle dépouillée, et modeste d'humilité chrétienne; là est assis un vieillard sur une chaise de bois; c'est le pape; comme un de ces hommes riches et hospitaliers des anciens jours, il a cédé aux étrangers toutes les magnificences de sa maison, et s'est retiré dans la grange avec ses serviteurs.

Il faut avoir le cœur mal fait pour ne pas déposer sur le seuil du Vatican toutes ces mesquines idées que nous donna une éducation nommée philosophique. Les immenses services que les papes ont rendus aux beaux-arts, parlent ici avec tant d'éloquence, qu'on se fait chrétien volontiers, tout en sacrifiant aux Dieux. Pour moi, je fus facile à la conversion; je suis descendu du Belvédère peur entrer à la basilique, lorsque l'heure des offices sonnait; après avoir contemplé l'Apollon isolé à la rotonde du Vatican, j'allais écouter les psaumes

de David dans la nef de Saint-Pierre. Au Vatican, l'artiste est aisément chrétien : il se réconcilie de bon cœur avec l'Église ; car tous les chefs-d'œuvre qui l'entourent et le ravissent appartiennent à l'Église, et font corps avec elle. Ainsi préoccupé de toutes ces idées, je puis dire que j'entrai à Saint-Pierre sans aucune prévention contre les papes, le clergé, les cérémonies ; j'étais prêt au recueillement ; j'avais oublié tout ce qu'on a dit et écrit en France, au siècle dernier, et depuis : je prenais au sérieux la semaine sainte, avec toute la ferveur d'un croyant ; et j'entrai, en répétant comme le centurion : « Celui-là est véritablement le fils de Dieu. »

Cela dit, je puis parler sans crainte d'être taxé d'irréligion et de mauvaise foi.

La basilique de Saint-Pierre a été décrite par tous les voyageurs ; aucun n'a pu en donner une idée juste à ceux qui ne l'ont point vue ; c'est toujours ainsi pour les descriptions ;

le beau tableau de Giampolo Panini en dit plus sur Saint-Pierre que tous les vers du poète, la prose du touriste, le récit du pèlerin : ce tableau est au Louvre, dans un angle du grand salon, à gauche, en entrant. Placez-vous à six pas, roulez votre main en lorgnette, et regardez-le, vous verrez Saint-Pierre, et vous ne lirez pas madame de Staël. Tous les voyageurs se récrient d'admiration sur ce singulier jeu d'optique, qui ne permet de juger de l'immensité réelle de cet édifice qu'en le visitant dans tous ses détails. Au premier abord, disent-ils tous, Saint-Pierre n'étonne pas ; tout y paraît de proportion ordinaire ; ce n'est qu'en avançant qu'on s'aperçoit de son incomparable grandeur. Cela est malheureusement vrai ; c'est la plus sévère critique qu'on puisse faire de cette basilique. Voilà une étrange méprise d'architecte ! bâtir un monument si vaste qu'il paraîtra petit ! C'est le contraire, il me semble, qu'on aurait dû tenter.

Dans les choses de l'art, la grandeur ne se mesure pas à la toise ; les Romains d'Agrippa le savaient bien ; aussi le Panthéon, qui serait à peine une chapelle de Saint-Pierre, paraît-il aux yeux de l'artiste plus grand que cette basilique. Est-ce bien la peine d'établir des proportions colossales pour amener un résultat pareil? En entrant au Panthéon, le voyageur se récrie sur la grandeur imposante de cette merveilleuse rotonde ; ce n'est qu'en le visitant que le cercle d'architecture nous semble étroit. Dans nos belles églises de France, l'architecte a bâti l'infini ; les lignes, les spirales, les voûtes, les piliers, les ogives, tout cela monte, s'enlace, court, serpente, avec des allures indéterminées ; tout cela va se perdre dans les nefs lointaines et sombres qui tournent et s'abîment derrière l'autel, sans que les yeux puissent s'arrêter en les suivant. Madame de Staël, qui ne s'est jamais peut-être agenouillée à Notre-Dame de Paris ou de Rouen, nous dit

qu'en entrant à Saint-Pierre, sa première pensée fut d'adorer Dieu dans le plus beau de ses temples ; cette pensée n'est pas commune à tous les voyageurs ; l'étonnement et la curiosité vous attendent à Saint-Pierre, la pensée religieuse n'arrive que long-temps après, si toutefois elle arrive. On marche de la porte, vers le pilier de droite, pour prendre de l'eau bénite, et l'on oublie l'eau bénite pour admirer les gigantesques enfans qui soutiennent le bénitier ; on joue avec ces enfans, on rit de surprise avec eux ; on compare ses mains avec les leurs ; les joyeux voyageurs s'attroupent et font des plaisanteries sur ces anges ; on rit encore, on parle haut ; tout est permis à Saint-Pierre, hormis de prier Dieu. Après, on arrive devant les lions de Clément XIII, et chaque visiteur tient au plaisir de fourrer son poing dans la gueule béante du lion éveillé, et de caresser le lion endormi ; et chacun dit : Quels lions ! de qui sont ces lions ? —Une voix

répond, de Canova. On va s'agenouiller devant l'autel, une autre voix dit : ce baldaquin est haut comme la colonne Vendôme à Paris; alors on ne s'agenouille plus; on dit : c'est impossible! — Oui, monsieur, comme la colonne Vendôme. — Mais attendez, mais oui, cela se pourrait bien.—Cela est. Un sacristain passe, et vous montre Sainte-Véronique, on est tout disposé à prier la sainte fille ; cette statue a quarante pieds de haut, dit le sacristain. — Quarante pieds! — Oui monsieur, et ces cierges de cire jaune que vous voyez là, devinez le poids de chacun? — Deux livres? — Quinze, monsieur. — C'est étonnant. — Avez-vous vu la chaire de Saint-Pierre? — Pas encore. — La voilà dans le chœur, remarquez bien cette mître, elle est de votre taille. On va voir la mître : chemin faisant, on rencontre le mausolée de Paul III, toujours entouré d'Anglais qui regardent amoureusement la statue de la justice : il y a une histoire sur cette jus-

tice : on vous raconte l'histoire, tout bas, c'est scandaleux. La pensée de mort qui monte de ce sarcophage ne jette personne en recueil-'ement : l'église est pleine de tombeaux, mais ils n'ont rien de lugubre, on s'asseoit devant pour causer et rire. L'autel est entouré d'un triple rang de curieux ; personne ne p. ie ; on compte les lampes d'argent qui brûlent sur le tombeau du chef des apôtres : il y en a cent douze ; on inscrit ce chiffre sur son album. Le pavé retentit continuellement sous les pieds d'une foule bruyante qui va et vient regardant, s'étonnant, mesurant et vociférant la joie dans tous les dialectes de l'Europe. Cette basilique ressemble plus au temple d'un Dieu, qu'au temple de Dieu.

S'il est un jour de l'année où Saint-Pierre, doit inspirer du recueillement, c'est le vendredi saint. Hélas ! la cérémonie s'est réfugiée dans l'étroite chapelle du chœur, et le reste de l'immense église est abandonné aux voya-

geurs, dont les deux tiers au moins sont Anglais, selon l'usage. Je m'étais fait une joie d'assister à *ténèbres*, dans Saint-Pierre; je cherchai long-temps le coin obscur où des chantres invisibles psalmodiaient les psaumes de la semaine sainte. Le clergé remplit la chapelle; une centaine de curieux, se pressent contre la grille, et regardent l'orgue : impossible de s'abandonner au touchant esprit de ces poétiques offices. La religion n'est majestueuse que dans les petites églises: je regrettais ces modestes chapelles, où j'avais entendu, enfant, les lamentations de Jérémie, entrecoupées des lettres mystérieuses de l'alphabet hébreu : je regrettais le choriste qui chantait le *benedictus* sur un air qui fait pleurer, lorsque l'ombre du soir descendait dans le sanctuaire, et qu'un seul cierge brûlait au candélabre noir. A Saint-Pierre, je ne ressentis rien de mes anciennes émotions ; je me mêlai à l'indifférence générale. Les gémissemens de l'or-

gue, les plaintes du prophète, les douleurs de Sion, la désolante histoire de Jérusalem, toute cette épopée solennelle des jours saints courait comme un son vide et prolongé sous les nefs de la basilique, et ne trouvait que des cœurs froids, comme les simulacres sans nombre, assis sur les tombeaux voisins. Parfois, je croyais me promener à la Bourse de Paris, quand la hausse ou la baisse, arrache à la foule des murmures, des cris, des acclamations. A chaque instant une famille anglaise fesait irruption dans la grande nef; vieillards, enfans, dandys, généraux et colonels en uniforme, dames et demoiselles, grooms chargés de pelisses; ils se jetaient tous dans les mains de leurs compatriotes; avec des éclats de rire et de joie, des fracas de bottes, des sifflemens guttureux, des explosions d'amitié britannique, comme on n'en a jamais entendus, dans leurs rencontres à Hyde-Parck. Chaleureuse influence du ciel du midi! les dames s'asseyaient

sur les plians, en tournant le dos à l'autel ; les gentilshommes se renversaient nonchalamment sur l'orteil d'un ange, sur la griffe d'un lion ou le cordon saillant d'un pilastre, comme sur un sopha de boudoir et causaient avec tout le fracas du club, ou lisaient les gazettes du jour, sans se douter que Jérémie se lamentât dans la chapelle du chœur. On aurait dit que tout l'état-major de l'armée anglaise s'était fait un impie devoir de venir insulter au culte catholique, dans la capitale de la chrétienté, le jour même du vendredi saint. C'était un torrent d'épaulettes et de plumes de coq qui roulait de l'autel au bénitier, et remontait encore, et se mêlait à des flots de pèlerins, de prêtres destitués, de moines échappés du couvent. Si l'on eût demandé à quelque âme candide, Saint-Pierre appartient-il au pape? elle aurait répondu. Non, aux Anglais. Comprenez-vous le bonheur de ces huguenots qui envahissent la basilique pontificale, y tiennent garnison comme dans une colonie, et couvrent de leurs

cris la voix de l'orgue, la voix du choriste, les gémissemens du prophète-roi? Quel vendredi saint! quelle semaine sainte! je n'ai rien vu, dans ma vie, de plus étrange. Je cherchai dans l'armée qui remplissait l'église, un seul visage qui parût affecté de cette étrange profanation; toutes les figures rayonnaient de joie; toutes jetaient des nullités à l'air, toutes les oreilles paraissaient fermées à la cérémonie; c'était un délire universel : la promenade ondulait, comme aux Tuileries, sur douze sillons tracés; pourtant la soirée était belle, au dehors, à la ville Borghèse, à *Monte-Pincio*, ou même sur la place de Saint-Pierre; mais la *fashion* tenait à honneur de s'étouffer dans l'église, et d'écraser sous le poids de l'orgueil britannique, les superstitions papistes du vendredi saint. Enfin je découvris un étranger, dont la pensée s'associait à la mienne. il était appuyé contre un pilastre, les yeux dévotement tourné vers la chapelle, et pâle, abattu, désenchanté : je le reconnus: c'est un homme de bien et de foi:

son nom latin a figuré avec un certain éclat parmi les noms des législateurs de la restauration. Lui aussi était venu dans toute la candeur de ses rêves catholiques, assister en pèlerin, aux offices de la semaine sainte ; que voyait-il? un *raoût* anglais, dans la plus belle et la plus vaste salle de l'univers : la désolation de mon noble compatriote se trahissait dans tous ses mouvemens ; il ressemblait à un homme qui vient de perdre sa suprême illusion, et qui désespère de tout. Mes yeux se rencontrèrent avec les siens, au moment où le dernier verset du *Benedictus* tombait comme un anathème sur cette multitude folle et désœuvrée: et je l'entendis répéter avec un sourire amer : *Mon Dieu, illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres, et à l'ombre de la mort, et conduisez leurs pas dans le sentier de la paix* *.

* *Illuminare his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent, etc., etc.*

La mer, dans un jour de tempête, est moins bruyante, sous les falaises de Douvres, que cette foule orageuse, protestante, lorsque le dernier son de l'orgue expire avec le dernier verset dans la chapelle du chœur; toute l'Angleterre aristocratique couvre l'escalier immense de l'église, et s'éparpille à droite et à gauche vers les colonnades, où mille équipages stationnent et attendent les opulens étrangers. Insensiblement, la basilique se fait déserte et silencieuse; les prêtres regagnent la sacristie; les pèlerins circulent avec liberté, font leurs stations pieuses, baisent les pieds de la statue de saint Pierre, et les essuient après avec leurs fronts. Le recueillement arrive quand l'office est terminé; la foule n'était venue que pour troubler la cérémonie, sous prétexte de la voir : plus de cérémonie, plus d'Angleterre. Le scandale est renvoyé au lendemain: trève est donnée à Dieu pour vingt-quatre heures; l'ambassadeur britannique lui fait ce

doux loisir. Au reste, l'office du lendemain ne se célèbre qu'avant midi; l'aristocratie voyageuse dort encore dans ses hôtels du *Corso*, de la place du peuple, de la place d'Espagne. La cérémonie du *Lumen Christi* et de l'eau pascale n'attire qu'un petit nombre de curieux et point de dévots; le clergé la mène lestement : on bénit aux fonts baptismaux de grands bouquets de fleurs, J'en demandai un à l'abbé qui les garde, il me le refusa; je lui montrai cinq francs, il me le vendit. Une procession assez peu décente accompagne le *cierge pascal* de la chapelle baptismale au Chœur, là où va se célébrer la messe du samedi saint : tout cela est froid, et d'une physionomie coutumière et indolente C'est un drame qui se dénoue sans bruit, sans intérêt. Ce feu nouveau qui vient de se rassurer au phosphore chrétien, est pâle comme une flamme qui va s'éteindre. On dirait que Dieu s'en va, que la religion meurt, que la grande basilique de marbre n'est

que la pompeuse tombe où le dernier pape s'apprête à inhumer le Catholicisme agonisant. Je suivais les prières de la messe avec une inquiétude dont je n'aurais pu me rendre compte; j'attendais le *Gloria in excelsis,* ce chant d'exaltation qui dit à l'église de rejeter le linceul de la semaine sainte, et de reprendre la robe de l'épouse : avant qu'il fut entonné, je courus sous la colonnade extérieure pour assister au réveil de Rome. La place était inondée de pauvres villageois, bariolés de costumes aux mille couleurs : ils attendaient aussi quelque chose qui allait se passer dans l'air. La ville était silencieuse: le soleil, couvert de nuages gris: à ma gauche, le Vatican ressemblait à un palais désert, à un sépulcre babylonien. Tout à coup la porte de la basilique s'ouvre, et le *Gloria in excelsis* éclate avec le mugissement de l'orgue dans la chapelle du chœur. Aussitôt la cloche de Saint-Pierre donne le branle à toutes les cloches de la ville sainte; les gardes pon-

tificaux arborent le gonfanon au grand escalier de la colonnade; l'artillerie du château Saint-Ange salue le drapeau vénéré: le peuple tombe à genoux et prie. Ce moment est court, mais bien beau : c'est la résurrection de Rome catholique; et la semaine sainte n'aurait-elle que ce moment à offrir au pèlerin, ce serait assez pour ne pas regretter le voyage. C'est encore un beau spectacle le lendemain, lorsque le pape, seul debout sur cent mille chrétiens agenouillés, donne sa bénédiction à la ville et au monde. Cela vaut mieux que la *Luminara* et la *Girandola*, divertissemens de bruit, de feux follets, de fumée sulfureuse; hochets brillans qu'on jette au peuple de la moderne Rome, qui ne demande aujourd'hui au César du Vatican que des feux d'artifice et du pain.

Deux momens dans une semaine, c'est pourtant bien peu: car je ne prends ici dans les choses du culte que la plus simple et la plus majestueuse expression de leur poésie, que leur

chaste et secret parfum, leur intimité touchante, révélée à bien peu d'élus, inaperçue pour la foule. Le reste est si pompeux que je ne l'ai point vu; j'étais ébloui, j'ai fermé les yeux. Le pape m'a paru sublime, lorsqu'il s'est montré au balcon de Saint-Pierre, abrité du soleil par un dais de toile. Je n'ai pas osé lever mon regard sur lui, lorsqu'on le portait en triomphe sous les éventails de plumes de paon, avec un grand concours de cardinaux dorés et de brillans hommes d'armes. J'aime mieux la grave mélopée hébraïque des Lamentations que le *Miserere* de la chapelle Sixtine; les *Soprani* me font pitié. Je n'ai jamais compris la gloire que retire la religion à dresser dans une basse-cour ces scandaleux artistes. Je trouve assez étrange le scrupule religieux qui interdit aux femmes le chant du *Miserere*, pour l'abandonner exclusivement à des hommes qui ne le sont pas. Il est bien triste de penser que le culte romain avec tous ses trésors de poésie cherche son pro-

fit dans le scandale et les colifichets : il est vrai que cent mille étrangers accourent de partout pour assister aux fêtes profanes de la semaine sainte, et qu'ils resteraient chez eux, si l'on supprimait le *Miserere*, les *Soprani*, les plumes de paon, les lansquenets, le feu d'artifice et la *Luminara ;* Jérémie chanterait dans le désert, et Rome pleurerait comme Jérusalem. Cela est très vrai, selon les calculs d'administration locale; mais on doit toujours déplorer cette nécessité qui associe les mystères de la foi aux spéculations du négoce : car c'est ainsi qu'on arrive à la dernière semaine de la religion.

Il y avait un Vatican aussi là-bas. de l'autre côté du Tibre, Rome chrétienne ne s'en souvient plus. Il y avait un palais qui donnait son nom à la colline: un palais de marbre, tout rempli de statues, tout étincelant de mosaïques, tout illustré de fresques : c'était le Vatican des Césars. A ses pieds, se déroulait aussi une place ombragée d'une forêt de colonnes,

avec beaucoup d'obélisques et de fontaines. L'éternité ne semblait pas avoir assez de temps pour jeter bas ce palais, ces colonnes, ces obélisques. En sortant de Saint-Pierre, j'ai couru à ce mont palatin, le palais est devenu ruine; j'ai cherché la ruine, elle n'existe plus. Au bas, j'ai cherché le forum aux cent temples; c'est comme un grand chemin planté d'arbres rabougris, et couvert d'une poussière grisâtre. Ce sont les monumens tombés en dissolution qui ont fait cette poussière; il y en a trente pieds de profondeur, tant elle est amoncelée! Par intervalles, on a creusé des espèces de puits au fond desquels on aperçoit l'antique voie triomphale. Que de couches de terre sur cette voie! çà et là deux ou trois colonnes sont restées debout, comme quelques soldats survivent à une armée détruite, pour annoncer le désastre à ceux qui ne voudraient pas y ajouter foi. Eh bien! après l'office de la semaine sainte, après le *Miserere* de la chapelle Sixtine,

après l'invasion anglaise au Vatican, si l'on vient traîner sa mélancolie au forum, il semble que le temps n'est pas loin où la ruine chrétienne servira de pendant à la ruine impériale, où l'on cherchera Saint-Pierre sur le Vatican, comme on cherche Jupiter sur le Palatin; que Dieu et les dieux fassent mentir ce présage! Quel malheur pour moi si je disais vrai! Hélas! j'ai déjà vu des compatriotes de lord Elgin qui brisaient à coups de marteau les colonnes extérieures du Panthéon, et le peuple romain, qui vend des légumes sur cette place, les regardait faire et riait. Le culte de la religion et des arts a fleuri dix-huit siècles à Rome; les portes de l'enfer auraient-elles enfin prévalu contre lui? L'avenir répondra à nos enfans, et peut-être à nous.

LES ITALIENS DE ROME.

Les Italiens de Rome.

Il n'y a plus de peuple romain, dans le sens antique de ce mot. La politique des papes a dépaysé le Romain dans Rome : elle a mis le *Campidoglio* sur le Capitole et le *Campo-Vaccino* sur le Forum. Presque toutes les vieilles et célèbres dénominations ont disparu; celles qui subsistent encore forment un contre-sens avec la localité qu'elles désignent. C'est partout la

même différence relative qui existe entre le latin et l'italien, Sainte-Marie-Majeure et le Panthéon, un consul et un cardinal, le conclave et le sénat.

Un soir, je me promenais dans cette calme rue Saint-Théodore qui commence au Forum et conduit à l'Arc-de-Janus. J'étais au pied du Palatin; l'Aventin n'était pas éloigné. J'arrêtai un Romain au passage, et je le priai de m'indiquer le mont Aventin. L'Italien me regarda en répétant, *monte Aventino* de l'air d'un homme qui cherche dans ses souvenirs; puis il sourit, secoua la tête et me dit que le mont Aventin n'existait pas, et je voulais sans doute parler de *monte Testaccio* ou *monte Pincio*. J'insistai, il me salua poliment et me quitta.

Je m'approchai d'un vieillard qui était assis sur un banc de pierre devant la petite église Saint-Théodore : il paraissait le doyen de la région Palatine. Je lui fis la même question; il me pria de répéter le mot *Aventino*. Ah !

monte Palatino, me dit-il, le voilà, en me désignant les jardins Farnèse. Non, non, répliquai-je, *monte Aventino*. Il m'affirma que je me trompais, et qu'il n'y avait point de mont Aventin à Rome. Je bornai là mes questions. Peut-être aurais-je toujours obtenu les mêmes réponses au pied de ce mont populaire, si célèbre dans les fastes de la république. Ainsi le peuple de Rome se souvient du mont Palatin, le mont des patriciens et des empereurs. Il a oublié l'Aventin, cette colline qui lui fut sacrée, cette citadelle où il dictait ses lois aux consuls et au sénat par l'organe de ses tribuns.

J'ai vu quelquefois le peuple de Rome assemblé sur la place Montanara, le dimanche : c'est là qu'il tient ses comices : il est fort gai, sous ses haillons ; il rit, il chante, il est heureux. Là un grand nombre de citoyens romains se rasent mutuellement, en plein air, et suspendent le linge de leur toilette aux murailles du

théâtre de Marcellus ; ils sont au pied du Capitole et du Palatin ; ils sont assis sur les ruines du *Proscenium*, où *Princeps*, joueur de flûtes, s'inclinait devant les applaudissemens de la noblesse romaine et de l'empereur. Tout cela ne les touche guère : ces pierres sont mortes pour eux. Des mâsures lézardées sont greffées sur le théâtre impérial, comme des plantes parasites sur le vigoureux tronc d'un chêne émondé ; aux lucarnes flottent des haillons et s'allongent des têtes sibyllines, qui regardent passer le rasoir de main en main, à l'assemblée du peuple-roi. La toilette finie, les plus opulens jettent avec fierté sur leurs épaules le manteau séculaire, meuble de famille, qui, de pièce en pièce, remonte à la toge ; ils sourient à la beauté de leur ciel ; ils respirent avec délices l'air frais qui vient du Tibre voisin ; ils passent sur le sol où s'éleva la porte triomphale des murs de Servius, et vont s'agenouiller dévotement à l'église de Sainte-Ma-

rie-du-Portique ou de Sainte-Marie-de-la-Consolation.

C'est un peuple fort répulsif au travail, et, sur ce point, il n'a pas dégénéré des républicains, ses aïeux. Malheureusement il ne lui est plus donné de désigner la nation du monde qui aura l'honneur de le nourrir. Les magnifiques greniers, où s'entassait le blé de la Sicile, n'existent plus que par fragmens sur la carte de marbre incrustée à l'escalier capitolin. Aussi ce bon peuple a pris bravement son parti ; il ne fait rien, et trouve le secret de ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'il se contente de peu, comme le rat d'Horace, *contentus parvo* : la friture le sauve ; si la friture n'existait pas, le pape entendrait rugir l'émeute, l'Aventin serait retrouvé, la religion périrait peut-être : à quoi tiennent les grandes choses! Le lazzarone romain qui veut manger, ne perd pas son temps à lire l'apologue d'Agrippa ; il allonge la main à la porte d'un cardinal. Trois baïoques suffi-

sent à la générosité du cardinal et au besoin de l'indigent Le lazzarone court au *Frigittore*, et il achète son dîner. Repu, il s'abreuve à la première fontaine, les fontaines ne manquent pas; Trevi désaltérerait l'univers. Après, il se donne un doux sommeil, une sieste voluptueuse, sur une couche de briques dans le palais des Césars.

Le *Frigittore* est le sauveur de Rome; il mérite une statue au Capitole. Aussi la reconnaissance du peuple entoure éternellement l'autel du *Frigittore;* c'est un concert d'hymnes et de bénédictions. Le peuple romain a cessé d'être ingrat; aujourd'hui il environne d'amour ceux qui se dévouent à son bonheur. Si Camille et Scipion, au lieu de vaincre Brennus et Annibal, s'étaient faits *frigittori* au Forum, ils ne seraient pas morts en exil. Un de ces cuisiniers de carrefours a porté si haut, dans Rome, l'art de la friture populaire, qu'il a mérité le nom de *grand;* c'est la ville éter-

nelle qui le lui a décerné. Son échoppe s'élève sur une petite place dont j'ai oublié le nom, mais que je puis signaler aisément aux voyageurs ; elle est voisine de *Buon Governo* et de la *Piazza Madama*. Cette merveilleuse échoppe est toute tapissée de sonnets dédiés *al gran frigittore;* c'est le panthéon de la friture : j'ai lu ces sonnets, et je les préfère à ceux de Pétrarque. Tous les poètes de Rome ont concouru à cette poésie monumentale ; aussi, chaque pièce est empreinte d'un caractère particulier de composition. Jamais roi n'a été loué comme ce *gran frigittore :* on a épuisé en son honneur toutes les formules de l'enthousiasme. Quelquefois des improvisateurs passent et achètent du poisson frit qu'ils mangent sur place ; et quand ils sont rassasiés, ils lancent au *gran frigittore* une nuée de sonnets inédits, qui sont recueillis pieusement et placardés, en lettres manuscrites, sur les autels fumans du dieu nourricier. La lecture de ces sonnets donne de

l'appétit ; quand on en a lu quelques-uns, il est impossible de passer outre sans goûter le poisson du *gran frigittore*. Un matin, j'en ai déjeûné ; j'ai compris alors l'enthousiasme populaire, et, à mon tour, j'ai composé un sonnet que le *gran frigittore* a daigné accueillir, et qui s'est noyé bientôt dans l'océan poétique de ce temple oléagineux. Cet artiste n'a point de rivaux ; il est roi ; mais les *frigittori* subalternes sont très-nombreux ; ils parfument les rues populeuses qui avoisinent le pont Saint-Ange ; leur feu brûle éternellement ; les femmes des *frigittori* ont continué les vestales ; c'est la seule institution de Numa Pompilius qui n'ait pas dépéri.

Comme il est fort aisé d'aborder ces restaurans si économiques, et qu'ils suffisent à la sobriété du peuple, le peuple, ainsi que je l'ai dit, travaille peu, ou même il ne travaille pas. L'étranger habitué au fracas industriel de nos rues civilisées, s'étonne, à chaque pas, de ce

silence tumulaire qui règne dans les quartiers indigens de Rome. Le seul *Corso* laisse apercevoir quelques velléités de commerce. Aussi je détestais le *Corso*. On ne se croit plus à Rome, lorsqu'on peut lire sur une enseigne : *Madame Desprez marchande de modes de Paris*. Je cherchai long-temps un chantier pour voir le peuple romain au travail. Enfin je trouvai le *forum;* là quelques centaines d'ouvriers faisaient le semblant de travailler aux fouilles. Si les aïeux avaient mis autant de nonchalance à bâtir les monumens que les neveux en mettent à découvrir leurs ruines, le Colysée n'aurait pas dépassé l'entresol. Rien de plaisant à voir comme cette lente procession de travailleurs qui brouettent la terre de la *via sacra*, pour mettre à nu le chemin triomphal qui menait au Capitole. Ces ouvriers ont une gravité consulaire : la plupart travaillent drapés de manteaux ou de carricks à trois collets : ils défilent majestueusement devant l'arc de Sep-

time Sévère, le temple de la Concorde, la colonne de Phocas, la basilique d'Antonin et Faustine, les temples de la Paix et de Vénus et Rome, l'arc de Titus, et vont jeter la terre de déblaiement derrière l'arc de Constantin. où le vent la disperse dans la campagne voisine, la fait tourbillonner dans le gouffre béant du Colysée, et la renvoie aux mêmes lieux d'où les travailleurs l'ont enlevée à force de bras.

Les siècles et les barbares ont amoncelé tant de poussière sur ce vénérable *forum*, qu'on aperçoit en quelques endroits le sol de la *via sacra* comme au fond d'un puits. Cela n'étonne point, lorsqu'on songe que l'immense palais des Césars à quarante colonnades s'est fondu en atomes de sables, et a nivelé, pour ainsi dire, le forum moderne au Capitole. Je me suis précipité de la roche Tarpéïenne sans m'en douter ; c'est le forum, aujourd'hui, qui se précipite sur la roche Tarpéïenne. Pour débarrasser la promenade habituelle d'Horace

de ces couches de ruines pilées, il faudra beaucoup de travail et d'argent; deux choses difficiles à obtenir de la classe ouvrière et du municipium romain. D'ailleurs, à chaque instant, l'œuvre du déblaiement est interrompue; indépendamment du dimanche, jour de repos incontestable, une énorme quantité de saints, de martyrs et de confesseurs, suspendent les brouettes et les pelles aux arbres étiques du *Campo-Vaccino*. J'allais tous les jours aux fouilles, dans l'espoir d'assister à l'heureuse exhumation de quelque statue de Praxitèles, et je trouvais bien souvent le chantier désert. Je m'informais du motif de la cessation des travaux : le motif, c'était saint Marc ou sainte Clet, ou l'invention de la sainte Croix, saint Augustin ou saint Jean-Porte-Latine, ou les Rogations.

Dans la semaine de Rome il y a toujours cinq ou six dimanches. Les pauvres ouvriers ne s'en plaignent pas, au contraire ils bénissent

une religion qui légitime et sanctifie leur paresse : les aumônes sont toujours là, et les *frigittori* aussi. Quelquefois une Romaine en haillons, traînant à la remorque deux enfans affamés, traverse le *forum* un jour de fête, pour aller savourer une messe à l'*Ara Cœli*, ou à Sainte-Françoise, ou à Saint-Luc, ou à Saint-Joseph, à côté des trois colonnes de Jupiter Tonnant ; sur sa route elle rencontre un étranger qui médite sur la chute des empires, tout à coup elle s'improvise mendiante et lui demande la charité dans cette langue italienne inventée pour l'aumône et pour l'amour; les étrangers sont toujours charitables au *forum;* ils éprouvent du bonheur à donner une baïoque à une descendante de Tulie, de Virginie, de Cornélie, qui meurt de faim. Les indigens le savent : pendant que nous étudions leurs mœurs, eux étudient les nôtres : la générosité du voyageur fait vivre, à Rome, plus de mendians que la fouille du forum.

De même que sur cette poussière de ruines s'élèvent encore çà et là de grands et majestueux débris, au-dessus de cette population dégénérée, se montrent des hommes qui méritent le nom de Romains. Je ne crois pas qu'en aucune autre ville on puisse rencontrer un plus grand nombre de savans, mais de savans qui soient instruits, chose rare! Les jeunes gens de la bourgeoisie éclairée et de la noblesse sont voués à l'étude avec une ardeur qui fait bien augurer de l'avenir: le clergé renferme dans son sein des hommes d'un mérite éminent et doués de ces qualités brillantes qu'on est étonné de trouver dans une sacristie, lorsqu'on arrive avec certains préjugés que le clergé de la Restauration a légitimés en nous.

J'ai retrouvé au Vatican la science, l'esprit, l'atticisme, les belles et antiques manières, la noble latinité du siècle d'Auguste, et, pardessus tout, cette tolérance de la vieille Rome qui associait à ses dieux et à son culte tous les dieux

et tous les cultes étrangers. Si le fanatisme religieux existe encore dans la politique papale. on peut dire qu'il est éteint dans les hommes et dans les mœurs.

La première fois que j'entrai aux galeries du Vatican, je fus abordé par un cicérone officiel du palais, qui mit son érudition à mon service. Je n'aime pas les ciceroni, je m'en suis toujours affranchi, je les ai même souvent payés pour ne pas les subir; ils ont une banalité de propos fluides qui me glace et me fait mal. En entrant à Rome, je pouvais me flatter de connaître cette ville comme si je l'eusse habitée vingt ans; j'aurais défié tous les ciceroni du pays : celui du Vatican était pourtant inévitable, puisqu'il sert de surveillant à l'étranger, par ordonnance du cardinal-gouverneur. Je me résignai donc à supporter son répertoire officiel de démonstrations. Nous traversions rapidement l'immense corridor, toujours désert, qui conduit aux salles, lorsque je m'a-

perçus que ce corridor si dédaigné, était lui-même un magnifique musée tumulaire, et que ses deux murailles étaient toutes couvertes de pieux emblèmes, de peintures naïves, de touchantes épitaphes, mais avec une profusion vraiment étonnante. Par intervalles, je lisais sur les corniches cette inscription : *Monumenta veterum christianorum.* « Excusez-moi, dis-je à mon guide; je voudrais m'arrêter ici quelques minutes, est-ce qu'on ne s'arrête pas ici ordinairement? — Non, monsieur, me répondit-il; les étrangers ne font pas attention à ces murailles. » Il accompagna ces mots d'un sourire plein de finesse et d'esprit. — Mais ces murailles, lui dis-je, sont fort curieuses, il me semble. — Il faudrait une vie entière, monsieur, pour les examiner comme il faut; aussi personne ne les regarde. — Mais vous, pourquoi ne les désignez-vous pas aux étrangers? — Tous les voyageurs sont pressés de courir aux statues et aux tableaux, et je me garde bien

de les contrarier : les voyageurs n'ont pas de temps à perdre, à ce qu'ils disent toujours; je connais leurs goûts. »

De prime-abord, ce cicérone, sans doute sorti des classes inférieures, me parut avoir un fond d'esprit à lui. Aux explications du métier, il continua de mêler beaucoup de réflexions ingénieuses, qui certainement n'étaient pas dans son répertoire habituel, puisqu'elles servaient de réponses soudaines aux demandes inattendues que je lui faisais subir. Au bout de quelques heures de visite, cet homme m'avait inspiré le plus vif intérêt : nous causions histoire, et je m'instruisais à ses leçons comme un écolier devant son maître. « De quel pays êtes-vous? lui demandai-je. — Je suis né là, me dit-il en me désignant du haut du Belvéder la rue *Bogro-Nuovo*. — Ah! vous êtes de Rome! — Oui, je suis Romain. — Où avez-vous appris l'histoire? — Ici, devant ces statues et ces tableaux. — Ce sont d'excellens maî-

tres. — Je n'en ai jamais connu d'autres. — Mais la philosophie de l'histoire, qui vous l'a enseignée? — Ma pensée. — Avant de vous remercier, vous me permettrez de vous faire une dernière question. Nous venons de beaucoup parler des empereurs : quel est de tous celui que vous préférez? — C'est Adrien : il n'a manqué à ce grand homme que l'illumination de l'Évangile; il a mis en pratique une morale aussi parfaite qu'un païen pouvait l'avoir; il a promulgué des lois chrétiennes à force d'être sages; ses fautes appartiennent à son époque, ses vertus sont à lui. Il a aimé Rome comme une épouse, et les Romains comme ses enfans. Adrien a plus fait pour cette noble ville que tous les Antonins ensemble; il a voyagé sept ans et partout: de chaque port de mer il envoyait à Rome des vaisseaux chargés de richesses : sa *villa* impériale est un inépuisable cimetière de trésors Ce Vatican est

plein de la gloire de deux hommes, Pie VII et Adrien. »

En sortant du Vatican, j'écrivis cette réponse; elle me consolait du vieillard qui n'avait jamais entendu parler du mont Aventin. Ce cicérone devint pour moi le représentant d'une classe de Romains tout-à-fait distincte de ce peuple oisif, indolent et malheureux, qu'on rencontre sur les places. Plus tard, je me suis introduit dans le séminaire du Vatican; là j'ai trouvé de jeunes professeurs qui m'ont parlé de Rome dans la langue de Virgile et de Quintilien. Ce fut un beau jour pour moi : nous étions dans la salle des archives; par la croisée ouverte, je voyais le calme jardin du séminaire, avec sa fontaine agreste et ses berceaux d'orangers. La basilique de Saint Pierre me montrait un de ses flancs prodigieux comme une montagne sculptée; toute la poésie de la ville éternelle entrait à flots dans cette galerie,

où ces jeunes Romains, *gens togata,* me faisaient de délicieux entretiens. Je n'aurai jamais de plus magnifique illusion; tout jusqu'au costume de mes savans interlocuteurs, était de l'antique le plus pur. Rome fut un instant rajeunie, à mes yeux, de dix-huit siècles; je la retrouvai morte le soir sur la place du *grand Frigittore* et au *Corso,* devant la boutique de madame Desprez, marchande de modes de Paris.

ANTIQUITÉS MODERNES.

Antiquités modernes.

Respect éternel à cette noble ville, qui fut l'univers : respect à ses ruines, à son fleuve, à ses monumens, à sa poussière ! c'est toujours la ville par excellence ; *Urbs*, aujourd'hui, comme autrefois, elle a mérité la triple couronne qu'elle porte, dans ses nouvelles armes ; le blason catholique lui a donné la tiare, emblême de trois existences sublimes, réunies

dans le corps d'une seule cité. L'âge antique, le moyen-âge, l'âge moderne brillent encore sur elle, et d'un éclat sans rival. Rome est une médaille immense frappée aux coins de tous les consuls, de tous les empereurs de tous les papes; elle a pour cordon le mur Aurélien : l'histoire, la philosophie, la politique, sont là, vivantes sur cette terre morte, avec leurs éternelles leçons. Respect à ce vaste cimetière dont le silence retentit encore dans tout l'univers!

Après un drame de sérieuse émotion, l'esprit aime à se reporter sur les choses gaies de la vie; c'est même un besoin pour beaucoup de gens. A Rome le comique abonde, et c'est fort heureux, je crois. Il n'est pas de ville où le côté grave des choses soit plus voisin du côté bouffon : si cela n'était pas ainsi, on y serait assiégé de cette mélancolie qui n'est pas la *friande* de Montaigne, mais la mélancolie qui serre le cœur. Un jour je m'en revenais du camp prétorien, vaste ruine, perdue dans les vignes

et les broussailles, et si bien perdue, que je ne pus la trouver. D'une petite éminence, vers la porte Colline, je me prouvai que je voyais le champ funéraire des vestales; ensuite, un paysan lettré me prouva que je voyais le tombeau des Horaces, et me demanda vingt-deux sous. J'avais subi dans cette course beaucoup de désappointemens; je n'en étais pas fâché. Le ciel était gris, la lumière romaine éteinte; la chaîne du mont Soracte bordait le mélancolique horizon comme d'un vaste crêpe de deuil; la campagne se déroulait, avec sa monotonie lugubre, jusqu'à la tour de Cecilia Metella, se hérissant par intervalles de ses aqueducs brisés, de ses cirques en ruines, de tous ses monumens dévastés qui n'ont plus de forme, plus d'ombrages, plus de nom, toujours marchant au hasard, pour voir des débris mystérieux, des voûtes écroulées, des colonnes enfouies; toutes ces pages d'histoire pétrifiées, qui pour moi ont plus de sons, de vie, d'éloquence que les

pages de Tacite et de Cicéron, j'arrivai au cirque d'Antonin. J'aperçus à quelques pas de là, deux paysans qui creusaient la terre, et trois hommes que je supposai Anglais, parce qu'ils avaient des gants glacés et un habit noir : les Anglais sont les seuls voyageurs qui visitent les ruines en costume de bal. Avec mon indiscrétion de Français, j'eus la fantaisie de me mêler à ce groupe ; j'étais bien aise d'ailleurs de trouver des créatures vivantes dans cette solitude, où tout me parlait de la mort. Je saluai les Anglais, qui ne me rendirent pas mon salut, parce qu'ils étaient absorbés par de graves méditations sur la grandeur et la décadence de l'empire romain. Les deux paysans qui fouillaient la terre parurent contrariés de ma venue, je n'y fis pas attention. Ils travaillaient avec lenteur, et ils tamisaient chaque boisseau de poussière, pour en extraire des parcelles de reliques. Les Anglais laissaient tomber de leurs lèvres des mots qui avaient une peine infinie

à se faire italiens, des mots d'encouragement aux travailleurs. Je compris que j'avais devant moi des savans occupés d'une fouille, et je m'assis sur l'herbe pour suivre les progrès de cette poétique exploitation. La fouille fut heureuse : je fus ému, en voyant sortir du sein de la terre qui les couvrait depuis vingt siècles, deux amphores brisées, un dieu pénate en terre cuite, un trépied de fer, rongé d'une précieuse rouille, un casque bosselé, et l'avant-bras d'une statue d'enfant. A chaque trouvaille, les savans anglais laissaient éclater une joie grave et méthodique : ils faisaient des dissertations sur la merveille exhumée, et prenaient exactement note sur leur album, du jour, de l'heure, du moment où leur zèle éclairé avait rendu au soleil ces saintes reliques du peuple-roi.

Nous accompagnâmes processionnellement ces antiquités jusqu'au Calessino : je pris ma part de ce précieux fardeau : je portai le Dieu

pénate et je le baisai avec dévotion ; nous déposâmes le tout sur une couche de foin, dans un caisson de la voiture. et ce fut avec une vive douleur. qu'au départ du calessino, je me séparai de ces trésors que je ne devais plus revoir. Quel beau privilège de l'opulence! disais-je en cheminant sur la voie Appienne : voilà de l'or bien employé : avec cinq guinées, ces heureux savans, qui sont riches contre l'usage des savans. ont acquis un petit musée dont ils sont les parrains et qu'ils montreront orgueilleusement à leurs compatriotes, à leurs amis, à leurs neveux. Cinq guinées, le Dieu pénate en terre cuite, vaut seul son pesant d'or : c'est le cas d'appliquer à celui-ci, ce que le berger de Virgile disait au sien. *Aureus esto.*

Le même soir je conversai avec un prêtre romain dans le magasin de M. Vescoragli, le plus célèbre antiquaire de la place d'Espagne. Le magasin de M. Vescoragli. est un véritable

musée, un musée papal : il est peuplé de statues d'un prix fabuleux, c'est toute la mythologie en marbre. Les amateurs d'antiques viennent s'approvisionner là, M. Vescoragli, n'est jamais au dépourvu, il a une collection complète de Jupiters avec le *modius*, sans le *modius*, avec l'ombelle, avec la foudre, avec l'aigle, assis, debout, *stator*, tonnant, soucieux, souriant; Olympiens, Crétois, nourris par la chèvre Amalthée, ou buvant le nectar. Il a des Vénus pudiques, ou non ; des Vénus à la coquille, à la tortue, au dauphin; des Apollons vainqueurs de Pithon ou de Vénus ; des Bacchus grecs et indiens ; un sérail de déesses ; un collége de Cupidons. La mythologie a fait Vescoragli millionnaire : c'est le premier savant qu'elle ait enrichi. Je causai donc chez lui avec un prêtre romain ; chez Vescoragli, on ne parle qu'antiquités, toute autre conversation ne serait pas reçue, et offenserait la majesté de ses dieux.

— Vous avez donc assisté à une fouille, me disait le prêtre.

— Oui, monsieur, aujourd'hui.

— Au forum ?

— Non, près le cirque de Caracalla.

— Ah ! il paraît que M. de Torlonia fait travailler sur ses terres !

— Du tout, ce sont des Anglais qui payaient les travailleurs, et qui ont emporté les trésors.

— Des Anglais ! et qu'ont-ils trouvé ?

Je fis alors l'inventaire de la fouille. Le prêtre m'écouta, le sourire à la bouche, et me dit :

— A-t-on fouillé profondément ?

— Quatre ou cinq pieds.

— Eh ! c'est fort heureux ! trouver à cinq pieds de profondeur des trésors qui doivent en avoir cinquante par dessus la tête, dans cette localité, c'est un miracle comme le saint Évangile n'en a pas. Mon cher monsieur, je connais vos trésors, votre Dieu pénate, votre cas-

que, votre bras d'enfant, je les ai vus dimanche dernier, chez un de mes amis qui a une manufacture d'antiquités.

—Possible, monsieur l'abbé?

— Très possible; je puis vous montrer un atelier clandestin de sculpture, où les ouvriers ne font que des bras cassés au coude, des têtes de dieux, des gorges de déesses, des pieds de satyres, des torses qui n'ont appartenu à personne, des groupes d'Apollons sans bras, embrassant des Vénus sans tête, des Cupidons armés dont il ne reste que l'arc. On a inventé une liqueur dont une seule goutte versée donne soudainement au marbre une honorable vieillesse de mille ans. Il y a ça et là, dans la campagne, au voisinage des ruines, de faux chevriers qui mènent paître des brebis maigres, et qui attendent les étrangers: les conducteurs de calessini leur parlent des fouilles merveilleuses qu'on fait chaque jour en creusant quelques pieds sous terre. Les Anglais sont les

éternelles victimes de ces mystifications; ils offrent de l'argent aux Tytires couchés sous des hêtres touffus, pour les engager à faire une fouille; les Tityres, qui sont apostés par l'entreprise générale des ruines neuves, savent toujours où il faut piocher. Ils feignent d'abord de s'épuiser en tentatives infructueuses; ls se fondent en sueur, ce qui est fort aisé dans ce climat, ils arrivent même jusqu'au désespoir; enfin ils découvrent le précieux filon, et les étrangers pleurent de joie et donnent de l'or. L'Angleterre est pleine d'antiquités qui sont vieilles de six mois. Les amateurs de numismatique ne sortent jamais aussi de Rome les mains vides; aujourd'hui encore, ici, on bat monnaie à l'effigie de César, d'Adrien, de Titus, d'Héliogabale, de tous les Antonins : c'est de la fausse monnaie qui n'est pas punie de mort. Dernièrement un illustre Allemand se désolait de ne pouvoir trouver un *Othon, grand bronze;* il mettait son bonheur dans

cette médaille : son existence était empoisonnée par l'éclipse totale de cet *Othon ;* on lui en offrait de *petit-bronze,* par douzaines ; c'était le *grand* qu'il poursuivait depuis vingt ans. Il avait fait le voyage de Constantinople, tout exprès, pour découvrir ce phénix d'airain ; il y avait trouvé tous les empereurs du haut et du bas empire, tous, excepté Othon.

Un fabricant de médailles qui dîne chez Lepri, avait entendu les lamentations de ce malheureux Germain ; il fit un *Othon grand bronze* admirable de vérité, puis il le lima, il le tenailla, il le corroda, il le força de vieillir à vue d'œil ; on aurait dit que tous les chevaux de Théodoric avaient piétiné sur cette médaille. Le fabricant lui-même travaillait d'une telle verve qu'il ne reconnaissait plus son jeune Othon. A la première entrevue chez Lepri, l'Allemand recommença de gémir sur l'introuvable empereur monnayé. Le fabricant l'amena peu à peu à ses fins ; il lui mit entre les mains

une boîte renfermant une centaine de médailles l'*Othon grand bronze* s'y entremêlait. De pièce en pièce le savant Germain tomba sur l'objet de sa passion. Achille à Scyros ne bondit pas plus haut en trouvant des armes sous les colifichets du Gynecée. Le voilà! s'écria-t-il en Allemand, et il fut suffoqué de bonheur. Alors ce fut un assaut d'amour numismatique entre le fabricant et le Germain. Le fabricant disait qu'il tenait plus à son Othon qu'à la vie, le Germain mettait sa vie et sa fortune aux pieds du fabricant. Enfin, de même qu'Antiochus céda sa chère Stratonice à son fils agonisant d'amour, le philantropique fabricant, ému aux larmes, cède l'*Othon grand bronze* en échange de deux mille écus romains.

Je quittai le prêtre romain, et je ne pus m'empêcher de sourire en jetant un dernier coup d'œil sur l'olympe de M. Vescoragli, tous ces dieux ne m'inspiraient plus aucun respect ; c'étaient de véritables faux dieux ; il

semblait même qu'ils me regardaient d'un air benin, comme pour s'excuser d'avoir un instant abusé de ma candeur. En reprenant le chemin de mon hôtel, je passai devant le Panthéon, et je le touchai sur toutes ses faces; et j'égrènai de l'ongle ses murs de briques, ses colonnes de marbre, pour bien m'assurer que le monument remontait au siècle d'Agrippa. Oh! non, non, me dis-je à moi-même, voilà bien l'œuvre de Rome puissante! le ridicule expire devant ce portique impérissable, devant cette majesté des siècles et des beaux-arts. L'Italien fait une médaille, le Romain a fait le Panthéon.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Préface 3
Italie. — I. Gênes 7
— II Livourne. — La vallée de l'Arno . . 33
— III. Un dimanche à Florence. — La villa Catalani. — L'Album d'une reine. 41
L'Atelier de Bartolini 75
Pise. 93
Joachim Murat 139
Florence 155
Une visite à la mère de l'empereur. 217
Les Tombeaux des Scipions 241
Les Italiens de Rome 291
Antiquités modernes 313